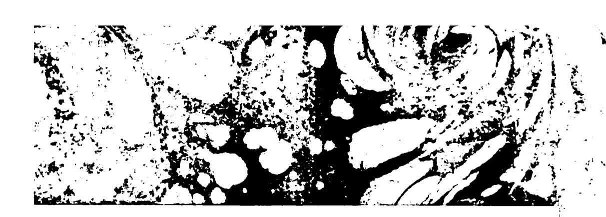
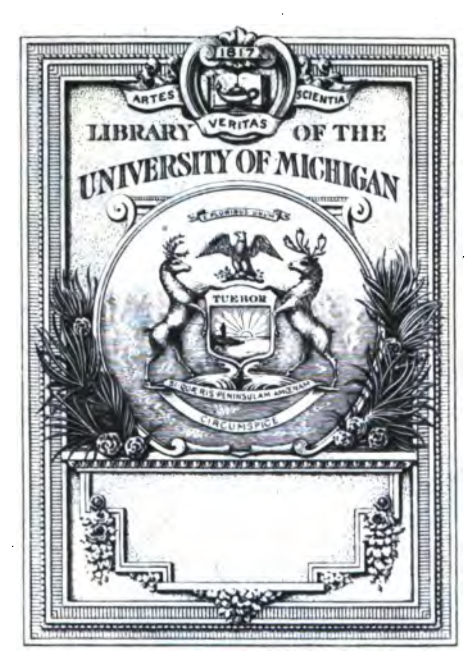



1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE





50/2 vol. Sceaux

Cat 5 n° 225

LES

DIVERTISSEMENS

DE

SEAUX.



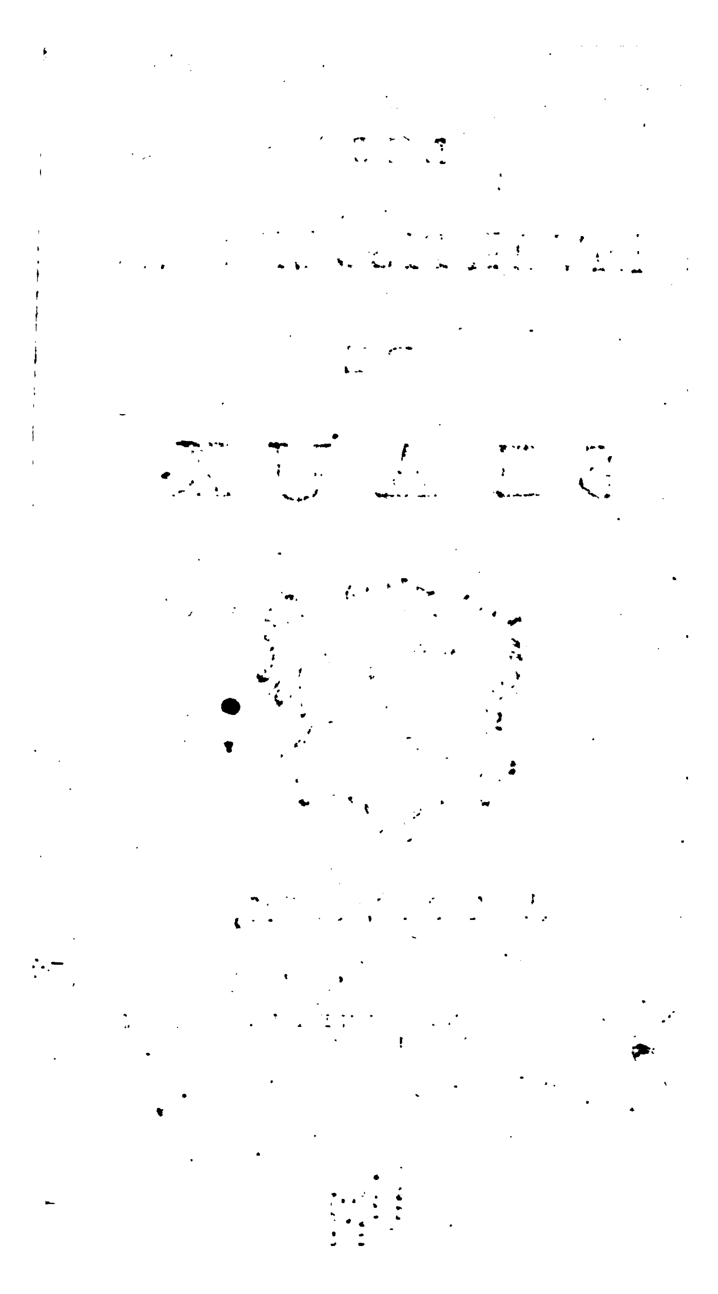
A TREVOUX,

Et se vendent à Paris,

Chez ETIENNE GANEAU, ruë Saint Jacques, vis-à vis la Fontaine Saint Severin, aux Armes de Dombes.

M. DCC. XII.

1712



PREFACE.

LA plûpart des Ouvrages que l'on trouve rassemblez ici, ne devoient pas vrai-semblablement sortir du petit cercle où ils ont été renfermez d'abord. Ce sont de purs amusemens, des jeux imprévûs, non pas des compositions méditées ; & jusqu'aux divertissemens qui paroissent le mieux suivis, ce ne sont à vrai dire que des especes d'impromptu, propres seulement pour les occasions qui les ont fait naître. Cependant toutes les personnes qui ont vû les fêtes de Seaux, ou qui ont connu plus particulierement les occupations & les plaisirs de ce beau séjour, ont jugé qu'il n'y auroit rien de plus agreable que le Recueil qu'on feroit de ces choses. Comme c'étoit rappeller la mémoire

de tant de conversations & de tant d'objets qui avoient extrêmement touché, & que c'étoit en quelque sorte les rendre toûjours presens, ce dessein fut fort bien reçû, sans que l'on s'engageât pourtant à l'executer.

Ceux qui devoient y prendre le plus de part, opposoient beaucoup de difficultez. Entr'autres, que ces pieces échapées au hazard & sans préparation n'auroient point les graces ni la Justesse qu'on auroit pû leur donner, si l'on avoit crû les exposer au grand jour, & leur faire essuyer une critique serieuse & refléchie. Que les Lecteurs de sens froid n'entrent point en consideration, ni des sujets, ni des lieux, ni des ordres reçûs, ni de la précipitation où l'on est quelquefois entraîné: Qu'ils jugent impitoyablement sur cette maxime tant rebattuë;

Le temps ne fait rien à l'affaire.

Cette juſte défiance n'a point prévalu. Les aimables aſſemblées de Seaux ont toûjours rappellé la ſatisfaction que ces pieces avoient donnée. On en a fait à diverſes fois des lectures qui ont été auſſi aplaudies en corps, qu'elles l'avoient été en détail. On ne s'eſt pas contenté d'entendre lire. On a dit qu'il falloit du moins que toutes les perſonnes qui y étoient nommées, ou intereſſées, en euſſent chacun une copie, ſur tout celles qui compoſent cette Cour choiſie que Madame la Ducheſſe du Maine s'eſt attachée ſous le nom *de l'Ordre de la Mouche-à-Miel*, dont on verra l'inſtitution & les loix dans le divertiſſement intitulé, *le Prince de Cathay*. Tous en firent de grandes inſtances ; & l'on a conclu enfin à la pluralité des voix, que pour diſtribuer plus commodement ce Recueil, & le conſerver mieux, il falloit le faire impri-

mer. Mais lorsqu'en dernier lieu l'on est venu à l'execution de ce projet, on a trouvé des sujets de douleur dans les mêmes choses qui avoient causé tant de plaisir. La mort de deux grands Princes, & d'autres personnes considerables, si souvent nommez dans ces ouvrages, a plûtôt obligé à donner des larmes à leur perte que nous ne sçaurions trop plaindre, qu'à retracer des Amusemens dont ils avoient partagé & redoublé la joye. On ne peut toutefois se resoudre à rien perdre de ce qui nous reste d'eux, & que leur memoire nous rend si cher.

C'est une passion commune dans les Siécles éclairez de recueillir tout ce qui regarde les grands Hommes. L'histoire conserve à la posterité leurs actions éclatantes & leurs plus hautes vertus. Mais on aime à s'entretenir des circonstances de leur vie particuliere,

Montagne triomphe quand il fait de ces sortes de découvertes au sujet des Hommes illustres de l'antiquité. Les moindres fragmens nous en deviennent precieux. Un de nos plus fameux Auteurs a témoigné singulierement cette curiosité. On la voit dans ce qu'il a écrit de la *Conversation des Romains*. Il va chercher jusques dans la vie du *vieux Caton*, & dans les secrets les plus retirez de son domestique des paroles plaisantes, pour montrer qu'un si grave *Censeur* se dépouilloit quelquefois de son austere severité.

Nos Historiens parleront des Sieges & des Batailles où s'est trouvé feu Monsieur le Duc; de la Bataille de Nervinde, dont il détermina le succés par son intrepide valeur. Ils décriront avec quels applaudissemens nos Soldats le voyoient mêlé avec eux à la tête de la tranchée, & dans le fort des

plûs dangereuſes attaques. Ils n'oubliront pas les Guerres de Hongrie, où feu Monſieur le Prince de Conty s'eſt ſignalé à la vûë de tant de fieres Nations. Ils diront comme ſon courage & ſes conſeils ont éclaté dans toutes les grandes actions qui ſe ſont paſſées en Flandres.

On ſçait combien l'un & l'autre de ces Princes avoit l'eſprit orné, & l'on verra qu'ils ſçavoient l'employer en des divertiſſemens ingenieux. Feu Monſieur le Duc de Nevers étoit bien digne de les ſeconder, lui qui avoit joint la force & la beauté de l'ancienne Poëſie de Rome avec toute la pureté & toute la délicateſſe du langage François: Aprés avoir fait admirer ſi juſtement l'élevation de ſon genie dans ces beaux vers qu'il s'eſt obſtiné de dérober au public. Il a montré en faveur de Seaux qu'il étoit auſſi propre quand il vouloit

pour des Ouvrages enjoüez, que pour les Productions les plus ſublimes.

Dans ces deſcriptions des plaiſirs de Seaux, on a laiſſé échaper des chanſons & des tranſports de joye qui ne ſont que des agrémens de l'eſprit, & de ſimples inſpirations des Muſes. La Princeſſe qui s'y trouve ſi ſouvent chantée, vouloit ainſi par une douce liberté, & par une charmante humeur animer la gayeté de ſes convives.

Au reſte je ne conſeillerois pas à ceux qui ne connoiſſent, ni Seaux, ni *les* Perſonnes qui l'habitent d'ordinaire de s'arrêter à cette lecture : Ils pourroient y trouver beaucoup d'endroits qui leur ſembleroient peu intelligibles.

On me permettra ſeulement de dire en general, que ſans rabaiſſer la magnificence & la ſumptuoſité qui ſe trouvent dans ces Fêtes, & qui ont relevé la beauté du lieu, &

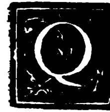
augmenté les plaisirs de la belle saison, ce n'est pas ce qu'il y faut loüer le plus. C'est la maniere dont Madame la Duchesse du Maine prépare ces délassemens au Prince a qui elle est si étroitement unie ; c'est le soin dont ce Prince contribuë lui-même à l'envi à tout ce qui est capable de lui plaire. Tous ces agrémens, tous ces charmes dont on verra ici la peinture leur sont également dûs, & partent de l'impression commune de leur esprit.



LES DIVERTISSEMENS DE SEAUX.

LETTRE A MADEMOISELLE DE ***

Cette Lettre fut écrite au nom de Madame la Duchesse du Maine à feuë Mademoiselle de Condé qui aimoit fort le Caffé & le Chocolat, & se faisoit un plaisir de parler à l'oreille. Cette Princesse étoit logée dans une Entresole où il fumoit beaucoup. C'est ce qui a donné lieu aux plaisanteries qui sont dans cette Epître. Elle est de M. de Malezieu.



Quoy donc l'ingrate, la cruelle,
La déloyale, l'infidelle,
Perd le souvenir des absens,
Toute abandonnée aux présens !

A

En vain pour obtenir la gloire
D'avoir un coin dans sa memoire
Nous avons fait tous nos efforts ;
Chés elle les absens sont morts.
Ayez le cœur bon, l'ame tendre,
Comme la Petite, ou Cassandre,
Soyés plus plaisant que Scarron,
Plus éloquent que Ciceron ;
Faites des Vers comme Racine,
Passés les Dieux en bonne mine,
Et Mirtil en fidelité,
Soyés absent, tout est gâté.
Nous avons tout fait, sans reproche,
Pour amolir ce cœur de roche :
Mais sans pouvoir y parvenir ;
Puisse-t-elle, pour l'en punir,
Passer une semaine entiere,
Sans Caffé, sans Chocolatiere ;
Frequenter Prédications,
Et Saluts & Processions ;
Avoir un Dragon qui la veille ;
Ne jamais parler à l'oreille ;
Ne se plus promener au cours ;

Et paſſant ainſi tous ſes jours,
Afin que rien ne l'en conſole,
Trouver par tout une Entreſole.

LETTRE

A MONSIEUR LE DUC.

Madame la Ducheſſe du Maine l'écrivit à Monſieur le Duc pendant qu'il étoit à Saint Maur. Ce fut dans le tems que les Eſpagnols envoyerent un Ambaſſadeur demander Monſeigneur le Duc d'Anjou pour Roy; cela donna lieu à cette plaiſanterie. Ces Vers furent faits ſur le champ pour divertir cette Princeſſe qui étoit indiſposée. Ils ſont de M. de Malezieu & de M. l'Abbé Geneſt.

Monſieur le Baron de Saint Maur,
Qui ramenés le ſiecle d'or,
Et goûtés des douceurs parfaites
Dans le lieu charmant où vous êtes,
Peut-on prendre la liberté
De troubler la tranquillité

De vôtre chere solitude ?
Je jure par sainte Gertrude,
Que sans l'importance du cas,
Nous ne vous molesterions pas ;
Mais il s'agit d'une nouvelle,
Si grande, si rare, si belle,
Que l'on doit, sans aucun égard,
Au plûtost vous en faire part.
Vous apprendrés donc que la Perse,
Pour lier un étroit commerce
Avec la France & les François,
Vient de s'expliquer par la voix
D'un Ambassadeur vénérable,
Suivi d'une foule innombrable,
Des plus renommez Musulmans,
Accompagnez de leurs Drogmans ;
Turban en tête & large barbe,
Gaillard, frais & de bonne garbe.
Son nom que le Diable inventa,
Est Mecmeth Alipharbuta.
Il vient de la part de son Maître,
Et de l'avis de leur grand Prêtre,
Du Nazard & de tous les Grands,

Offrir l'Empire des Perſans,
Avec la Princeſſe ſa fille,
Jeune, belle, brune & gentille,
A celui des Princes François,
Qui voudra partir dans un mois,
Pour aller regir cet Empire.
Mais, Seigneur, puiſqu'il le faut dire,
Il met une condition;
Et c'eſt la Circonciſion.
Seriez-vous aſſez ridicule,
Pour vouloir en faire ſcrupule?
Non, nous vous connoiſſons trop bien;
Pour un Sceptre cela n'eſt rien.
Ce qui pourroit vous faire peine;
C'eſt que dans l'agréable chaîne,
Où le Dieu d'Hymen vous a mis,
Vous ne vous croirez pas permis.
De faire un nouveau mariage:
Mais tout païs a ſon uſage.
Ici, quand on eſt marié,
A ſon épouſe on eſt lié;
Mais dans la Méſopotamie,
On tient pour la Poligamie.

Seigneur, penſez-y mûrement.
Aſſemblez ſans retardement,
Ces gens à cervéle timbrée,
Dont vôtre Cour eſt décorée,
La trés-Politique Laſſé;
Le Prince Genois ſi ſenſé.
Sur tout, que vôtre illuſtre Epouſe,
Sans être inquiéte ou jalouſe,
Vous aſſiſte de ſon conſeil,
Comme on le doit en cas pareil.

REPONSE

De Monſieur le Duc à la précedente Lettre.

UNE Lettre en Vers a fort étonné une Troupe de Chaſſeurs qui n'ont point accoutumé de parler le langage des Dieux.

Je ſuis rentré dans le logis,
Croyant trouver de beaux Eſprits;
Mais on ne voit dans ma retraite
Que force Fous, pas un Poëte.
Ainſi je vous dirai donc en proſe,

que les innocens plaiſirs de la campagne me touchent tant, que rien ne ſçauroit m'en détacher ; offrés à qui vous voudrés vôtre empire des Perſes.

Quant à la Circonciſion,
Point ne veux telle inciſion.
Je dis nargue de la pucelle,
Fût-elle encor cent fois plus belle
M'offrant ſon trône & ſon tapis ;
Jamais ne quitterai pour elle
Ma campagne, ni mon Iris.

Si l'on ne connoiſſoit le bon eſprit de la Barone de Seaux *, on ſeroit bien honteux de montrer ſi peu d'ambition. L'acquiſition qu'elle vient de faire me raſſure un peu, & juſtifie pleinement le goût de la campagne, & je n'ay que faire du conſeil que m'auroit pû donner,

Le Prince Genois ſi ſenſé,
Et la Politique Laſſé.

* *Madame la Ducheſſe du Maine.*

Comme la cloche a sonné, & que nous allons nous mettre à table, nous n'avons pas le tems de vous en dire davantage.

Renvoyez donc le Musulman,
Avec sa nombreuse cohorte,
Donnez-lui de ma part ce Lapin, ce Faisan,
Et puis, que le Diable l'emporte.

LETTRE
A MADAME LA DUCHESSE du Maine.

Elle est de Monsieur le Duc & de M. l'Abbé de Chaulieu, écrite de S. Maur le 7. Mars 1702.

OR maintenant, en ce grand changement,
Où nôtre Cour reprend la Vertugade,
Reprendre il faut le style de Clement,
Pour rimailler encor joyeusement,
Le Virelais, chant Royal & Balade:
Mais qui pourra rattraper l'enjoûment,

Le tour naïf, où sans grand ornement,
En mots précis, s'exprimoit noblement
Au bon vieux temps une juste pensée ?
Ceci, ma Sœur, n'est pour moi chose aisée ;
Mais le voulez, il faut aveuglement
Vous obéïr, dûssai-je, en un moment,
En quatre vers, voir ma verve épuisée.
De plus, ici n'ai malheureusement,
Que quelques Fous, mais n'ai point de Poëte,
Pour vous rimer baliverne & sornéte.
J'ai bien encor quelques bons Orateurs ;
Chasseurs rusez ; & sur tout, en grand nombre,
Joüeurs subtils & cauteleux à l'Ombre ;
Mais tout au plus ne sont que Prosateurs.
Ja n'est pour vous, la chose difficile.
Besoin n'avez de chercher à la Ville,
Car prés de vous avez certaines gens
De grand sçavoir, d'esprit rare & sublime.

Et prêts d'accorder en tout temps,
L'harmonieux ſon de la rime,
A la juſteſſe du bon ſens.
Point ne prenez ceci pour flatterie ;
Mais écoutez, vous verrez ſi j'ai tort.
Chez un Chanoine de ſaint Maur,
Eſt une vieille Centurie,
Qu'il tira jadis du thréſor
De l'Egliſe ſainte Marie,
Où ce grand Noſtradamus dort,
Qu'en une caſſette pourrie
Il garde écrite en lettres d'or.

CENTURIE

Mauvaiſe plaiſanterie ſur 1702 mille ſept cens d'œufs. Les Centuries ſont des plaiſanteries qu'on auroit trop de peine à expliquer.

QUAND viendra l'an de la grande Omelette ?
Oncques ne fut Princeſſe ſi parfaite ;
Changé ſera lors en Rinocéros,
L'aîlé Cheval, qu'on appelle Pégaſe,

Et l'on verra, dans une selle rase,
Maître Curé s'affourcher sur son dos;
Alors la docte Neuvaine,
Par le vouloir d'Apollon,
Quittant les bords d'Hypocraine,
Transportera dans Sceaux tout le sacré vallon.
Voilà justement la cause,
Princesse, pourquoi je n'ose
Vous attaquer de ce lieu:
Il vaut mieux vous dire en prose
Adieu, ma chere Sœur, adieu.

RE'PONSE

De Madame la Duchesse du Maine à la Lettre precedente; elle est de M. de Malezieu & de M. l'Abbé Genest.

QUAND le docte Baron est dans sa Baronie
Ja n'est besoin d'assembler coints chanteurs,
Rimeurs hardis, ne feconds Orateurs

En lui tout seul se trouve l'harmonie,
L'invention, la force, le génie,
Que le blond Apollon souffle à ses Sectateurs.
Bien y paroît à voir sa Poësie,
Qui de fine merveille a mon ame saisie.
Point l'on n'y voit l'esprit des Chasses, des Etours,
Des Jeux de dez, lansquenet & bassete,
Mais la science guaie & doctrine parfaite,
Des plus experts & fameux Trobadours.
Je pense, aussi, que plus d'un Dieu l'anime,
Que le Pere Denis au Maître de la Rime,
Pour lui joint son heureux secours.
Faut-il, ô Frere cher, que parmi nôtre joye,
Vous insultiez à mon triste embarras!
A mes regrets ici je suis en proye,
Et fais ma foi de plus maigres repas,
Que les mangeurs de pois & de lamproye.

Comment donc vous répondre ? où je
ne le sçai pas.

Au plus ne sçai que quelques vieux
fatras,

Et Contes de ma mere Loye.

Je n'ai chez moi, qu'Ecrivains de
bibus ;

Les employer ce seroit grand abus.

Jongleurs sont disparus, Ménêtriers se
taisent,

Temps est passé de ronds Vertugadins,

Et de Clagny les nouveaux Baladins:

Au grand Geneſt guéres ne plaisent.

Je n'ai que mon Curé * plaisant Origi-
nal.

Mais vous l'avez bien dit, l'Abbé n'est
qu'un cheval :

Autre Quidam qu'aussi la mouche
pique,

A feüilleté dans une Chartre antique.

Or a trouvé, sur des ais vermoullus,

Certaine rime Prophétique

Du vieux Tiresias, ou de Nostradamus,

Se raportant à vos rebus.

* *On apelloit M. de Malezieu Curé par plaisanterie.*

CENTURIE.

QUAND ſera noir en vermeil tranſmüé,
Et couvrira grand Ennemi d'Auguſte,
Un ſien Ecrit bien fort ſera hüé,
De Cil Baron qui ſouvent pénſe juſte.
Icetui Preux, de grands Clers entouré,
Prés Sainteté jointe à Mauritanie,
Avec regret, fera joyeuſe vie,
Par onze jours, en ſon manoir doré.
Alors ſon art, par grand Métamorphoſe,
D'un vieil Curé fera Bellorophon;
D'un vieil Abbé, connu par Vers & Proſe,
Fera Cheval aîlé comme un Griffon.



DEUXIEME LETTRE
A MADAME LA DUCHESSE du Maine.

Ecrite de S. Maur par Monsieur le Duc & M. l'Abbé de Chaulieu.

J'AY fait cent tours, sous mon portique,
Rongé mes ongles bien & beau,
Pour en style Macaronique,
Tirer encor de mon cerveau,
Quelque vieux rébus Prophétique.
Mais plûtôt ferai-je un Rondeau,
Et même un Poëme Epique,
Qu'un obscur & triste lambeau,
D'une Figure Allégorique.
Reprenons un style nouveau;
Laissons la langue Marotique;
Bouquains, bouquains rentrez dans le tombeau.
Rebus sont morts, adieu la Muse antique;
A moins que du Sieur des Accords,
Reprenant les traces obscures,

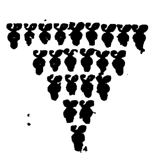
Je n'aille compiler un corps,
Dont je vous dédirai, ma Sœur, les Bigarrures.
Aussi-bien, contre nos clartez
Tiennent peu les obscuritez;
Qu'avec art & fine maniere,
Dans vos Ecrits vous affectez,
Et sçavons d'un trait de lumiere
En percer les difficultez.
Deviner des Rébus, Princesse, est où je pipe;
Le Ciel en me formant, me fit des yeux de Linx:
Eussiez-vous l'Enigme du Sphinx,
Vous avez trouvé votre Edipe.
Nous avons d'abord entendu
Ce fameux Ennemi d'Auguste,
Qui depuis peu nous a rendu,
Par un Placard le sang aduste.
Je l'honore; mais pour celui,
Qui voulut faire l'agréable,
Auprés de cette Reine aimable,
Qui sur le Nil servit d'appui,

A ce Romain si redoutable ;
Je dirai franchement de lui,
Que s'il avoit été semblable
A celui qui vit aujourd'hui,
Cléopatre l'Amour du monde,
Jamais pour un pareil Amant,
N'auroit dissout, dans du vin blanc,
Sa grosse & belle perle ronde,
Et n'eût jamais vû le Soleil,
Cette Fête si magnifique,
Dont décrit si bien l'appareil,
Le bon Plutarque en sa Chronique.
Loin de ce banquet merveilleux,
Dont la chére fut si parfaite,
Ma table sans viande & sans œufs,
Est celle d'un Anacoréte.

Je n'y suis entouré que de Gobe-goujons,
De mangeurs de Lupins, de Raves, Champignons :

Aucun pourtant n'a le teint blême ;
Car grace au sage Mandement,
Du Prélat, qui si saintement

Ordonne, avec un ſoin extrême,
Ce qu'on doit manger ſeulement,
Le Vin qui mouſſe eſt de Carême,
Et n'offenſe Dieu nullement.
Ainſi pleins d'une ſainte joye,
Toûjours réglez, & non dévots,
De dits joyeux, & de bons mots,
Nous aſſaiſonnons la Lamproye.
Et l'arroſons du jus des Pots.
Mais c'eſt trop tirer de ma tête,
Dont petit eſt le réſervoir,
J'irai dans deux jours vous revoir;
Donnez ordre que l'on m'aprête,
Poulet maigre, en vôtre manoir,
Dont en ce temps on ſe fait fête,
Avec regret, mais par devoir.



RE'PONSE

A la deuxiéme Lettre écrite de Saint Maur : elle est de M. de Malczieu & de M. l'Abbé Genest.

VOus en parlez bien à vôtre aise,
Et mesurez, ne vous déplaise,
A vôtre aulne, les autres gens;
Tous ne sont pas si diligens,
Ni si merveilleux que vous l'êtes,
Baron fine fleur des Poëtes,
Qui tirez de vôtre cerveau,
Sans peine, un Ouvrage nouveau,
Et pourriez dicter un volume,
Plus vîte que n'iroit la plume.
Vous êtes dans votre Château,
Comme Apollon, sur son côteau,
Inspirant, reglant l'harmonie,
Ainsi vôtre fecond génie,
Anime & regle les travaux
De ces illustres Commensaux,
A qui votre aimable presence
Vaut dans S. Maur toute la France.

Ouy, Prince, l'affabilité,
La politesse, la bonté,
L'attention à ne rien faire
Qui puisse à gens d'honneur déplaire,
La foi pour ce qu'on a promis,
Le zéle à servir ses amis,
Font rechercher vôtre presence,
Plus que vôtre auguste naissance,
Plus que les titres si vantez
De tant de Rois dont vous sortez,
Plus que la redoutable épée,
Au sang des ennemis trempée,
Quand sous les yeux de Luxembourg,
Vous les forçâtes dans ce Bourg,
Où tout seul vous eûtes la gloire,
De déterminer la victoire,
Qui balançoit depuis long-temps,
Entre cent mille combattans.
Cette qualité d'intrépide,
Est bonne pour une Æneïde,
Mais ma foi les plus grands Vainqueurs
Ne sçavent pas gagner les cœurs,

Quand ils n'ont pour tout avantage
Qu'un insurmontable courage ;
Il faut pour cela comme vous,
Y joindre des talens plus doux.
Mais Diable ! dites-nous de grace ;
Avez-vous pillé le Parnasse,
Et moissonné tous les thrésors,
Qu'on cherche aux Permessides bords,
Emporté la charmante Lyre
Du Dieu qui les Vers nous inspire ?
La douce Flûte d'Euterpé,
La Trompe de Calliopé,
Les Luths, les Harpes, les Muséttes,
Violons, Hautbois, Castaignétes ?
Avez-vous tout déménagé,
Tout enlevé, tout fouragé,
Tous les instrumens de Musique,
Et tout l'appareil Poëtique,
Tout le feu, toutes les douceurs,
Dont nous animoient les neuf sœurs ?
Rien ne répond à nôtre envie,
Et nous maudissons nôtre vie,

De nous voir, ſans aucun eſprit,
Sans force, pour le moindre Ecrit.
Non, pour nous, il n'eſt plus de Muſes,
Nos ames triſtes & confuſes,
Admirent vos doctes Chanſons,
En goûtent les aimables ſons:
Mais dans le deſir d'y répondre,
Nous ne faiſons que nous morfondre:
A nos vœux Apollon eſt ſourd,
Si, que réduits à trancher court,
Nous vous confeſſons, Prince aimable,
Autant que grand & redoutable,
Qui remportez tous les lauriers
Des Poëtes & des Guerriers,
Que vous, & la Troupe ſçavante,
Qui chez vous rit, badine & chante,
Vuidant de Nectar maint flacon,
Valez Phebus & l'Helicon.

TRIOSIEME LETTRE

A MADAME LA DUCHESSE du Maine.

Ecrite de S. Maur : elle est de Monsieur le Duc & de M. l'Abbé de Chaulieu.

NE vous attendez nullement,
A recevoir une Réponse,
Eussai-je d'esprit plus d'une once,
Il faut réver plus d'un moment,
Pour pouvoir prendre la revange
D'une délicate loüange,
Que vous donnez si galamment;
Car trois ou quatre seulement,
Au nombre desquels on vous range,
En sçavent donner finement.
Quand est arrivé vôtre Page,
On venoit malheureusement
D'emballer dedans du bougran,
Nos Muses & leur Equipage,
Et s'acheminoient vers Paris
Une vingtaine de Charrettes,

De rébus, frainfrains castagnétes,
De brodequins avec rubis,
De cothurnes, toiles de prix,
Et mainte autre riche parure,
Dont à la Place de Charlié *
S'établit la Manufacture
A saint Maur auprés du Pilié,
Où trés-souvent on a lié
Voleur, aigrefin, & parjure,
Et dont par curiosité
Malezieu, Genest cet Eté
Viendront contempler la structure.
Alors, mâ Sœur, nous rejoindrons
Ce couple aimable de Poëtes,
A ceux qu'ici nous trouverons;
Et d'intelligences parfaites
Tout le jour nous rimaillerons,
Jusques-là tréve de fornétes.

* *Marchand d'Etoffes qui avoit une Manufacture à S. Maur.*



LETTRE

LETTRE
DE MADAME LA DUCHESSE du Maine.
A MONSIEUR LE DUC.

Monsieur le Duc étant à Meudon avec Monseigneur le Dauphin, Madame la Duchesse du Maine luy envoya cette Lettre ; c'est la Nymphe de Seaux qui parle. L'ouvrage est de M. de Malezieu & de M. l'Abbé Genest.

LA NYMPHE DE SEAUX.
A MONSIEUR LE DUC.

VOus ne pouvez vous en défendre,
A moins d'avoir le cœur plus que roche endurci,
Un Zéphir de ma part, Prince, court vous apprendre,
Qu'à l'heure du Nectar on vous attend ici,
Ne manquez pas de vous y rendre.
Ne nous alleguez point ni de mais, ni de si.

Mes jardins ſont garnis, & ma grotte
eſt parée,
Et le Soleil recommençant ſon cours
Dans le Signe éclatant de la Toiſon do-
rée,
Nous donne déja de beaux jours.
Vous verrez avec moi d'agréables
Nayades,
Et des plus gentilles Dryades,
Qui vont avec empreſſement
Vous faire les honneurs de ce ſéjour
charmant.
De la grande Cité les Nymphes Caſa-
niéres
N'ont point cet aimable enjoûment,
Ces douces & libres manieres,
Qui ſous un Ciel ouvert touchent ſi vi-
vement.
Enfin, cher Prince, enfin ſoyez ſen-
ſible
Au doux plaiſir qu'on aura de vous
voir,
A des vœux ſi preſſans ſeriez-vous inflé-
xible,
Tromperiez-vous mon juſte eſpoir?

Il eſt vrai qu'on mépriſe une fille qui
prie,
Mais il faut regarder & les temps & les
lieux.
Ce qui chez les mortels eſt une effron-
terie,
Entre nous autres Demi-Dieux,
N'eſt qu'honête galanterie:
Acceptez donc mon Rendez-vous,
Je ne ſerai pas la premiere,
Dont vous aurez reçû poulets tendres
& doux,
Je ne ſerai pas la derniere
Qui s'humaniſera pour vous.
Quittez pour un moment les plaiſirs &
la gloire,
Qui ſuivent en tous lieux l'Heritier du
grand Roi,
Plus vous aurez quitté pour moi,
Plus j'en chérirai la mémoire.

*Ducite ab urbe domum mea carmina ducite
Daphnim.*

A Seaux le 21 Mars au ſoir.

LETTRE

A MADEM. DE SCUDERY.

Elle est écrite de Chastenai par M. l'Abbé Genest sur les premieres Festes qui s'y firent.

CES jeux que la sagesse admet dans son Empire,
Ces plaisirs doux & purs, que la raison desire,
Ces tranquiles plaisirs ils étoient envolez,
Sans que personne nous pût dire
En quels lieux ils étoient allez.
Mais en quel endroit de la terre
Loin de ces bords heureux pouvoient-ils se cacher ?
Si parmi les Vainqueurs, par le bruit de la guerre
Ils ont paru s'effaroucher,
Sur des bords frapez du tonnerre,
Chez les Peuples vaincus falloit-il les chercher ?

Par tout où j'allois j'avois beau regarder, & tâcher d'en découvrir les traces ; je ne les trouvois plus ces divertiſſemens ingenieux, où la raiſon a tant de part ; ces nobles plaiſirs qui ne ſe rencontrent point parmi le tumulte & le deſordre des paſſions ; plaiſirs tels qu'on les voit, Mademoiſelle, dans ces belles Promenades que vous nous avez décrites, ou dans ces aimables & ſages Converſations que vous nous avez données. Je ne pouvois croire toutefois qu'ils fuſſent ſortis de la France, où l'eſprit & les connoiſſances de la ſçavante Gréce & de la victorieuſe Italie, ſont venus s'établir avec eux depuis long-temps. En effet j'ay trouvé que ces plaiſirs y ſont toujours, quoique moins recherchés & moins connus qu'ils n'étoient peut-être il y a quelques années.

Oui, je découvre enfin leur retraite ignorée,

Je ne m'abuſe point, il n'eſt rien de plus
vrai.
Des tranquiles plaiſirs la Troupe eſt re-
tirée
Dans le paiſible Chaſtenai.

Madame la Ducheſſe du Maine les y a tous amenés avec elle, & va rendre à jamais celebre par ſon ſéjour le village de Chaſtenay. Il y a pluſieurs maiſons aſſez belles. Cette Princeſſe a choiſi celle de M. de Malezieu qui n'eſt point la plus grande, mais qui, ſurtout à preſent me paroît la plus jolie.

Si vous deſirez ſçavoir, Mademoiſelle, ce qui engage Madame la Ducheſſe du Maine à aimer cette Maiſon, c'eſt principalement le mérite de celui à qui elle appartient, & la confiance étroite qu'il s'eſt attirée de S. A. S. Monſeigneur le Duc du Maine par un attachement plein de zele, & par les ſoins qu'il a pris de ſon éducation.

Il a une infinité de talens, & il excelle en tous, Juriſconſulte, Philoſophe, Mathematicien au premier degré; il poſſede parfaitement les belles Lettres; il parle à charmer, & il écrit comme il parle. Monſeigneur le Duc de Bourgogne à qui il vient de montrer les Mathematiques, n'a pas été long-tems à reconnoître ces qualitez en lui; & Madame la Ducheſſe du Maine, tout enfant qu'elle étoit, les ſçut diſcerner dès les premieres années de ſon mariage.

La vûë de cette petite maiſon eſt charmante; tout ce qui eſt aux environs ne ſemble fait que pour elle. On diroit que Seaux & Berny n'ont été faits que pour lui rendre hommage de leurs parterres, de leurs jardins, & de leurs ſuperbes bâtimens; qu'ils ne ſont qu'un ornement attaché à cette maiſon, & n'ont été placez que pour lui offrir une agréable perſpective.

Le Païs n'abonde pas en eaux, mais il eſt varié. Il y a des bois & de belles prairies; il y a d'excellentes fontaines, la terre y produit de trés bons fruits; l'air y eſt trés-pur & trés-ſain. Madame la Ducheſſe du Maine y demeure depuis que la Cour eſt à Fontainebleau, les incommoditez de ſa groſſeſſe l'empêchant d'y aller. Cette Princeſſe ſe plaît ici, & a beaucoup de raiſon de s'y plaire, puiſqu'en effet ſa ſanté y eſt meilleure, & qu'elle y goûte un aimable repos. Quel dommage, Mademoiſelle, que vous ne ſoyez pas témoin de tout ce qui s'y paſſe, vous qui avez tant fait valoir Athys, qui avez mêlé aux Deſcriptions immortelles des beaux lieux que vous avez habitez, & des galantes Fêtes où vous êtiez appellée, tant d'heureux caracteres de vos illuſtres amis! Que ne puis-je au moins emprunter au-

jourd'hui vôtre merveilleux génie pour vous faire des recits & des peintures qui fussent dignes de vous, & des sujets que je veux representer !

Que vous seriez ravie, Mademoiselle, de voir en Madame la Duchesse du Maine un esprit trés-aimable & trés-cultivé, propre non seulement à connoître ce qu'il y a de plus beau dans les beaux Arts, mais ce qu'il y a de plus difficile & de plus sublime dans les Sciences. Elle vous étonneroit dans les jeux d'esprit où elle s'exerce souvent. Sa vivacité & sa pénétration sont à peine croyables.

Sa presence répand l'allegresse dans tout ce Païs, & y attire une affluence de peuple continuelle : mais pour moi ce que je ne conçois pas, c'est qu'elle semble avoir transformé une petite cabane en un vaste & pompeux Edifice. On voit cette maison avec d'autres

yeux depuis qu'elle l'habite. La multitude du monde qui s'y trouve, au lieu de la faire paroître plus petite, la fait paroître grande, & je me represente la cabane de Baucis & de Philemon changée en un magnifique Temple. C'est un concours perpetuel, reglé & paisible. Tout s'y occupe tranquillement & agréablement; Et pour ne point quitter les idées agréables de la campagne, c'est une ruche où les Abeilles viennent employer l'esprit qu'elles ont cueilli des plus douces fleurs.

A voir aussi comment tout est empressé pour le service & le divertissement de cette Princesse,

Rege incolumi mens omnibus una est.

Vous croiriez voir, comme au travers de ces ruches de verre, les Abeilles autour de leur Roi.

Illum admirantur & omnes.
Circumstant fremitu denso stipantque
frequentes.

Je vous dirai encore plus: Dans cette petite maison, & dans le joli jardin qui y répond par sa mediocre étenduë, on est toûjours à la vûë les uns des autres. Il n'y a point de secret. Ce sejour est une vraye image de l'âge d'or, ou bien, sans parler le langage de la Fable, on peut dire que l'innocence des premiers jours du monde renaît ici. Je la reconnois en effet à la paisible vie qu'on y mene, & aux beaux jours que nous avons eus; à la douceur de l'air, aux beautez de la campagne, aux arbres chargez de plus de fruits que de feüilles. Je me persuade que le Monde a commencé ainsi, & que nos premiers parens trouverent la terre ainsi disposée à leur offrir ce qui étoit necessaire à leur nourriture.

Dans l'agréable aspect de tout ce qui m'environne je ne puis m'empêcher, malgré Virgile, de donner la préférance à l'Automne sur le Printemps, en me servant de ses propres paroles, car où en trouverois je d'aussi belles ?

Non alios prima nascentis origine mundi
Illuxisse dies, aliumve habuisse tenorem
Crediderim.....

Mais, Mademoiselle, quoique je vous dise de l'innocence de cette vie champêtre, ce n'est que pour les mœurs & pour les paisibles occupations ; car je vous assûre que les plaisirs ne laissent pas d'y être choisis & diversifiez, & que la raison qui les conduit est éclairée & agissante. Je m'en vais vous dire comment les jours sont distribuez ; Et si vôtre bonté, comme je m'en flatte, daigne s'in-

téresser à ce qui me regarde en mon particulier, voici mes matinées.

Manè Deum exoro.....
Indè lego, Phœbumque cio, Musamque lacessô.

Les jours ont été si beaux, que j'ai fait mon cabinet du jardin.

On attend ainsi le temps de voir la Princesse. Ensuite les tables sont abondamment & delicatement servies, où la Compagnie est gaïe; la Musique s'y mêle, ou y succede. Il y a des flûtes, des hautbois, des violons, des clavessins, des trompettes même dont le son semble s'adoucir pour s'unir aux autres instrumens. L'après-dînée, ceux qui ne chassent point, ont la promenade dans les jardins des maisons voisines, dans les bois, ou dans les belles prairies dont je vous ai parlé d'abord. On se rassemble vers le soir: La Prin-

ceſſe tient ſon Cercle. Après la converſation le jeu eſt ouvert. C'eſt un jeu aſſez piquant. Vous connoiſſez ſans doute le Hocca ; mais la malignité en eſt corrigée par la ſageſſe de celle qui y préſide. La fureur du jeu qui ſemble s'être débordée dans ce temps-ci, & qui eſt un déſordre auſſi commun qu'il eſt pernicieux ; cette fureur qui s'allume même par la neceſſité qui devroit l'éteindre, ne regne point en ce lieu ; ce jeu vorace où l'on éxerce plûtôt une piraterie & une cruelle guerre qu'un commerce agréable & amuſant, où l'argent ne paroît mépriſé que parce qu'il eſt deſiré trop avidement, où l'avarice la plus âpre fait la plus inſenſée prodigalité ; & renonce à ce qu'il y a de plus neceſſaire & de plus indiſpenſable dans la vie, & oublie toutes les loix pour n'écouter qu'une témeraire envie du gain ; tout cela, dis-je,

est banni des jeux de Chastenay.

Ici l'œil avide & jaloux
Ne voit point des monceaux de ces jaunes Idoles
Que le Joüeur avare adore à deux genoux.
On ne voit point ici ces tours & ces bricoles,
Qui du sort imposteur déterminent les coups,
Ni la dupe exposée à la gueule des loups,
Plaindre l'affreux revers de ses espoirs frivoles :
Rebut de l'Univers & joüet des filoux,
N'ayant plus le credit de trouver deux oboles,
Désolée, enragée aprés ses pertes folles,
Chercher un arbre & des licous.
Ici loin, des transports de rage & de courroux,
Que le jeu dévorant éxerce en ses écoles,
On n'entend ni sermens, ni piquantes paroles,

Le ſort le plus fatal n'y peut être que
doux ;
Et les piéces de quatre ſous
Sont piéces de quatre piſtoles.

En effet on ſe pique uniquement ſur les caprices, ou ſur les faveurs de la fortune, ſans prendre garde à ce que l'on perd, ni à ce que l'on gagne, & l'on ſe divertit ſans faire de mal aux autres, ni à ſoi-même. Ce qui devroit, à mon avis, être la regle de tous les Jeux, formez pour le délaſſement & pour l'amuſemént de l'eſprit.

Nous avons auſſi le Jeu de l'Oye renouvellé des Grecs, & qui eſt encore multiplié en mille autres qui n'en ſont que des imitations, ou des copies. Ce ſont tous ces differens Jeux qui occupent auſſi l'un après l'autre les ſoirées, avec une application d'autant plus plaiſante, qu'on ne les ſçait pas, & qu'on étudie chaque coup à meſure

qu'on le joüe, ce qui cause toûjours des surprises nouvelles & assez plaisantes.

Voilà comme se passent d'ordinaire les journées; mais l'on peut dire que les nuits se passent encore plus agréablement. Et je puis alleguer à propos ces Vers.

Il est des nuits brillantes
Plus belles que les plus beaux jours.

Le croirez-vous sur mon récit, Mademoiselle? Il n'y a point de nuit qui ne soit signalée par quelque brillant spectacle, dont l'éclat annonce même nôtre surprise & nôtre joye à tous les lieux d'alentour. Depuis que je suis ici, il n'a pas manqué une seule soirée d'y avoir un feu d'artifice également admirable & ingénieux. Madame la Duchesse du Maine aime ces spectacles, qui en effet sont nobles & magnifiques, & l'on s'occupe à

lui en préparer toûjours de nouveaux.

Je ne ſçai pas ſi c'eſt un Prince qu'elle porte en ſon ſein ; mais ſi c'en eſt un, il y a apparence qu'il ne craindra pas le feu. La qualité de Grand-Maître de l'Artillerie ne lui ſiera pas mal, non plus qu'au Prince ſon pere ; & ce jeune Aiglon eſt accoûtumé de bonne heure au bruit & à la lueur de la foudre, s'il eſt deſtiné à porter celle de Jupiter. On diroit qu'à preſent que la guerre ne fait plus d'uſage de ces feux terribles ; celui qui en eſt le dépoſitaire les veut tous employer à faire éclatter le triomphe & le régne de la paix.

Nous avons ici un excellent Autheur de ces brillantes productions. C'eſt un Gentilhomme qui a ſervi long-temps, & qui après être parvenu à la tête du Regiment de Piémont, s'eſt retiré avec la réputation d'un des plus bra-

ves & des meilleurs Officiers du Royaume. Il joint à cela le merite d'une rare probité & d'un ſavoir exquis. Je vous en dirois davantage, s'il n'étoit pas mon ami.

C'eſt donc ce Gentilhomme appellé M. de Villeras qui ordonne & qui conduit tous ces feux, & qui les rend auſſi étonnans par leur diverſité inépuiſable, que par leur beauté. Il y mêle toûjours du deſſein & de l'invention ; & ces ſpectacles ſont toûjours quelques grandes images qui attachent l'eſprit auſſi-bien que les yeux.

Prothée ſçavoit ſe transformer en tous les élemens ; mais je n'aurois pas crû que le ſeul élement du feu devînt ſuſceptible de tant de differentes formes. En matiere de feux les hyperboles du galant Voiture, & les menteries du Menteur ne ſeroient ici que la pure verité. Que diriez-vous, Mademoiſelle, d'un tournoy de feu ? Un enchan-

teur paroît, & dans une grave Harangue annonce à Madame la Duchesse du Maine le combat de deux Chevaliers, dont l'un soûtient que Mademoiselle de Lussan qui étoit alors auprès de la Princesse, est la plus charmante & la plus accomplie Damoiselle qui soit au monde. Les Champions paroissent avec des lances de feu, des plumes de feu sur leur casque, des armes éclatantes de feu; les chevaux jettent du feu par les yeux & par les naseaux: leurs crins sont des flammes ondoyantes; ils font mille tours, mille passades, & mille caracoles en remplissant l'air tout de feu. Ensuite les Chevaliers se battent avec des épées flamboyantes: tout se réduit en feu, & ainsi se termine le combat, ou l'enchantement. Jamais je n'avois rien vû de plus beau que cette idée; & rien ce me semble ne feroit plus digne d'un

divertiſſement Royal, en faiſant ainſi des Quadrilles & des troupes de Chevaliers ardens combattans avec des armes de feu.

Une autre fois c'eſt une Ville qu'on aſſiege & qu'on défend, où l'on fait de part & d'autre un feu terrible. Je ne pûs voir cette attaque que d'une fenêtre éloignée, parce que j'étois incommodé d'une chûte que j'avois faite. Mais j'ai été recompenſé par un autre ſpectacle, comme vous verrez dans la ſuite de mon recit.

Je ne pûs aſſez admirer ſamedi dernier un Soleil que je vis briller tout à coup dans la nuit ſur le haut d'une colonne. Aux deux côtez parurent deux globes ſemez d'Aſtres reſplendiſſans, & qui aprés s'être enflammez tout-à-fait, s'ouvrirent, éclaterent, & firent une image auſſi vive que ſurprenante de ce qu'on nous enſeigne de l'embrazement de l'Univers,

Hier je fus ſurpris, comme ſi je n'avois encore rien vû. Après l'eſſort de quantité debelles fuſées qui retomberent en étoiles dans les jardins, les allées & le parterre parurent tout en feu avec leurs compartimens. L'Air étoit paiſible, mais couvert de nuages, ſi bien que l'on auroit dit que toutes les étoiles du Ciel étoient en effet deſcenduës ſur la terre, & avoient été rangées dans un nouvel ordre, & avec des diſtances & des figures régulieres. On croyoit voir mille fleurs enflammées, placées artiſtement par un habile Deſſinateur. Le Marin auroit bien eu raiſon de dire cette fois: *Il terren ſtellato*. L'aſpect étoit admirable de tous côtez; & après avoir eu le plaiſir de regarder des fenêtres de la maiſon, ce Ciel de haut en bas, il y avoit encore un autre plaiſir de ſe promener dans ces routes lumineuſes parmi ces nouvelles conſtellations.

Je ne finirois jamais, Mademoiselle, si je voulois tout dire en détail; mais je ne puis m'empêcher de vous particulariser un peu la Fête, ou plûtôt plusieurs Fêtes ensemble qui se donnerent ici Dimanche passé. Monsieur le Duc du Maine étoit venu de Fontainebleau, & demeura trois jours auprès de Madame la Duchesse du Maine. Il y a bien des choses à dire de ce Prince; mais elles ne peuvent être ignorées. On sçait qu'il a tout l'esprit imaginable, une capacité & une application extrême pour s'acquitter de tous les devoirs de ses grandes Charges; Et il releve toutes ces qualitez par une vertu réguliere & solide. Il a édifié ici les peuples par sa pieté & par sa douceur, autant qu'il leur a donné lieu de le benir par ses charitez: & entre autres par un don considerable qu'il a fait pour l'instruction & le soulagement des

pauvres de ce village.

La veritable dévotion de ce Prince ne lui ôte pas une humeur agréable, & un tour naturellement fin & enjoüé qu'il a dans l'esprit; au contraire, elle redouble plûtôt ses aimables complaisances pour une Princesse qu'il aime uniquement, & qui en est si digne. Il cherche avec soin tout ce qui peut la divertir. Il a vû que dans les temps qu'elle étoit obligée à garder la chambre, elle s'amuseroit, & feroit quelque éxercice en joüant des Comédies, à quoi elle se plaît beaucoup. Il en represente avec elle; & l'on peut dire qu'il est également loüable par le motif & par l'éxecution. Il est si vrai d'ailleurs que tout peut être rectifié par un bon usage, que ces divertissemens sont là mille fois plus agréables que sur les théâtres publics, sans en avoir aucun des défauts. La dignité des

Acteurs les releve, & il y a une certaine noblesse dans leurs personnes & dans leurs actions qui corrige tout ce qui est à craindre dans ces spectacles.

On representa le Medecin malgré lui ; M. de Malézieu dont je viens de vous parler y joüoit le rolle le plus difficile. Avec tout ce que je vous en ai dit, il est encore un des meilleurs Acteurs qu'on ait jamais vûs. Il se revêt de tous les personnages, soit sérieux, soit comiques : de sorte que ce ne sont point des images, mais la chose même qu'il represente. Madame de Maneville Dame d'honneur de Madame la Duchesse du Maine, joüa aussi fort bien. Leurs Altesses n'eurent pas de peine à trouver dans leur maison aussi bien que dans la famille de M. de Malézieu qui est aimable & nombreuse ce qu'il leur falloit encore de bons

Acteurs, & la Piéce fut trés-bien éxecutée.

Madame la Princesse pour qui se faisoit la Fête y étoit venuë avec Mademoiselle d'Anguyen. L'indisposition de Mademoiselle de Condé fit doublement regretter son absence. Madame la Princesse & Mademoiselle d'Anguyen parurent tout-à-fait contentes de la Representation. Le jeu du Hocca vint ensuite. C'est ici qu'on peut voir un utile éxemple de moderation & de frugalité de jeu. On s'y divertit fort. Monsieur le Duc du Maine se plaignit en sortant du jeu qu'il avoit perdu deux écus; les Princesses loüerent leur fortune d'en avoir gagné environ autant.

Après le soupé Madame la Princesse fut invitée d'aller en carrosse à quelques pas de la maison; Elle vit à la clarté des flambeaux un

Fort, & vis-à-vis deux grands Navires qui paroiſſoient à l'ancre dans un pré. On ôta les chevaux; les carroſſes furent ainſi changez en Amphithéâtre.

Les Navires diſtinguez par leurs fanaux s'approcherent du Fort, & commencerent à le canoner & à le bombarder. Le Fort répondit auſſi par des boulets rouges: les vaiſſeaux revirerent diligemment, & tirerent de nouvelles bordées. On voyoit le cercle des bombes, & la trace directe des boulets qui étoient des fuſées. Tout cela étoit compaſſé avec une juſteſſe incroyable. Enſuite les Troupes de terre attaquerent le Fort à pluſieurs repriſes, & la déſenſe ne fut pas moins vigoureuſe que l'attaque. On lançoit de part & d'autre une infinité de fuſées qui imitoient le feu des grenades. Les attaques paroiſſoient à la lueur du feu. Enfin le feu ſe prit

aux Vaiſſeaux : Ils ſauterent en élançant dans les airs une double girandole. De même le feu ſe mit aux magazins du Fort, & il ſauta en élançant auſſi une girandole qui égala ſans doute celle qu'on voit tous les ans au Château Saint-Ange à Rome.

Je me reſſouviens des aſſauts de Maeſtrik & de Cambray que j'ai vûs ; & cette agréable feinte m'a rappellé des images trés-vives qui me ſont demeurées dans l'eſprit, & que je ne croyois pas qu'on pût ſi bien me repreſenter.

Il faut remarquer, Mademoiſelle, que la Lune déroboit ici quelque choſe à l'éclat des feux; mais cependant elle contribua beaucoup à la beauté du ſpectacle. La ſerenité du Ciel auſſi-bien que le bruit de la Fête avoit attiré tous les habitans des villages circonvoiſins. Les champs étoient couverts de ſpectateurs, & cette

ſombre lumiere qui ne laiſſoit voir que des coëffures & des cravates blanches, en cachant tous les défauts des viſages & des habillemens, faiſoit que tout paroiſſoit beau & propre. Mille voix d'admiration & de joye ſuivoient le mouvement de chaque fuſée. Au retour on n'entendit que des chants par toute la campagne. On ne vit que des Danſes que le Duc du Maine regarda avec plaiſir, s'intereſſant avec tendreſſe à voir les peuples commencer à goûter quelques fruits de la paix. Je finis, Mademoiſelle, & je ſuis ſûr que ſi je ne me hâte de vous envoyer ma Lettre, toute imparfaite, & peut-être toute ennuïeuſe qu'elle eſt, demain il s'offriroit quelque choſe pour l'augmenter, & pour m'embaraſſer de nouveau. Ce M. de Villeras eſt un étrange homme: Il ne tarit point. Je veux ſeulement conclure, com-

me j'ai commencé, que les plaisirs tranquilles se sont retirez ici. Où pourroit-on en voir de semblables. Les plaisirs de la Cour, j'en jurerois, ne sont pas éxempts de trouble & d'inquiétude. Et pour vous prouver mieux toute l'innocence de ceux qu'on goûte à Chastenay, il suffit de vous dire que l'on a M. le Curé pour témoin de tout ce qui s'y fait: C'est un fort honnête homme, plein de capacité, & qui a toutes les vertus Pastorales. Il s'appelle M. le Riche, & est riche en bonnes œuvres. Depuis dix-sept ans il fait mille biens dans sa Paroisse. Il me fait la grace de me loger.

Au reste, Mademoiselle, je crois que vous me sçaurez quelque gré d'avoir interrompu l'agréable repos que l'on goûte ici, par le soin de vous en rendre compte. Je voudrois bien pouvoir réparer par là toutes mes ômissions passées.

Vous m'aurez peut-être accusé de négligence sur ce que je n'ai point eu l'honneur de vous écrire depuis long-temps ; mais vous vous souviendrez que vous avez dû prendre mon silence pour une marque que je n'étois pas à la Cour ; d'où je n'aurois pas manqué de vous écrire, comme vous me l'ordonnez. Il y a long-temps que je fais de petites courses à la campagne, & que je ne suis point à portée de vous mander des nouvelles. Je suis incapable de manquer jamais volontairement à rien qui puisse vous plaire. Je me promets que vôtre bonté n'aura pas de peine à vous en persuader, & que vous regarderez moins aux défauts du recit que je vous envoye, qu'à l'empressement que j'ai eu de prendre cette occasion de vous faire souvenir de mon respect & de mon zele.

A Chastenay, le 1699.

REPONSE

De Madmoiselle de Scudery à M. l'Abbé Geneſt.

QUAND on ſçait regler ſes deſirs,
On trouve d'innocens plaiſirs;
J'en découvre dans vôtre Ouvrage
Une trés-agréable image.
Vous en parlez ſi galamment,
Quoyque ce ſoit trés-ſagement,
Qu'à la vertu la plus ſevere
Vous avez trouvé l'art de plaire:
Mais je ne m'en étonne pas;
Car la Princeſſe a tant d'appas,
A qui vous conſacrez vos veilles,
Que pour la contenter vous faites des merveilles.

En effet, Monſieur, vous me donnez une idée de cette Princeſſe qui me charme; je la vois toute aimable, toute belle & tou-

te parfaite. Ce n'eſt pas ſeulement à la peindre que vous excellez. Les autres portraits que vous faites paroiſſent de même ſi bien touchez & ſi vrais, & vos deſcriptions ſi vives & ſi attachantes, que je ſoûtiens hardiment qu'entre tous les plaiſirs qu'on peut avoir, celui de lire vôtre Ouvrage eſt le plus noble, le plus grand & le plus innocent. En rendant juſtice au rare merite de cette illuſtre Princeſſe, vous faites connoître le vôtre d'une maniere ſi avantageuſe, qu'on ne peut s'empêcher de vous admirer. J'ai aſſez lû en François, en Italien, en Eſpagnol & en Portugais, & je n'ai rien vû en ces quatre Langues de plus agréable & de plus achevé que vôtre Lettre. L'honneur que vous m'avez fait de parler de moi en loüant une ſi charmante Princeſſe m'empêche de m'étendre davantage ſur vos loüanges; & j'aime mieux finir par un Madrigal pour elle.

MADRIGAL.

A MADAME LA DUCHESSE du Maine.

PRINCESSE, à qui tout rend hom-
 mage,
Vous êtes jeune, belle & ſage;
Si vous avez choiſi les innocens plaiſirs,
Le tranquille ſéjour de Flore & des
 Zéphirs.
Ce beau choix vous comble de gloire,
Et ſe fait approuver des Filles de mé-
 moire.
Par elles vôtre nom en tous lieux ſi
 vanté,
S'éleve à l'immortalité.

ODE

A SON ALTESSE SERENISSIME Madame la Duchesse du Maine.

Pour une Ode prétenduë gagnée aux Echecs. C'est de M. l'Abbé Genest.

ACCOUREZ, Troupe Divine,
Venez vîte à mon secours.
Vîte. On en veut à mes jours;
On m'égorge, on m'assassine.
On veut.... Quelle injuste loi!
On prétend.... C'est fait de moi!
On m'ordonne.... Ah! Dieux! Je tremble!
Mon cœur n'est plus qu'un glaçon.
Une Ode! Une Ode! Il leur semble
Que ce soit une Chanson!

Vous sçavez, Vierges sçavantes,
Vous sçavez combien de fois

J'ai fait retentir vos Bois
De mes prieres ardentes.
J'ai cherché dans vos Deserts
A méditer des Concerts
Dignes de cette Princesse ;
Et toûjours infortuné,
Doctes Nymphes du Permesse,
Vous m'avez abandonné.

Aujourd'hui que puis-je faire,
Si vous me laissez ainsi ?
Il ne s'agit point ici
D'une offrande volontaire.
On éxige à la rigueur.
Sur le Vaincu le Vainqueur
Exerce un droit infléxible.
Il est du sang de Brennus ;
J'entens cette voix terrible ;
Douleur, douleur aux Vaincus.

Cette Princesse, si belle,
Sous des traits si délicats,
Sous tant d'aimables appas,

Cache une ame si cruelle !
Non, ce n'est point cruauté ;
Son esprit plein de clarté
Tombe en une erreur extrême.
Et quoiqu'il m'ait imposé,
Jugeant d'autrui par soi-même,
Croit que rien n'est malaisé.

Tout vous est aisé, Princesse,
Vôtre regard curieux
Suit des mouvemens des Cieux
L'invariable justesse ;
Les plus belles veritez
Pour vous sans obscuritez
Aisément se font connoître :
Mais j'éprouve d'autres loix ;
Et je ne suis pas le maître
De mon Lut ni de ma voix.

Il faut qu'Apollon m'inspire ;
Et trop libre en ses faveurs,
Souvent sourd à mes ferveurs,
Je l'appelle, il se retire.

Dans ſon abandon fatal,
De ce chetif Madrigal
A regret je fais l'offrande.
Ma Muſe ne peut ſouffrir
Qu'avec menace on demande
Ce qu'elle brûloit d'offrir.

O menaces trop affreuſes !
Châtiment dont je frémis !
Je ne ſerois plus admis
A ces Fêtes merveilleuſes ;
A ces ſpectacles charmans,
Qui du Païs des Romans
Ont rappellé les délices ;
Où mes regards enchantez
Ont veu changer en Actrices
D'aimables Divinitez !

Madame la Ducheſſe du Maine étoit groſſe, & l'on diſoit qu'elle deſiroit une Ode. Ce qui donna encore ſujet au Madrigal qui ſuit.

MADRIGAL.

COMMENT cet. Embryon ſent-il
qu'il eſt formé
Du plus beau ſang des Heros des Monarques ?
Quoi, de l'Ode ſublime il paroît affamé !
Même avant qu'il reſpire, en ſa coque enfermé,
Déja de cette envie il nous donne des marques !
Vrai ſang des Condez, des Bourbons;
Par la clarté du jour ſes ardeurs échauffées,
Si-tôt qu'il ſera né, Lauriers, Armes, Trophées,
Vont être ſes joujoux, vont être ſes bonbons.



FESTE DE CHASTENAY

Donnée par M. de Malezieu.

MADAME la Duchesse du Maine étant à Chastenay le jour de la Fête de ce Village au mois de Juillet 1702. dans la maison de M. de Malezieu, l'on vit paroître sur les huit heures du soir un grand nombre de Silvains & de Nymphes tous habillez de verdure, de fleurs & de coquillages; c'étoit l'Elite de la Musique du Roi. Le Silvain de Chastenay portant la parole pour toute sa Compagnie, chanta d'abord les Vers suivants.

LE SILVAIN DE CHASTENAY.

Je ne suis point de ces grands demi-
Dieux,
Dont Chantilly, S. Maur ou Seaux font
le partage,
Je suis l'humble Silvain de ces champê-
tres lieux,

Mon pouvoir ſe termine à cent pas du village ;
Mais ces nobles Silvains, malgré leur dignité,
Doivent quelques égards à ma rûſticité.
J'ai ſur eux un grand avantage.
Un Prince iſſu du ſang de mille Rois,
A reſpiré chez moi pour la premiere fois.
Oui, Princeſſe, dans mon village,
Sous ma pauvre cabanne, en ce même ſéjour,
Cet Enfant précieux le fruit de vôtre amour,
Annonça qu'il vivoit à vos chaſtes entrailles ;
Châtenay fut témoin de ſon premier moment ;
Mon Domaine annobli par cet évenement
Doit à peine envier le deſtin de Verſailles.

LA NYMPHE D'AUNAY.

Silvain, nous l'avons poſſedée
Cette grande Princeſſe en ces lieux autrefois.

Il m'en ſouvient toûjours, elle y paſſa
deux mois ;
Ah ! qu'il m'eſt doux encor d'en rappeller l'idée !

LE SILVAIN ET LA NYMPHE.

O vous, Nymphe de Seaux, orgueilleuſe rivale,
Nous avons fait tout l'heur que vous avez :
Si vôtre gloire eſt grande, & ſi rien ne l'égale,
N'oubliez pas du moins que vous nous la devez.

LA NYMPHE.

Je la vois, mon bonheur paſſe mon eſperance !

LE SILVAIN.

Chantons, célébrons ſa preſence,
Que ſon nom vole dans les airs,
Que les Echos repetent nos Concerts.

LE CHOEUR.

Repete ces trois derniers Vers.

LE SILVAIN.

Venez, mes Compagnons, invitez la Princesse
A prendre de nos mains un rustique repas ;
Nôtre frugalité, nos soins & nôtre adresse
Peuvent donner aux Grands des plaisirs qu'ils n'ont pas
Parmi la pompe & la délicatesse.

Les Silvains toûjours chantant conduisirent la Princesse dans une Sale toute tapissée de feüillages, où elle fut servie par tous ses Officiers habillez en Faunes ; Et la soirée fut terminée par un feu d'artifice qui se tira dans le Jardin.

EPITRE

Madame de Barbezieux pendant un séjour qu'elle fit à Maubuisson, écrivit cette Lettre à Madame la Duchesse; Elles ont été élevées ensemble dans ce Couvent.

RETIRE'E en ces lieux où par mille détours
L'Oise vient embellir l'agréable retraite,
Qui vit couler vos premiers jours
Dans une paix la plus parfaite
J'ose avec vous m'entretenir.
Ce qui vous doit encor surprendre davantage,
Pour vous en rappeller le tendre souvenir,
J'ose des Doctes-Sœurs employer le langage.
Quel orage sur moi va bien-tôt éclater,
Et de quel air me vont traiter

Les Docteurs fameux du Permesse,
Qui sont près de vous chaque jour,
Et qui pour plaire à Vôtre Altesse,
En langage des Dieux vont vous faire la cour ?
Au nom de Malézieu, d'une frayeur extrême
Je sens mon esprit pénétré,
Un pécheur endurci, sur la fin du Carême
Craint moins l'approche du Curé.
Eh quoi ! dira d'abord l'Auteur de Penelope,
Croit-on que Pegase galope
En faveur du premier qui veut le faire aller ?
Ce n'est point Apollon qui m'a servi de maître.
Que mes Vers soient bons ou méchans,
Au défaut de l'esprit le cœur les a fait naître ;
L'Amour qui les dictoit vous les rendra touchans,

Je vis dans une ſolitude,
Où mon cœur a formé la flatteuſe habitude
De vous aimer & de vous voir;
J'y dois faire ma ſeule étude
Des vertus & de mon devoir.
Mais malgré les efforts d'une ferveur nouvelle
J'y reſſens un penchant trop doux;
Sans ceſſe vers la Cour un charme me rappelle.
Mais, ſi vous en croyez un cœur tendre & fidéle,
Ce charme eſt d'être auprés de vous.

A Maubuiſſon.

RE'PONSE

De Madame la Ducheſſe du Maine à Madame de Barbezieux: Elle eſt de M. l'Abbé Geneſt & de M. de Malezieu.

QUELLE touchante voix vient frapper mon oreille?

Quel Orphée a dicté vôtre docte Chanson ?
L'Ame du grand Malherbe, ou l'Ame de Corneille,
Religieuse à Maubuisson,
A-t-elle fait cette merveille ?
Est-ce qu'Apollon dégoûté
De l'Hypocrène & du Parnasse
Sur les bords d'Oise transplanté,
Veut se choisir une autre place ?
Pour établir son Trône & sa Divinité ?
Oui, sans doute il quitte la Gréce,
Où regne l'Ignorance & l'inhumanité,
Les cruels Ottomans l'ont chassé du Permesse ;
Il se choisit un Païs habité
Par le bon sens & par la politesse.
Il fait plus : Il choisit une antique maison,
Où de tout temps regna la parfaite raison,

Et qu'aujourd'hui gouverne une ſage
Héroïne,
Qui par des miracles nouveaux,
Loin du peuple prophane, a fait ſourdre
les eaux
D'une ſource argentine :
Ce n'eſt plus Caſtalie & ſes foibles ruiſ-
ſeaux,
C'eſt la Fontaine Palatine,
Qui met dans les eſprits une verve di-
vine,
Et produit les Vers les plus beaux.



SOEUR

SOEUR ROZE.

IL y avoit une Dévote appellée Sœur Roze, à qui beaucoup de personnes attribuoient le don des miracles. On disoit qu'elle rajeunissoit les vieillards, & qu'elle guérissoit plusieurs maladies. Le bruit courut quelque temps après qu'elle étoit allée à Genève se faire Huguenotte. Mademoiselle de L..... fille d'honneur de Madame la Princesse, personne d'un grand merite & d'une vertu éxemplaire, avoit pour Ami, un sçavant Ecclesiastique nommé Mr Bajour; homme d'une rare pieté & d'un grand sçavoir. De jeunes Princesses qui plaisantoient souvent Mademoiselle de L.... sur sa grande dévotion, apprenant l'histoire de Sœur Roze, envoyerent à Madame la Princesse la Piéce suivante; Elle a été

faite par M. de M.... Mademoiselle de Langeron y est désignée par le nom de Fanchon que les Princesses lui donnoient souvent par plaisanterie.

EN verité, grande Princesse,
Etrange est l'humaine foiblesse.
Souvent ce qu'on nomme vertu,
N'est qu'un fantôme revêtu
De quelque trompeuse apparence.
Bref, pour dire ce que j'en pense,
Je croirois, si vous n'étiez pas,
Qu'on ne la voit plus ici-bas,
Cette vertu simple, solide,
Que rien n'altére, n'intimide,
Et qui suit, avec fermeté,
La raison & la verité.
Cette matiere est assez ample,
Pour en fournir plus d'un exemple.
On n'a pas encor oublié,
Celui du Directeur Molié,
Qui fatigué de sa pratique;

Plia ſourdement ſa Boutique,
Et vers le Païs Levantin
Fit un voyage clandeſtin.
Là, réduit à vivre d'adreſſe,
Pour ſon dernier tour de ſoupleſſe,
Il fit, le Pere Reverend,
De ſon Breviaire, un Alcoran.
Mais voici bien une autre choſe,
Vous avez connu la Sœur Roze;
Son zele, ſon auſterité,
Ses miracles, ſa ſainteté.
Cette pauvre fille ingenuë;
Cette Beate reconnuë,
Qui guériſſoit clous & charbons;
Qui rajeuniſſoit les Barbons,
Qui ſçavoit conjurer la peſte,
Et le ſcorbut & tout le reſte,
Sœur Roze, dont les vœux brûlans,
Et de qui les pieux élans
Pénétroient le Ciel ſans obſtacle,
A bien fait un autre miracle:
Elle a d'un zele tout divin

Quitté le Pape pour Calvin,
Et préféré Genève à Rome.
Là bien-tôt quelque galant homme,
Secondant ses pieux desseins,
Peuplera le monde de Saints.
Voilà ce qu'on m'écrit de Bresse.
J'apprens en même-temps, Princesse,
Que la Fanchon, & son Bajour
Doivent partir au premier jour,
Pour aller en Mauritanie,
S'établir en chambre garnie,
Tous deux dans un même grabat,
Au grand mépris du Célibat.
L'on dit même que le bon Sire
Prétend se faire circoncire,
Et qu'il a des moyens tout prêts,
Pour être élû Moufty de Fez.
Que la Fanchon sera Mouphtesse,
Et gouvernera la Princesse.
Madame, s'il est encor temps,
Prévenez de tels accidents;
Mettez Fanchon sous bonne gardes;

Après tout, cela vous regarde.
Pourriez-vous, survivre au malheur
De voir vôtre fille d'honneur
Vivre à la Cour d'une Sultane,
Et devenir Mahometane?
Le cas seroit trop scandaleux.
Il faut les observer tous deux;
Vous pourrez rompre la partie.
Pour moi vous ayant avertie,
Comme j'ai fait en peu de mots,
J'ai la conscience en repos.

LETTRE

A MONSIEUR LE DUC.

Monsieur de Malezieu & M. l'Abbé Genest étant à Chastenay maison de M. de Malezieu, écrivirent cette Lettre à M. le Duc & à Madame la Duchesse du Maine qui étoient à Marly.

MA foi, Prince, nôtre Apollon
A jetté là son violon.

Vulgairement cela veut dire
Que nous ne ſongeons guére à rire ;
Bref, les vivres nous ont manqué,
Et Pégaſe en eſt efflanqué.
O rage, ô déſeſpoir, ô douleur ſans ſeconde !
Un malheureux Baudet, que le Diable confonde,
Portoit nôtre proviſion ;
Sur le chemin paroît Aneſſe immonde,
Le Brutal ſuit d'abord ſa paſſion,
Et courant dans le Bois ſa charmante Maîtreſſe,
Il fait un ſacrifice à l'impudique Aneſſe
De tous nos poiſſons diſperſez,
Et de tous nos flacons caſſez.
Et comment de rimer aurions-nous le courage,
Morts de ſoif, morts de faim dans ce maudit Village,

Où nous trouvons à peine un morceau
de fromage,
Où nos mets les plus excellens
Sont des harangs salez dans un plat de
fayance,
Et quatre ou cinq mauvais merlans ?
Quel reconfort pour la noble assistance !
Ah, dans des maux si violens,
Sans la sobrieté du Seigneur de Bragance,
Je ne jurerois pas qu'un Jambon de
Mayence
Ne remplaçât nos Eperlans.
Pour comble de malheur nôtre Roquet
éthique
Arrive en ce même moment,
Qui va, dit-il, dévorer la Bourrique
Et son luxurieux Amant,
Si l'on ne fournit promptement
Dequoi remplir son ventre famelique.
Pour moi je ne sçais pas comment
Nous pourrons appaiser son appetit
gourmand.

Le susdit Historiographe
N'oseroit mettre son paraphe
A tout ce qu'il vous conte ici,
Il ment bien fort, je vous le jure,
Telle n'est point nôtre avanture.
En voulez-vous sçavoir tout le fin? Le voici.

Sans nul détourbier, nulle encombre
La noble Compagnie arriva dans ces lieux.
Il est vrai que le jour n'éguaïoit point les yeux,
Les airs & les chemins, couverts d'un voile sombre,
Rendirent le trajet fort long, même ennuïeux.
Un Buisson devenoit un Ours, un Spectre, une Ombre;
Les feüilles qu'agitoit un vent délicieux,
Aux Dames paroissoient Loups affamez sans nombre,

Pouſſant des heurlemens aigus & furieux.

Le genereux Major * leur parle, & les conſole,

Et ſon éloquence ſans fruit

Combattoit en leur cœur les horreurs de la nuit :

Mais comme dans ſa tête il porte la Bouſſole,

Conſultant l'Etoile du Pole,

Au Port de Chaſtenay ſon ſçavoir les conduit.

Les mets & le buffet attendoient l'Aſſemblée.

La Table dans l'inſtant de plats ſe voit comblée ;

C'étoit un ambigu, chacun comme il voulut,

Prit ce qui lui convint, mangea ce qui lui plut.

Ceux dont la conſcience étoit moins étreſſie,

Mangerent de certains Goujons

Qui ſentoient la ſainte Lucie ;

* *M. d'Albemarle.*

D'autres, noix & raiſins, qu'ils trouvoient auſſi bons.
Ainſi les uns nageoient dans l'abondance,
Les autres ſe tenoient à l'auſtere pitance;
Mais le jus Bourguignon dont l'uſage eſt commun,
Se trouvoit au goût de chacun
Propre dans tous les temps, ſoit Pâques, ſoit Carême,
Ce jus ne fut pas épargné;
Mais le Jeûneur à face blême
D'un certain cas fut indigné;
Avec quelque raiſon, ſe plaignant que ſon verre
Entre ſes mains revenoit trop ſouvent.
Et cependant la ſoif, qui s'augmente en beuvant,
A la ſobrieté fait déclarer la guerre,
Et tout le monde en rond boit plus fort que devant.

C'est le Curé [a] qui sans repos ni tréve
Boit la santé de Geneviéve [b]
Sous plus de noms qu'on ne peut en nombrer.
Heureux secret pour s'enyvrer !
Belle collation, Seigneur, où l'on se creve !
Enfin de tous les Conviez
Les noms étant bien bûs & bien multipliez,
On passe aux personnes absentes.
Chimene, [c] le garçon, & les deux garçonnets :
Firent vuider maints verres clairs & nets ;
Et du noble Baron les vertus éminentes,
Par nos Brindes aussi, bien mieux que par nos Vers,

a *M. de Malezieu.*
b *Madame d'Albemarle.*
c *Madame la Duchesse du Maine, M. le Duc du Maine, & leurs Enfans.*

Se virent célébrer sous cent titres divers :
De Baron de S. Maur *, de Duc, de Prince aimable,
De Chevalier courtois, effectif, veritable,
De rude Lancier, Vert-Galant,
De critique tres excellent,
De Favori de Mars, de Nourrisson des Muses,
De Bout-rimeur charmant, plein de graces infuses;
Mais dont les chants mélodieux,
Quoique touchants & gracieux,
Sont relevez d'un sel attique,
Et d'une verve satyrique,
Qui tiennent un peu du Cinique.
Voilà, Seigneur, le fidéle recit,
N'ayez donc point d'égard à ce que l'autre a dit.

* *M. le Duc.*



AUTRE FESTE DE CHASTENAY.

En 1703.

Relation de cette Feste.

MONSEIGNEUR le Duc, Madame la Duchesse du Maine, & Mademoiselle d'Anguyen firent l'honneur à M. de Malezieu de venir coucher dans sa maison de Chastenay le 4. du mois d'Août veille de la Fête du lieu, dans le dessein d'y passer la journée suivante. Monsieur, Madame, & Mademoiselle de Nevers, Madame la Duchesse de Lauzun, Madame la Duchesse de Rohan, Mademoiselle de Rohan, Madame de Barbezieux, Madame la Marquise d'Antin, Monsieur & Madame de Lassay, Madame & Mademoiselle de Croissy,

Madame la Marquise de Bonsoles, Madame la Comtesse de Chambonas, M. le President de Mesmes, & plusieurs autres Personnes distinguées par leur naissance & par leur merite, qui étoient venuës à Seaux faire leur cour aux Princes, suivirent leurs Altesses Serenissimes à Chastenay; Et après y avoir soupé revinrent coucher à Seaux, parce que la petite maison de Chastenay ne pouvoit à beaucoup près fournir des logemens suffisans à une Compagnie si illustre & si nombreuse. La matinée du Dimanche fut donnée toute entiere à une Cérémonie de pieté. M. l'Abbé de Malezieu chanta sa premiere Messe dans l'Eglise Paroissiale de Chastenay. Leurs Altesses Serenissimes y voulurent assister, & la Compagnie qui avoit couché à Seaux eut la même devotion. M. Matho Ordinaire de la Musique du Roi,

donna pendant l'Offertoire un Motet de sa composition qui fut trouvé excellent & excellemment éxecuté. Aussi avoient-ils eu soin de choisir dans la Musique du Roi des voix & des instrumens capables de seconder parfaitement les intentions du Compositeur. Au retour de la Messe Madame la Duchesse du Maine donna un Dîner magnifique, après lequel toute la Compagnie passa dans une Galerie qui fait partie d'un appartement fort propre dont S. A. S. a bien voulu orner la maison de M. de Malezieu, à qui M. le Duc du Maine a donné la Seigneurie du lieu depuis quelques années. Ces particularitez que la reconnoissance de M. de Malezieu a rendu publiques, autant qu'il est en son pouvoir, pourroient être ignorées de plusieurs personnes, & sont cependant necessaires pour mieux comprendre l'intention du

divertissement qu'il donna sur le soir à leurs Altesses Serenissimes. La Compagnie s'amusa à differens Jeux jusques sur les huit heures du soir. Alors M. l'Abbé Genest l'intime ami de M. de Malezieu, & qui a bien voulu l'aider à faire les honneurs de sa maison, entra dans la Galerie, & vint dire fort serieusement à Madame la Duchesse du Maine qu'un Operateur étoit dans la Cour avec toute sa Troupe; Qu'il avoit appris en passant au Bourg-la-Reine que leurs Altesses Serenissimes étoient à Chastenay, & qu'il venoit leur offrir un plat de son métier. La Princesse ayant ordonné qu'il entrât, l'on vit aussi-tôt paroître un homme dans un équipage fort extraordinaire; mais malgré sa coëffure bizarre & sa longue barbe de crin on reconnut bien-tôt que c'étoit M. de Malezieu qui prononça fort gravement la Haran-

gue burlesque que voici, ou du moins à peu-près; car assûrément elle ne fut pas fort meditée.

Monseigneur, Madame, Mademoiselle; Mademoiselle, Madame, Monseigneur; ou Monseigneur, Mademoiselle, Madame. Car il n'importe guére que Dame soit devant, ou qu'elle soit derriere. Vous voyez paroître devant vous l'ame d'Hypocrate, la quintessence d'Esculape, le Phœnix des Operateurs. Après avoir fait sonner ma réputation dans les quatre parties du monde, & bien loin par-de-là, je viens liberalement vous faire part des secrets incomparables que je dois à mon experience & à mes longs travaux. J'appris avant-hier à Novogrod-Veliki l'une des Capitales de Moscovie où j'étois allé remettre la tête à un Grand du Païs décapité depuis quatre années par ordre du Kzar, que vous deviez

vous trouver aujourd'hui à Châtenay, & y prendre quelques amusemens dans la maison du Seigneur du lieu mon ancien ami ; & je suis venu avec assez de diligence, comme vous voyez, pour l'aider à faire les honneurs de sa maison. Je vois bien que vous avez quelque peine à comprendre comment j'ai fait 700 lieuës en moins de deux jours, & comment j'ai pû sçavoir la partie que vous aviez faite ; mais un peu de patience. Vôtre surprise cessera, quand vous aurez vû une partie des merveilles qui sont renfermées dans ma cassette. N'allez pas vous imaginer que je sois de ces Operateurs de bibus qui peuvent tout au plus guérir quelques paralysies, quelques apoplexies, quelques pestes. Non, non, je ne m'amuse pas à ces bagatelles, & je ne veux pas aussi vous rompre la tête d'un nombre infini d'Hydropiques, de

Paralytiques, d'Apoplectiquess, d'Icteriques, de Melancholiques, de Phrénétiques, de Pthysiques, de Pulmoniques, d'Epileptiques, de Cachectiques, de Dissenteriques, de Scorbutiques, & en un mot de toutes les maladies en iques que j'ai guéries. Je veux étaler de plus rares merveilles aux yeux de personnes aussi merveilleuses que vous. Allons, ma Cassette, vîte ma Cassette, Pantomimas, Pantomimas.

A cette belle semonce parut un Arlequin portant une Boëte remplie de plusieurs bouteilles avec des écriteaux : C'étoit M. de Dampierre l'un des Gentilshommes de M. le Duc du Maine, qui joint à toutes les qualitez essentielles de l'homme de condition plusieurs talens propres à occuper agréablement une Compagnie. Il sçait très-bien la Musique : il joüe de la flûte Allemande & du

violon : il ſonne du Cor dans la derniere perfection, & après les grands Maîtres perſonne ne touche mieux la Viole. L'Operateur avertit la Compagnie que cet Arlequin étoit un jeune Chinois qui ne ſçavoit pas un mot de François, & qu'ainſi l'on ne devoit point être ſurpris s'ils parloient entr'eux une langue extraordinaire. En effet, l'Operateur & l'Arlequin lierent d'abord une converſation qui conſiſtoit en grimaces, en ſifflemens, & en mots barbares terminez en xin, xu, xa. L'effet en eſt plus aiſé à imaginer qu'à d'écrire. L'Operateur demanda en ce beau langage une bouteille à ſon Arlequin qui la lui preſenta, avec des cérémonies dignes de la gravité du ſujet. Cette bouteille avoit pour écriteau, *Eau generale.* Que penſez-vous, dit alors l'Operateur en s'addreſſant à M. le Duc, que penſez-vous que

renferme cette bouteille ? Vous croyez peut-être que c'est un composé de méchante Eau-de-Vie & de quelques plantes vulneraires comme l'Eau generale que débitent vos Apoticaires ? Ho, vraiment vous n'y êtes pas. Je la nomme, *Eau generale*, parce que l'usage de cette Eau miraculeuse forme en très-peu de temps des Generaux d'Armée. Je veux bien, Monseigneur, vous en confier le secret. C'est un extrait de la cervelle de Cesar, du flegme de Fabius, du souffre d'Alexandre, & de l'Ame du grand Condé. Prenez-en ce soir un bon verre à la fin du repas, & qu'on vous donne demain une Armée à commander, je veux être pendu en Gréve si vous n'égalez vôtre grand-pere.

Après avoir présenté cette bouteille à M. le Duc, l'Operateur recommença son beau jargon avec Arlequin qui lui présenta une se-

conde bouteille avec les mêmes cérémonies. Elle avoit pour écriteau, *Esprit universel.* Madame, dit l'Operateur, en s'addressant à Madame la Duchesse du Maine; Il n'est pas ici question de cet Esprit universel tant recherché par Vanhelmont, & les autres Chymystes. Je vous ai déja dit que je ne m'arrêtois pas à ces puerilitez. Ma bouteille renferme un trésor inestimable. C'est un admirable composé de pénétration d'esprit, de finesse de discernement d'un goût exquis, d'une étenduë immense pour tout ce qu'il y a de plus sublime, de charmes de conversation, d'un tour admirable pour s'énoncer avec précision d'un enjoüement & d'un badinage qui sçait répandre la politesse & l'agrément jusques dans les rébus d'une vivacité surprenante, toûjours accompagnée de justesse. En un mot, c'est veritablement

l'Esprit universel. Je sçai, Madame, que vous pouvez très-bien vous passer de ma bouteille. Vous possedez naturellement toutes les merveilles qu'elle renferme; mais ne laissez pas de l'accepter pour en faire part à quelques-unes de vos amies qui sont bien éloignées de vous ressembler.

Le baragoüin Chinois recommença incontinent après, & Arlequin présenta une troisiéme bouteille à son Maître: C'est ma Poudre de Sympathie, s'écria l'Operateur. Mademoiselle, continua-t-il en s'addressant à Mademoiselle d'Anguyen, Ne croyez pas, s'il vous plaît, que ce soit ici une poudre de sympathie ordinaire composée de vitriol calciné. Voilà de belles fadaises. Ma poudre est un composé merveilleux d'une humeur toûjours égale, d'une affabilité qui sçait gagner tous les cœurs, d'une complaisance natu-

relle, qui ſans compromettre la dignité de la perſonne, fait qu'elle entre agréablement dans tout ce qui peut obliger les autres ; d'une grace infuſe juſques dans les moindres choſes, & d'une attention continuelle à faire toûjours préciſément ce qu'il y a de plus raiſonnable. Voilà, Mademoiſelle, la veritable poudre de ſympathie. Je ſçai que perſonne dans le monde n'en a moins beſoin que vous, & que ma poudre ne peut aller plus loin que vôtre heureux naturel. Agréez cependant le préſent que je vous fais, pour vous en ſervir dans l'occaſion ſur les autres, ſi jamais l'envie vous prend de voir quelque perſonne qui vous reſſemble.

La quatriéme bouteille parut enſuite. Elle étoit intitulée, *Eſſence des Elûs*. La plaiſanterie dont il eſt queſtion ne peut être expliquée. Elle ſe renferme entre quel-

ques

ques perſonnes qui en ont l'intelligence, & les autres trouveront bon qu'on ne s'explique pas plus clairement. C'eſt une liqueur, dit l'Operateur, qui guérit toutes les maladies de la peau, entre autres la galle la plus inveterée; j'en fis dernierement l'experience ſur deux Elûs dont elle a tiré ſon nom. Un troiſiéme fut incrédule, & ne voulut pas être guéri; mais je ſçaurai bien le trouver, & le guérir malgré lui.

Après cela parut la cinquiéme bouteille dont l'écriteau étoit, *Sirop violat.* Vous croyez peut-être, dit l'Operateur, que c'eſt pour adoucir la poitrine; vous n'y êtes pas, ſon nom & ſes effets ſont bien plus myſterieux. Je l'appelle, *Sirop violat*, parce que dès que j'en ai verſé une goute dans la main de qui que ce ſoit, il devient ſur le champ auſſi excellent pour la viole que Marais & Forcroy. En vou-

lez-vous voir l'experience ſur mon Arlequin. Je puis vous aſſûrer en homme d'honneur qu'il n'a jamais vû cet inſtrument, ni à la Chine, ni depuis en être ſorti. L'Operateur en diſant ces mots préſenta la viole à Arlequin, qui s'enfuït en faiſant mille grimaces, & en marmottant ſon Chinois. Mais ſon Maître lui ayant verſé du Sirop dans la main, il parut à l'inſtant un autre homme, & joüa une des plus belles & des plus difficiles Piéces de Marais.

Un moment après l'Operateur demanda la ſixiéme bouteille : Elle avoit pour titre, *Pilules fiſtulaires*. N'allez pas vous perſuader, dit l'Operateur, que ce ſoit pour guérir des fiſtules. Voilà une plaiſante cure. Je les nomme *fiſtulaires*, à cauſe de *fiſtula*, qui ſignifie *flûte*. Vous allez voir la merveille qu'elles operent. J'en vais mettre une dans la bouche de mon Arle-

quin ; dès qu'elle aura touché ſes lévres, il joüera de la flûte comme Pan ou Deſcôteaux ; Et cependant je vous proteſte en homme de bien qu'il ne connoît pas plus la flûte qu'il connoiſſoit la violé, quand je l'ai frotté de mon Eſſence. Arlequin s'enfuït, quand ſon Maître lui préſenta la Pilule : mais après avoir bien gambadé & marmotté, il conſentit à en avaller une, & dans le moment joüa ſur la flûte d'Allemagne un prélude qui ravit la Compagnie.

Vous croyez peut-être, continua l'Operateur, que je vous en impoſe, & qu'Arlequin ſçavoit joüer de ces inſtrumens ; il faut vous convaincre tout-à-fait. Qu'on me faſſe venir quelques-uns de ces païſans qui ſont là-bas. Alors on amena en effet deux païſans qui ſe défendirent long-temps contre le Sirop violat, & les Pilules fiſtulaires ; mais l'Ope-

rateur les perſuada. L'un fut frotté de Sirop violat ; l'autre avala une Pilule. Les ſecrets opererent ſur le champ : On entendit des choſes admirables ſur la viole & ſur la flûte, & l'on n'eut pas grande peine à comprendre ces miracles, quand on reconnut les deux païſans pour être Meſſieurs Forcroy & Deſcôteaux.

Enfin l'Operateur demanda la ſeptiéme bouteille : Elle étoit intitulée, *Eſprit de contredanſes.* Voici, continua l'Operateur, l'abregé des merveilles du Monde ; préparez-vous à la plus grande des ſurpriſes. La liqueur que vous voyez a des vertus qu'on ne pourroit expliquer en un ſiecle. Qu'on me donne la Dame du monde la plus délicate, la plus poſée, la plus ſedentaire. Si elle ſe laiſſe tomber une goute de cet Eſprit vers la region des reins, vous la verrez à l'inſtant plus agile qu'un

Lutin, tantôt s'élancer pendant la moiſſon des foins ſur le haut d'une meule ; tantôt voltiger comme un balon, & danſer la Furſtemberg, la Forlane, le Piſtolet, l'Amitié, la Chaſſe, la Derviche, la Siſſone, les Tricotets, Madame de la Mare. Ceci eſt comme l'Eſſence des Elûs, & c'eſt une plaiſanterie qui ne peut être entenduë que d'un petit nombre de gens qui ſont au fait. C'eſt avec quelques goutes de cet Eſprit, ajoûta l'Operateur, que toute ma Troupe a acquis aſſez de legereté pour faire en moins de deux jours le voyage de Moſcovie. Mais venons à la preuve. Qu'on faſſe monter ici le plus groſſier païſan qui ſoit dans le village. Alors parut un païſan qui ſe ſentoit de la Fête, & qui pouvoit à peine ſe ſoûtenir tant il avoit bû. Il acheva de vuider une groſſe bouteille en preſence de la Compagnie, & tom-

ba enfin tout de ſon long ſur la place. Tant mieux, dit l'Operateur, mon remede en paroîtra plus admirable. En même temps il en verſa quelques goutes ſur les reins de l'Yvrogne, & lui en frotta la plante des pieds. Jamais effet ne fut plus ſubit, ni plus ſurprenant. L'yvrogne ſe releva avec une legereté d'oiſeau, & fit pendant une demi heure des tours de ſoupleſſe admirables, & des ſauts périlleux à faire trembler les ſpectateurs. Tout le monde avoüa que l'Operateur avoit tenu parole, & l'on vit bien qu'il étoit ſûr de ſon fait, quand on eut reconnu que l'Yvrogne étoit le Sieur Allard.

Après qu'Allard eut fait cent tours de ſon métier, ce n'eſt pas tout, dit l'Operateur : Je merite le nom d'Operateur par plus d'un endroit, puiſque ce n'eſt pas ſeulement par les operations que je

ſais, mais encore par les Operas où j'excelle. Il eſt vrai que je ſuis bien aidé. J'ai dans ma Troupe un Bonſe que j'ai amené des Indes, & qui eſt un des plus grands Poëtes du temps. Le pauvre homme s'eſt attaché à moi par reconnoiſſance. Il étoit ſi étrangement camard, qu'on lui voyoit la cervelle par les narines. Je lui donnai quelques goutes d'Elixir, avec ordre de n'employer chaque fois que ce qu'il pourroit prendre à la pointe d'une aiguille; mais l'extrême envie qu'il avoit de corriger cette difformité, fit qu'il donna la doze un peu trop forte, & ſon nés paſſa les bornes que je m'étois propoſées. J'ai auſſi pour la Muſique un Compoſiteur excellent. Je l'ai amené avec moi de Moſcovie, où il montre la Muſique au fils du Kzar qui eſt preſentement en campagne, & c'eſt ce qui lui laiſſe le loiſir de venir ici. Je vais dans

le moment vous faire voir de quoi nôtre Troupe est capable, & l'on va vous répréſenter un petit Opera qui a pour titre, *Philémon & Baucis.* C'eſt un ſujet tiré des Métamorphoſes, Jupiter, Junon & Mercure cherchant ſur la terre quelques veſtiges de l'ancienne innocence, après avoir viſité les Palais des Princes, & les grandes Villes, arriverent enfin dans la Cabane de Philémon & de Baucis qui éxercerent envers eux l'hoſpitalité ſans les connoître, & les traiterent avec la frugalité convenable à la mediocrité de leur condition. Ces grands Dieux touchez de leur innocence, & de la ſimplicité de leurs mœurs, changerent leur Cabane en un Palais, les établirent Prêtres de leur Divinité, & leur ordonnerent de célébrer tous les ans la viſite que les Dieux avoient daigné leur rendre. A peine l'Orateur eut-il ceſſé de

parler, que M. Mattaut parut à la tête d'une douzaine des meilleurs Musiciens du Roi vêtus en Prêtres & Prêtresses, couronnez de fleurs & ornez de guirlandes. Mademoiselle des Enclos & M. Bastaron qui répréséntoient Baucis & Philémon, chanterent les paroles suivantes. Les Chœurs & l'accompagnement étoient composez de Messieurs Buterne, Visé, Forcroy, la Fontaine, le Peintre pere & fils, Desjardins, Piéche, Descôteaux, Mademoiselle le Peintre, &c.



SCENE PREMIERE.

PHILEMON, BAUCIS.

BAUCIS.

O Mon cher Philemon, que mon
ame eſt contente !
Je rappelle ſans ceſſe un charmant ſouvenir
Du moment fortuné qui nous vit obtenir
Une faveur ſi rare & ſi conſtante.
Les jours les plus ſereins, les Aſtres les plus doux
Ne luiſent que pour nous.

PHILEMON, BAUCIS.

Les jours les plus ſereins, les Aſtres les plus doux
Ne luiſent que pour nous.

BAUCIS.

Jupiter & ſon fils, par leur bonté ſuprême,

Ont visité les plus simples mortels ;
Nôtre cabane étoit en ce lieu même
Où l'on révére leurs Autels.
Nous déguisant leur divine presence,
Ils se sont offerts à nos yeux ;
Des soins remplis d'innocence,
Un cœur pur & sincere ont touché ces grands Dieux ;
Et sur nous tous les jours ils font tomber des Cieux
De leurs biens l'heureuse abondance,
De leurs dons l'éclat précieux.

PHILEMON, BAUCIS.

Toûjours quelque faveur nouvelle
Prévient nos vœux, honore nôtre zéle.

PHILEMON.

Je croi l'entendre encor cette puissante voix
Du Dieu qui lance le tonnerre,
Commander à ces murs de sortir de la terre !

Je voi nôtre cabane obéïr à ſes loix !
Le chaume diſparoît, ma pauvre bergerie
Devient une ample galerie ;
Une vieille mazure enfante en un moment
Un magnifique Appartement !
Vivez, dirent alors ces Déïtez propices,
Vivez heureux, vivez en paix.
Soyez nos Prêtres déſormais.
Offrez-nous en ces lieux de juſtes ſacrifices ;
Et vous & vos enfans célébrez à jamais
Nôtre puiſſance & nos bienfaits.

BAUCIS, PHILEMON.

Célébrons à jamais, célébrons à jamais
Et leur puiſſance, & leurs bienfaits.

SCENE DEUXIE'ME.

PRESTRES, PRESTRESSES, BAUCIS, PHILEMON.

PRESTRESSES.

DANS nos vallons, & ſur nos montagnes
Mille rayons s'élancent des Cieux;
Tout refleurit dans nos campagnes;
Le vif éclat qui brille dans ces lieux
Semble annoncer la preſence des Dieux.

PHILEMON.

Voici le jour de nôtre grande Fête,
Voici le jour pompeux & fortuné
Au ſacrifice deſtiné.
Miniſtres de ces Dieux, venez tous, qu'on s'apprête.
Voici le jour de cette grande Fête,
Où nous célébrons tous les ans

La gloire & les bontez de ces Dieux bienfaiſans.

PRESTRES ET PRESTRESSES. *Trio.*

Toûjours à nos vœux favorable,
Grand Dieu, reçoi l'encens
Que t'offre un zéle veritable;
Toûjours à nos vœux favorable,
Grand Dieu, reçoi l'encens
Que t'offrent des cœurs innocens.
Détourne loin de nous ton courroux redoutable,
Grand Dieu, reçoi l'encens
Que t'offre un zéle veritable,
Que t'offrent des cœurs innocens.

BAUCIS.

Celle qui regne auſſi ſur ces Voûtes brillantes,
A l'envi de ſon Epoux,
Se plaît à répandre ſur nous
Mille faveurs charmantes,
Par elle quelquefois ces lieux ſont habitez:

Je ſens à ſon aſpect tous mes ſens enchantez,
Toûjours à mon eſprit ſes bontez ſont preſentes.
Chantez, Junon, mes Compagnes, chantez,
Chantez ſa gloire & ſes bontez.
O ſouverain des Dieux ! ô ſuprême Déeſſe !
Que le nœud qui vous joint ſe reſſerre toûjours.
Que l'Olympe avec nous marque ſon allegreſſe;
Que les Graces, que les Amours
Redoublent tous les jours
Vôtre vive tendreſſe;
Et recevez toûjours ſur ces mêmes Autels
Les vœux que nous offrons à vos noms immortels.

GRAND CHOEUR.

Lieux fortunez, témoins de leur magnificence,

Retentiſſez, répondez à nos voix,
Repetez mille & mille fois
Nos vœux, nôtre reconnoiſſance;
Repetez mille & mille fois
Nos vœux, nôtre reconnoiſſance.
Retentiſſez, répondez à nos voix.

Il n'y eut pas deux Avis ſur la compoſition, & ſur l'éxecution de la Muſique; & tout le monde avoüa que M. Mattaut s'étoit ſurpaſſé, tant pour l'expreſſion des paroles, & l'excellence de la Muſique chantante, que par les airs admirables de violon dont la Muſiquechantante étoit entremêlée. Après ce petit Opera qui dura environ une heure, l'Operateur fit encore ſauter ſon Païſan: Enſuite de quoi leurs Alteſſes Sereniſſimes allerent ſouper; & les plaiſirs de la ſoirée furent terminez par un feu d'artifice que M. de Malezieu avoit fait préparer dans ſon Jar-

LETTRE

DE MONSIEUR LE DUC.

Ecrite à Madame la Duchesse du Maine pendant qu'elle étoit à Seaux, pour la convier de venir à S. Maur où ce Prince étoit avec beaucoup de beaux esprits. Cet Ouvrage est de M. l'Abbé de Chaulieu.

SOEUR aimable autant que chere,
Dont les Graces sçavent faire
Sans Venus & sans l'Amour
Une autre Isle de Cithére
Du lieu de vôtre séjour ;
Et dont l'esprit agréable,
Sans le secours d'Apollon,
Fait de Seaux ce beau vallon
Que nous a vanté la Fable.
Quittez un peu ces beaux lieux,
Et l'émail de vos prairies,
Où Geneſt & Malézieux

Du recit harmonieux
De leurs douces rêveries
Entretiennent si bien Pan & ses demi-
Dieux.

Dans sa chetive Baronie
Venez voir un pauvre Baron,
Qui trés-humblement vous en prie,
Et qui vous en conjure au nom
De sa sainte Mauritanie.
Non, Baron de qui l'équipage
Se transporte dans un chausson,
Mais Baron d'un haut parentage,
Dont porte l'antique lignage
Fleurs de lys en son Ecusson.
Tout ne cherchera qu'à vous plaire;
Du vin du cru, mais du meilleur,
Nous vous ferons méchante chére,
Mais ce sera de trés-bon cœur.
Sur-tout, ma trés-aimable Sœur,
De mets qui ne nous coûtent guére.
Mon pallier abonde en volailles;
Vous n'aurez ni Tourtres, ni Cailles,

Ni Marcaſſins, ni Faiſandeaux,
Mais bons Dindons, bons Pigeonneaux,
Et cauſerez les funerailles
Au plus de quelques Lapreaux.
Nous vous donnerons un fromage,
Du lait frais, avec du pain bis,
Quelques fraiſes, & d'autres fruits
Qui croiſſent dans le voiſinage,
Le tout à fort modique prix.

Comme on ſçait pourtant, quoique Gentilhomme de campagne, rendre les honneurs qui ſont dûs à une grande Princeſſe comme vous, on vous préſentera un Dais en arrivant, & vous ſerez haranguée.

Le Bailli grave perſonnage
Endoſſera l'accoûtrement
Sous lequel aſſez rarement
Il rend juſtice en ce Village,
Mais qu'il mettra lors en uſage,

Pour pouvoir magiſtralement
Moitié Code, moitié Roman
En ſon ruſtique badinage
Vous détacher un compliment,
Où ravi d'abord en extaſe,
Surpris d'un éclat ſans pareil,
Ce Renifleur avec emphaſe,
Comparera dans une phraſe
Vos yeux aux rayons du Soleil.

Avoüez, ma chere Sœur, que tout cela ne vous donne guére d'envie de venir à S. Maur ; voilà pourtant, comme Baron, tout ce qu'on peut vous promettre. La rareté de ce titre honorable devroit bien vous donner quelque conſideration pour moi ; car enfin depuis la mort du pauvre Baron de la Craſſe nous ne ſommes plus que trois à la Cour : mais puiſque tous les plaiſirs que je vous propoſe en langage de Baron, ne peuvent vous déterminer à les

venir prendre ici, voyons ſi ceux que je vous propoſerai comme Poëte, c'eſt-à-dire, en langage des Dieux, à qui l'avenir eſt déja preſent, ne vous engageront point à paſſer quelques jours à S. Maur. Imaginez-vous donc que vous y arrivez ſur le ſoir.

Le Soleil achevoit ſa courſe vagabonde,
Et ſes chevaux laſſez de ſes obliques tours
S'en alloient au grand trot plonger au ſein de l'onde
Ce Char dont les rubis font la clarté du jour;
Vous parutes. Alors le Dieu de la lumiere
Charmé du plaiſir de vous voir,
Immobile dans ſa carriere,
Suſpend ſa courſe & ſon devoir,
Et ſur vous ſeule tout le ſoir
Attacha les regards qu'il doit à tout le monde,

Les Nymphes qui devoient friſer ſa
tête blonde,
Ne ſçachant comment, ni pourquoi
Phœbus venoit ſi tard au gîte,
Conſulterent tout au plus vîte
Prothée ſur ce déſaroi.
Thétis qui l'attendoit chez elle
Pâlit de ce retardement,
Et crut que cet Hôte infidéle
Avoit changé de logement
Pour quelque Amourette nouvelle.

Ce ne ſont pas là tous les déſordres que vous avez cauſez ; la tête en a penſé tourner à Meſſieurs de l'Obſervatoire. Le pauvre Mr Caſſiny n'en a point dormi ; car la derniere heure du jour que vous êtes venue, ou que vous viendrez à S. Maur, a eu, ou aura quatre-vingt-douze minutes : Et depuis que Joſué arrêta le Soleil, ou que cet Aſtre retourna ſur ſes pas, de peur de voir un méchant ſouper,

il n'étoit pas arrivé un ſi grand déſordre dans les pendules. Quoi-qu'il en ſoit, vous voilà donc arrivée. D'abord ;

On vit s'élancer dans les Airs
Le Criſtal de mille Fontaines,
Dont quelques-unes au travers
De longs rameaux touffus & verds
Arroſoient les cimes hautaines
D'arbres vieux comme l'Univers.
Toutes nos épines fleurirent,
Et ſur leurs boutons qui s'ouvrirent
De cent Oiſeaux qui s'établirent
On entendit les douces voix.
Philomele au fond de nos Bois,
Toûjours de ſes malheurs outrée,
Ce ſoir-là ſur de nouveaux tons
Se plaignit à vous des affronts
Que lui fit l'inſolent Terée.
Cependant les jeunes Zephirs
Portoient par tout l'ordre de Flore,

Dans un lointain on découvrit une troupe de Faunes, de Silvains, de Chevrepieds, & de Satyres : ils mouroient d'envie d'être de la partie ; mais par respect pour vous je leur avois fait défendre d'approcher. Monsieur le Comte de Fiesque pour vous faire honneur, & peut-être pour s'en faire un peu aussi, s'étoit mis à la tête de cette illustre Compagnie. Nous vîmes au travers des branches un de ces Dieux Chevrepieds qui nous parut habillé de brun avec une cravate mediocre, mais avec un nés assez magnifique, pour nous faire croire qu'il étoit un des principaux de la Bande ; aussi supportoit-il avec peine qu'un autre que lui la commandât : mais quoiqu'il pût faire & dire, M. le Comte de Fiesque voulut vous donner un Divertissement avec quelques Entrées de Balet, dont l'on avoit fait les pas, & lui la Musique. Je

lui fit ſigne de s'éloigner bruſquement avec ſes Capripedes ; mais, comme vous ſçavez , ma chere Sœur , qu'il eſt bien plus le maître que moi à S. Maur, malgré toutes mes défenſes , il s'approcha tout en colere , & après avoir murmuré quelques mots inarticulez que je n'entendis pas, il finit par me dire qu'il ne faloit point tant faïre les reſervez , & que nous paſſions nôtre vie avec des gens que nous eſtimions fort, qui n'étoient pas autres que ces honnêtes gens qu'il vouloit vous preſenter. Oui, me dit-il en jurant, oui, Monſieur.

Il eſt mainte tête chenuë ,
Dont le Soulier de Maroquin
Nous cache une pate peluë ,
Et le pied fourchu d'un Bouquin.

A cela je n'eus rien à répondre, & il falut bien ſouffrir que mon

Puiſqu'il en avoit tant d'envie,
Vînt danſer avec ſon Folet,
Et ſa burleſque Compagnie,
Une Figure de Balet.

Il auroit auſſi chanté, s'il avoit eu encore cette belle voix dont il charmoit autrefois tout le monde ; mais par malheur elle a quitté ce beau goſier flûté, depuis que le vin de Champagne s'en eſt emparé ; Et

Ce bon Seigneur que la ſoif pique,
Dès le matin juſques au ſoir
De l'Organe de ſa Muſique
N'a plus rien fait qu'un Entonnoir.

Il n'y avoit plus de là qu'à monter au Château pour s'en aller ſouper ; mais dès qu'on fut au haut de la terraſſe, on aperçût de loin une groſſe Troupe qui avoit de l'air d'une Cour : la bizarrerie & la magnificence des habits nous arrêta tout court.

On prit pour une Mascarade,
Ou quelque chose d'enchanté
Un certain air de Majesté
Qui regnoit en cette Brigade.
Les Dames portoient vertugade,
Les Chevaliers colet monté,
Pourpoints de satin à taillade,
Et longues dagues au côté.

En approchant je fus tout étonné de voir que cette Compagnie conservoit toûjours ce même air de gravité, & ne se mettoit guére en peine de vous ceder le haut du pavé, ni de vous faire la moindre cérémonie. Cela redoubla ma curiosité. Et comme je soupçonnois ce spectacle-là, d'être un trait d'imagination Poëtique, d'entousiasme, ou d'enchantement, je détachai l'Abbé de Chaulieu expert en pareilles matieres pour découvrir ce que tout cela pouvoit être. Je fus encore bien plus éton-

né de voir que dès qu'il approcha trois ou quatre des plus apparens de la Troupe, & qui paroiſſoient les plus gaillards, vinrent ſe jetter à ſon cou, en lui diſant: Eh bon jour, Frere, nous ſommes ravis de vous voir ici. Quelles nouvelles au Parnaſſe? Qu'y fait-on? Qu'y dit-on? Un cinquiéme plus enjoüé & plus guoguenard encore que les autres le joignit, & je l'entendis qu'il lui diſoit en l'abordant, avec mille graces;

Depuis le jour qu'Amour trouva
Celle qui me fut tant amere,
Et que ſa mépriſe prouva
Qu'avoit plus d'appas que ſa mere,
Jurer vous puis que mon cœur n'a
Rien trouvé qui puiſſe lui plaire
Que la Princeſſe que voilà.

L'Abbé de Chaulieu reconnut d'abord ſon ami Marot au ſtile de

cette Epigramme fameuſe. En effet c'étoit Catherine de Medicis qui ſe promenoit au pied de ſon Château avec la plûpart des Poëtes de la Cour de François I. & de Henri II. Elle avoit les deux Marots pere & fils, S. Gelais, du Bellay, Ronſard, & quelques autres. Comme elle ſçait le goût que vous avez pour les Vers, & que c'étoit une des plus polies & des plus ſpirituelles Princeſſes du monde, elle vous avoit fait la galanterie d'amener tous ces Poëtes pour vous divertir, comme vous & moi avions amené les nôtres. Nous allions entrer tous enſemble en converſation, qui apparemment avec une pareille Compagnie eût été fort agréable. Nous allions voir pleuvoir parmi ces Nourriſſons d'Apollon, les Virelais, Chants Royaux, Ballades, Epigrammes & Madrigaux ; mais par malheur il fit un éclair. Un

Chanoine de S. Maur qui ſe trouva là eut peur, & fit un grand ſigne de croix, & tout diſparut.

Il n'y eut donc plus qu'à entrer dans le Salon où l'on trouva deux grandes tables magnifiquement ſervies. Si les Muſes aimoient autant le vin de Champagne que le Poëte qui vous écrit ceci, vous auriez une belle deſcription du repas & de toutes les ſortes de vins qui y étoient ; mais ces vieilles précieuſes ne boivent que de l'eau.

Quant à cet amas de Sornettes
Je ne ſçai ce quil deviendra ;
Je ſçai bien que ſi vous en faites,
L'uſage qu'il meriterà,
Par vôtre main Ars il ſera ;
Et feront les choſes parfaites ;
Car ma Sœur à S. Maur viendra.

REPONSE

De Madame la Duchesse du Maine à M. le Duc. Le commencement est de M. de Malezieu, & le reste de M. l'Abbé Geneſt.

L'ADMIRABLE Lettre, mon cher Frere! Je voudrois bien avoir aſſez d'eſprit pour y répondre, mais il s'en faut beaucoup; les ſecours que je pourrois même eſperer d'ailleurs me manquent abſolument.

Car depuis qu'un Banqueroutier
A fait un tour de ſon métier,
Le Curé toûjours en furie
Gronderoit la Vierge Marie.
Parlez-lui de faire des Vers,
Le malheureux à peine écoute;
Il vous regarde de travers,
Et répond: Quelle banqueroute!

F v

Quant à Monsieur Rhinocerot,
Dont la Muse agréable & fole
Parfois plaisante, batifole,
Et quand il lui plaît nous console
De la mort de Clement Marot.
En vain oserois-je prétendre
A quelques Vers de sa façon.
La solitude plaît à ce pauvre garçon;
Il est au fond des bois, & ne veut rien entendre.

Cependant à force de persecuter j'ai obtenu de lui qu'il travailleroit une demie heure. J'ai pris le temps que les Dryades, Oreades, & Hamadryades étoient à la Chasse à la suite de Diane. Voici ce qu'il a produit.

REPONSE

A la Lettre de Monsieur le Duc, par M. Rh.

FRERE très-cher, vôtre belle Missive

N'aura de moi nuls beaux remercimens ;
Je n'y réponds que par les ſentimens
D'une tendreſſe affectueuſe & vive,
Qui paſſe de bien loin diſcours & complimens.
Si j'étois libre, ô mon aimable Frere !
Je partirois, & plûtôt fait que dit ;
Vous me verriez au lieu de mon écrit
Fondre à S. Maur d'une courſe legere.
Ecoutez-moi, voyez ce que je puis.
Une perſonne en vertus ſouveraine,
A qui vôtre humeur même indocile & hautaine
Eſt ſoûmiſe, mon Frere, autant que je le ſuis,
Une Heroïne enfin ſur toutes reſpectée,
Veut par une bonté dont je me ſens flatée
Dans un quadre nouveau voir mes traits exprimez.
Ces traits, je le ſçai bien, n'ont point d'autre merite,
Sinon qu'elle les a formés ;

Mais puiſqu'un tendre amour pour moi
la ſollicite,
Ils deviendront par là plus dignes d'être
aimés.
Cette grande Princeſſe, à nôtre cœur ſi
chere,
Veut bien encore que j'eſpere
L'honneur précieux de la voir,
Et vous concevez bien, mon Frere,
Avec quel plaiſir mon devoir
Se prépare à la recevoir.
Vous feriez comme moi tout ce que je
vais faire,
Et ne feriez pas moins touché de cet
eſpoir.
Cependant mon cœur ſe partage.
Je me remets ces eaux, ces bois, & ce
rivage,
Où naiſſent tant d'enchantemens,
Ces apparitions, ces ſpectacles char-
mans,
De tant d'objets divers le brillant aſſem-
blage;
Ce ſtyle qui défait Poëmes & Romans,

Qui tantôt de Virgile effaceroit l'image,
Celui même du Grec dont Virgile est l'Ouvrage,
Et qui tantôt aussi prend si bien le langage,
Et les sons naturels, les naïfs agrémens
Du Rimeur enjoüé qui nous montra l'usage,
D'un noble & sçavant badinage;
Du bon Maître Clement, qui resté dans ce lieu
N'a guére fut voiture, à present est Chaulieu.
Je vous le dis encor, oui, mon cœur se partage,
Mon esprit est émû par un double souci,
Je voudrois être là, je vous desire ici;
Et que sans tarder davantage
Vôtre Cour s'empressât aussi
De vous suivre dans ce voyage.
Je laisse là tous les vieux Baladins,
Et les Colets, & les Vertugadins,
L'antique Majesté, les Figures galantes

De ces belles ombres errantes
Qui se trouvent dans vos Jardins.
Qu'à son gré dans vos Bois la Reine Florentine
L'ingenieuse Catherine
Rassemble les esprits de nos premiers Sçavans ;
Avec les morts pour moi rarement je badine ,
Et je ne veux ici que vos Autheurs vivans.
Amenez donc vôtre joyeuse bande,
Vous-même vous ornant le front d'une guirlande ,
Et la Lyre à la main tel que le Dieu des Vers ,
Animez la Brigade , & reglez les Concerts.
Déja de nos Vallons les Echos retentissent ,
Malezieux & Geneſt déja vous applaudissent.
Grand Prince , vous sçavez qu'à vos nobles Ecrits

En mille occasions ils ont cedé le prix;
Mille fois admirant les sons de vôtre Lyre,
Ils en ont reconnu l'harmonieux Empire,
Et vaincus sans regret, puisqu'ils le sont par vous,
Je les ai toûjours vûs plus charmez que jaloux.
Pour vous de tous les cœurs un pur zele s'empare.
Prince, que n'avez-vous entendu cette nuit
Avec quels cris, avec quel bruit,
Avec quels sauts, quels bonds, quel affreux tintamarre,
De Nymphes, de Silvains, un grand cercle construit,
En vôtre honneur, par vos leçons instruit,
Chantoit Madame de la Mare.
Que Fiesque vienne donc, & ses legers Folets
A Seaux comme à S. Maur pour danser ses balets.

Je consens à les voir, puisque vôtre presence
Les contient dans la regle & dans la bienséance.
Parmi les Dieux des Bois sur tout n'oubliez pas
Celui vêtu de noir qui porte des rabats ;
Jamais dans tout mon Parc on n'en a vû de même,
Et de l'envisager mon desir est extrême,
De l'air enfin que vous le façonnez,
Avec cet habit & ce nés,
Ce nés long de plus de deux aûnes,
Il faut donc que ce soit le Magister des Faunes.
Tous ces Messieurs seront les bien venus,
Pourvû qu'ils soient sages & retenus.
Si de leur Conducteur la gorge si flûtée,
A force d'entonner se trouve un peu gâtée,
Il doit, si j'en suis crûe, essayant maint tonneau,
Ne se rebuter point d'entonner de nouveau.

Si ce mauvais effct vient du jus de
Champagne,
J'ai dans ma grotte un vin de Chassai-
gne, ou Chassagne
Plus fait, plus cuit, plus velouté,
Qui peut raccommoder l'Organe dé-
monté.
Enfin, mon Frere, enfin nos Zéphirs
vous appellent.
De doux transports de joye on voit bon-
dir les Eaux;
Et dès qu'on vous annonce aux Déïtez
de Seaux,
Leurs graces, leurs attraits soudain se
renouvellent.

LETTRE

De Monsieur le Duc, & de Madame la Duchesse du Maine.

MONSIEUR l'Abbé Genest a fait accommoder une Maison au Plessis-Piquet. Elle est auprès d'un Couvent de Feüil-

lans. M. l'Abbé y va de temps en temps passer quelques jours. Il y alla pendant un voyage du Roi à Marly. Ce fut ce qui donna lieu à Monsieur le Duc, & à Madame la Duchesse du Maine de lui écrire la Lettre suivante. M. de Malezieu qui étoit à Marly quand elle fut faite, fit le lendemain une Réponse au nom de l'Abbé Genest qui en fit aussi une de son côté, ne sçachant point que M. de Malezieu en eût déja fait une. Il faut sçavoir tout cela pour l'intelligence de ces trois Ouvrages.

Que faites-vous, Genest, dans vôtre Solitude ?
Y passez-vous le temps sans nulle inquietude ?
Le Pere Celerier, Dom Michel, Dom Puleu
Sont-ils au coin de vôtre feu ?
Le Curé du Plessis vous fait-il compagnie ?

Vous a-t-il fait goûter des fruits de ſon
genie ?
Et le docte Bailli de Seaux
Vous regale-t-il en bons mots ?
En quel état eſt vôtre cave ?
Comment ſe porte le Boſſu [a],
Qui très-ſouvent la dent ſe lave ?
Tout vôtre Bourgogne eſt-il bû ?
Et vôtre Marmite de terre
A-t-elle fait un bon boüillon ?
Avez-vous fait le carillon
A coups de pintes & de verres ?
Deſcarieres [b] prend il l'habit ?
Avez-vous repoſé dans vôtre nouveau
lit ?
En attendant de vos nouvelles,
Apprenez que dans ce Château
Maintes Dames & Damoiſelles
Montent ſur le ſacré Côteau.
La Chambonas eſt ſur la cime ;
Et voici le fruit de ſa rime.

a Valet des Moines qui bûvoit le vin de M. l'Abbé.
b Valet de M. l'Abbé.

CHANSON

Sur l'Air, *Si quelques Jaloux s'interessent*, &c.

TON Heroïne fut moins belle,
Geneſt, que ce parfait modele *
Qui va nous la repreſenter.
Crois-tu qu'en voyant tant de charmes,
Son Ulyſſe eût pû la quitter,
Pour toute la gloire des Armes ?

Adieu, Geneſt, juſqu'à Mardi,
Soyez ici ſur le Midi.

LA BARONE DE SEAUX.
LA CHAMBONAS.

Subſcription.

Soit rendu le preſent Paquet
Au Reclus du Pleſſis-Piquet.

* *Madame la Ducheſſe du Maine vouloit repréſenter Penelope.*

Addition à la Lettre par Monsieur le Duc.

EN ce temps de devotion,
Quand vous auriés un cœur de roche,
Geneſt, il faut ſonger à reſtitution;
Voici la Fête qui s'approche.
Un Grand de cet Etat ſe plaint publiquement
Que vous avez, par pratiques ſecretes,
Oſté de ſon viſage un certain inſtrument
Dont on ſe ſert à porter des Lunetes.
C'eſt bien malice à vous d'en porter un ſi long,
Pour au Prochain faire un affront.
Il eſpere que l'Hermitage
Pourra vous inſpirer un juſte repentir,
Et vous fera ſur le champ conſentir
A changer ſon   en viſage.

LE BARON DE S. MAUR.

RE'PONSE.

Par Monsieur de Malezieu au nom de l'Abbé Geneſt.

VOus demandez de mes nouvelles,
En voici de bonnes & belles ;
Je ſuis chez moi depuis deux jours,
Ah bon Dieu, qu'ils m'ont paru courts !
Que ma vie eſt douce, eſt heureuſe
Dans cette paiſible Chartreuſe !
Oui, Princeſſe, ſi de ma voix
Le Soleil écoutoit les loix,
J'aurois en Joſué moderne
Fixé ſa rapide Lanterne,
Non pas pour avoir le loiſir
De batailler à mon plaiſir,
Comme fit la Gent circonciſe,
Mais pour vivre en paix à ma guiſe,
Eloigné du monde & du bruit,
Dans mon pauvre petit réduit.
Ici je n'ai point de Critiques,

Je n'entends point de Satyriques,
De malignes Principautez
Me reprocher mes veritez.
Ce nés objet de la satyre,
Ce grand nés qui vous fait tant rire,
Ici chacun à son aspect
Est saisi d'un humble respect.
Et si j'en fronce une narine,
Si je fais seulement la mine,
Soudain Dom-Prieur, Celerier,
Tout tremble, jusqu'au Cuisinier.
Si je veux aller à l'Office,
Puleu plus humble qu'un Novice,
Me demande d'un grave ton,
Monsieur, quand commencera-t-on?
Je vais au Chœur, j'y prends ma place;
Cependant mon Valet fricasse,
Et dès que l'Office est fini,
Je trouve mon Buffet garni.
J'admire en entrant mon ouvrage,
Mon bien aimé, c'est un potage
Que j'ai moi-même préparé,

Et fait mitoner à mon gré.
Ah Dieu! quelle odeur il exhale!
Pendant qu'il eſt chaud je l'avale,
Ayant à peine recité
Un très-court *Benedicite.*
Mon dîner fait, ne vous déplaiſe,
Je dors & ronfle dans ma chaiſe;
Je me mets en déshabillé,
Devant mon feu, tout débraillé;
Pendant quelque heure je ſommeille,
Et ſitôt que je me réveille,
Je tire de mon Arſenal,
Horace, Perſe, ou Juvenal;
Je lis leurs Oeuvres accomplies.
Et je finis par mes Complies.
A peine ai-je dit *Oremus*,
Avec le *Benedicamus*,
Que le très-prudent des Carrieres,
Ennemi des longues Prieres,
Me vient avertir qu'il eſt temps
D'avoir des ſoins plus importans,
Sur une Eſcabelle commode

Il

Il place mon Bœuf à la mode,
Que j'ai fait cuire tout exprès,
Dans une terrine de grès ;
Mon appetit se renouvelle ;
J'en mange plus d'une roüelle,
Pendant quoi, mon digne Echanson
Me sert une aimable boisson.
Quand j'ai soupé comme un Compere,
Il ne me reste rien à faire,
Que de me mettre dans mon lit,
Où je passe une douce nuit,
Exempt de tous soins inutiles.
Ces plaisirs innocens, tranquiles
Furent-ils jamais savourez,
Princes, dans vos Palais dorez ?

Subscription.

Soit rendu ce Paquet avec son envelope
A la moderne Penelope.

VERITABLE RE'PONSE,

DE L'ABBE' GENEST.

TEL que l'Hermite Paul, ou l'Ascétique Antoine,
J'étois dans un desert affreux,
Le disputant au plus austere Moine,
Fût-il Camaldule, ou Chartreux.
J'avois laissé la garbe de Chanoine,
Et cette fraîche & grasse trogne,
Qui marquent les Abbez que l'on appelle heureux.
Là, de ma solitude ardemment amoureux,
Je déplorois la Cour, & ses détours scabreux;
Tel que l'Hermite Paul, ou l'Ascétique Antoine.
Il est vrai quelquefois que l'Ange ténébreux
Me venoit rappeller des objets dangereux;

Mais contre ses assauts cherchant secours idoine,
Armé de l'Oraison, du Jeûne rigoureux,
Je me croyois Athléte, & ferme & généreux;
Tel que l'Hermite Paul, & l'Ascétique Antoine.
J'éprouve un soudain changement.
Ciel! quel écrit fatal! quels puissans caractéres!
Quel incroyable enchantement
Me fait quitter en un moment
Cet azile sacré, ces grottes solitaires!
Je me resous à quitter ces bons Péres,
Qui m'ont tendrement accueilli!
Je puis renoncer même aux visites si cheres
Du Pasteur Amphion, & du sçavant Bailli!
Je vais du monde encor affronter les miseres,
Témoin de mon cœur défailli,

Mon Coupechou, le fervent Descarrieres
Du Démon tentateur ne soûtient pas le choc ;
Il me suit, nous partons, & nous jettons le froc.
Desseins legers ! Résolution vaine !
Belle Princesse, en qui les Cieux
Ont mis tous leurs dons précieux,
De vôtre bonté souveraine.
Les effets, il est vrai, me sont bien glorieux,
Mais ne craignez-vous point qu'un scrupule vous prenne ?
Dans le cœur d'un grognard à soi-même ennuyeux,
Propre à s'ensevelir en de sauvages lieux,
Vous remettez la joye & la gloire mondaine.
A vos Ordres se joint la voix d'une Syréne,
Qui me surprend par de nouveaux accens,

De ses doctes accords merveille de mes
sens,
La force à Marly m'entraîne,
Il faut, il faut ceder, je ne résiste plus;
Ma voix épouventable y va faire *Chorus*.

La grave Chambonas vous chante
D'une maniere si charmante,
Qu'on ne peut assez l'admirer;
Voyez, Héroïne immortelle,
Que le Ciel pour vous célébrer
Fait naître une Muse nouvelle.

J'obéïs de bon cœur, je pars sans m'arrêter;
Mais une autre raison encor m'y doit
porter.
Le Baron de S. Maur souvent me tarabuste;
Et sous l'ombre qu'il a mille talens divers,
Qu'en tout superieur il sçait faire des
Vers
Comme ce Jule & cet Auguste,

Qui des Chantres du Tibre animoient les Concerts.
Il vient aux yeux de l'Univers
M'intenter par sa rime un procés trés-injuste.
Il me querele ! Il m'accuse ! Et sur quoy ?
Un Satrape, dit-on, doit se plaindre de moi :
J'ai par quelque sourde pratique
A son visage ôté l'instrument lunetique
Je suis enrichi de son bien :
Mais je puis aisément prouver qu'il n'en est rien.
Puis que mon nés des deux nés est l'antique,
Il est donc sûr que ce nés mien
N'a point été formé par le débris du sien ;
La preuve en est, je croi, constante & veridique,
Irreprochable & juridique ;
Le Baptistaire extrait nous montre l'ancien.
Ou bien la seule circonstance,

Qui peut de son discours fonder la vrai-
semblance,
C'est que quand la nature à son gré fa-
çonna
Le beau nés qu'elle me donna,
Soit dessein, soit hazard, elle prit la ma-
tiere
Qui de nés auroit fait une centaine en-
tiere,
Si bien qu'aux nés suivans vinrent de
moindres parts,
Et qu'on en vit beaucoup de Camus, de
Camards.
Mais moi que puis-je-mais du cas que
l'on m'impose ?
J'en suis cause, on le veut, mais inno-
cente cause.
Dans la coque enfermé j'ignorois en ef-
fet
Si l'on faisoit mon nés, & comment il
s'est fait.
Que le Satrape enfin dont le nés en mur-
mure,
Loin de s'en prendre à moi, s'en pren-
ne à la nature.

Il a le nés bien court, & j'en ſuis affligé;
Mais d'eſprit en revanche il eſt bien partagé;
Je ne penſai jamais à lui faire une injure.
Et quant au Baron, s'il lui plaît,
Qu'il me laiſſe en repos, & mon nés tel qu'il eſt.

Au Pleſſis-Piquet ſur le ſoir
Que pour me ramener le Curé vint me voir.

Subſcription.

A celle dont l'eſprit brille entre les plus beaux,
Allez, Epître, allez, à la Dame de Seaux.



Ce Rondeau fut envoyé par Madame la Duchesse du Maine qui étoit grosse, & gardoit le lit, à Mademoiselle d'Anguyen pendant le Carême. Il est de M. de Malezieu.

RONDEAU REDOUBLÉ.

EN ce saint temps, ce temps de repentance,
Où pour mâter humaine volonté,
La Gent dévote éxerce à toute outrance,
Jeûnes, foüets, cilice, austerité:

Trop mieux vaudroit éxercer charité,
Donnant soulas à qui vit en souffrance,
En visitant le pauvret attristé,
En ce saint temps, ce temps de repentance.

Oui, chere Sœur, c'est faire pénitence,
Qu'être au chevet du malade allité,
C'est grand secret peur gagner indulgence,
Ou pour mâter humaine volonté.

Ainsi, suivant l'Arrêt de Dieu dicté,
Me visiter, vaut bien, en sa presence,
Certains devoirs, que sans necessité,
La Gent dévote éxerce à toute outrance.

Accourez donc, venez en diligence;
Vôtre salut dans ma chambre est posté :
Quittez Sermons, Directeur, Confe-
rence,
Jeûnes, foüets, cilice, austerité,
En ce saint temps.

De jeunes Damoiselles ayant vû le Rondeau précédent le désaprouverent, parce qu'elles trouvoient que le style n'étoit pas assez François. Celui-ci fut fait à cette occasion: Il est de M. de Malezieu.

RONDEAU.

MAL-à-propos ressuscitent en
France
Rondeaux qu'on voit par Belles deni-
grés,
Mal-à-propos, selon l'antique usance,
Devant les yeux d'inexperte Jouvence,
Gaulois discours ores se sont montrez.

Blondins propos seroient mieux savou-
rez.
Près de tendrons en fleur d'adolescence,
Du vieil Marot vient la fine éloquence,
Mal-à-propos.

Vous jeunes Gars, bien fringans, bien
parez,
Voulez-vous voir leurs cœurs d'amour
navrez,
Quittez Rondeau, Sonnet, Balade,
Stance;

En bon François, contez-leur vôtre
chance,
Et ſoyez ſûrs que jamais ne viendrez
Mal-à-propos.

M. l'Abbé Geneſt a un très-grand nés ſur lequel il entend fort bien raillerie. Il s'appelle Charles. Monſieur le Duc & Madame la Ducheſſe du Maine faiſant l'Anagramme de Charles Geneſt, trouverent ces mots, *Eh! c'eſt large nés!* Ce qui a donné lieu au Rondeau ſuivant.

RONDEAU.

CHARLES Geneſt! Eh quoi, c'eſt
large nés!
Jamais Autheurs ne furent étonnés
Comme le ſont le Baron & ſa Dame,
Qui vouloient faire une belle Anagramme.

Ils ont tes noms tournés & retournés,
Les ont tous deux au grand Diable donnés,
Sans rien trouver (dont ils sont forcenés)
Que ces dictons qui vont couvrant de blâme

Charles Geneſt.

Froids Inventeurs, fuſſiez-vous bien damnez,
D'avoir broüillé de papier mainte rame,
Eſtropiant des noms de gloire ornez,
Et de Lauriers en tous lieux couronnez;
Vange le tien par ſanglante Epigramme,

Charles Geneſt.

SONNET.

LA Divine Hôteſſe
Du Palais de Seaux
Mille efforts nouveaux
Excite au Permeſſe ;

Mais en vain la preſſe
De tant de Rivaux
Offre ſes travaux
A nôtre Princeſſe.

Vos efforts ſont vains,
Fameux Ecrivains,
Ne vous en déplaiſe.

D'un nom ſi vanté
Qu'Apollon ſe taiſe,
Nevers l'a chanté.

AUTRE SONNET.

ICy Comus & l'Allegreſſe
Dictent les Vers que nous faiſons ;
Et ce n'eſt point l'Eau du Permeſſe,
C'eſt le bon Vin que nous suçons.

Jamais l'importune Sageſſe
N'y vient debiter ſes leçons ;
Nous y reglons nôtre Jeuneſſe
Par la morale des Chanſons.

Veilles, égaremens, ſaillies,
Bref toute ſorte de folies
A Seaux prennent un libre cours.

On voit nos fecondes Cervelles
En fournir toûjours de nouvelles,
Et les vieilles durent toûjours.

LETTRE

DE MADEMOISELLE D'ENGUIEN.

Ecrite au nom de Monsieur le Prince de Dombes. Il l'appelloit ordinairement sa femme. Cet Ouvrage est de M. de Melezieu : Il a été fait pour convier Mademoiselle d'Anguyen de venir à Versailles auprès de Madame la Duchesse du Maine qui gardoit le lit pendant une grossesse.

QUAND on fréquente les Sermons,
Qu'on lit le Testament de Mons,
Que l'on sçait par cœur l'Evangile,
Il faut être bien indocile
Pour n'être pas persuadé
De tout ce qu'il a décidé
Touchant la Loi du Mariage,
Qui veut qu'une Femme bien sage
Ne quitte jamais son Epoux.

Cela, ma Femme, eſt dit pour vous.
Si vous pechez, c'eſt par malice;
Car vous n'êtes pas ſi Novice
Que d'ignorer qu'on ne doit point
Séparer ce que le Ciel joint.
Je ſçai que Paris vous rappelle,
Et qu'une jeune Damoiſelle
Y fait bien mieux ſon Mardi-gras,
Qu'en ces lieux où le Roi n'eſt pas;
Où l'on ne voit ni Maſcarade,
Ni Jeux, ni Foire, ni Gambade.
Auſſi, pour ne vous point forcer;
Je vous ſuivrois ſans balancer,
S'il m'étoit permis de vous ſuivre:
Mais enfin il faut ſçavoir vivre,
Comme on dit, avec les vivants,
Et ne point tourner à tous vents.
Vous avez une belle-mere
Qui vous aime, vous conſidere,
Et vous traite avec la douceur
Qu'elle auroit pour ſa propre Sœur.
Vous devez par reconnoiſſance

Lui marquer quelque complaiſance.
Pour moi je ne ſçaurois penſer,
Ma chere femme, à la laiſſer
Ici, ſans compagnie aucune,
Pendant qu'une enflure importune,
Qu'un ventre gros comme un boiſſeau,
Que les Arrêts de Mauriceau
La tiennent dans ſon lit couchée,
C'eſt aſſez pour être fâchée,
Et pour exciter la pitié
De gens capables d'amitié.
Ainſi, ſi vous voulez me plaire,
Et ſi vous voulez ſatisfaire
A tous vos devoirs à la fois,
Nous ſerons enſemble tous trois.
La Loi par le Ciel prononcée
Ne ſera point par vous bleſſée;
Vous ſerez avec un Epoux
Qui ne peut vivre heureux ſans vous,
Et nous rendrons à la nature
Ce qu'en pareille conjoncture
Des enfans bien moriginez

Doivent à ceux dont ils ſont nez.
Pour prix d'une action ſi belle
Je vous promets Polichinelle ;
Sebert, la fleur de mes Valets,
Grand Inſpecteur de mes Balets,
Sur-Intendant de ma Muſique,
Prépare un Balet magnifique,
Qui pourra vous dédommager
De ceux que vous iriez chercher.

VÔTRE MARI LE PRINCE
DE DOMBES.

LETTRE

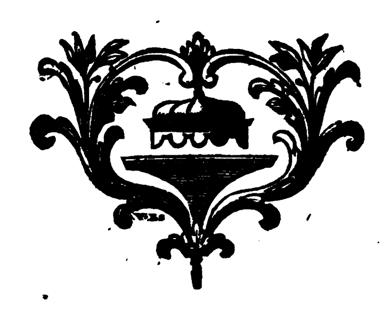
De Monſieur le Prince de Dombes, écrite par M. de Malezieu à Madame la Princeſſe pour l'engager à venir à Verſailles.

BON jour, chere Maman Princeſſe,
Nous eſperions que Vôtre Alteſſe,
En revenant de Maubuiſſon
Viendroit voir ſon petit Garçon,

Qui vous aime autant qu'un potage.
On ne peut aimer davantage ;
Car c'eſt un mets délicieux ;
Demandez plûtôt à Tiſieux,
Si je n'aime pas mon écuelle.
Maman, je vous aime autant qu'elle.
Venez donc nous voir au plûtôt,
On prie ici Dieu comme il faut,
Et vous y diriez vôtre Office
Tout auſſi-bien qu'à Saint Sulpice.
Deux petits-Fils que vous avez
Valent bien les Enfans-Trouvez.
Venez-leur montrer leurs Prieres ;
C'eſt choſe qu'ils n'eſtiment guéres ;
Pour moi je n'aime en verité
Que le ſeul *Benedicite*.
Venez, venez, je vous conjure,
Papa Prince offre une Voiture,
Et m'a promis dès aujourd'hui
De vous amener avec lui,
Si vous avez la complaiſance
De vous rendre à ſa remontrance.

Ne ſoyez en peine de rien,
Maman, nous vous nourrirons bien,
La Felix qui fait mon potage
Mettra pour vous, tout en uſage,
Et pour achever le Feſtin
Mon Frere offrira ſon Gratin.

LE PRINCE DE DOMBES.



AUTRE FESTE
DE
CHASTENAY.

Ce Recit est de M. l'Abbé Geneſt qui l'addreſſa à Madame l'Abbeſſe de Fontevrault.

VOus voulez, Madame, que je vous inſtruiſe des particularitez de la Fête de Châtenay dont vous avez tant oüi parler. Il n'y avoit ſeulement qu'à vous envoyer les Scénes qui ont été déclamées, & les Vers qu'on a chantés. Je vous les envoye, Madame, & vous imaginerez aiſément ſans moi toutes les beautez & tous les agrémens de cette Fête. Mais puiſque vous m'ordonnez d'y ajoûter encore mon récit, je ne prétens point me diſpenſer de vous obéïr, quoique je ne pen-

ſe pas qu'il y ait rien à vous expliquer, ſi ce n'eſt le ſujet de la Cérémonie qui termine un ſi agréable ſpectacle.

Vous vous ſouvenez ſans doute de ce qui a déja été fait deux fois à pareil jour par M. de Malezieu. Il renouvelle ainſi tous les ans à Monſieur & à Madame la Ducheſſe du Maine les témoignages de ſa reconnoiſſance ſur ce qu'ils lui ont donné la Seigneurie de Châtenay.

Il avoit dans ce lieu-là une agréable Maiſon qu'ils ont fort embellie, par une galerie, & d'autres bâtimens, à quoi lui-même vient d'ajoûter un pavillon parfaitement bien orné, & qui a la plus belle vûë du monde.

Madame la Ducheſſe du Maine étoit venuë pluſieurs fois dans cette Maiſon avant l'acquiſition de Seaux, & ſe plaiſoit à y demeurer; Elle en a conſervé le goût, & y

vient encore de temps en temps. Sur-tout cette Princesse choisit le jour de la Fête du Village qui se célébre d'ordinaire au commencement du mois d'Août. Il ne faut pas oublier que la Maison de Seaux & ses superbes Jardins semblent être faits exprés pour fournir une belle vûë à Châtenay. Il est le point de vûë d'où l'on en découvre le mieux toutes les beautez.

Le Dimanche troisiéme d'Août 1704. Monsieur le Prince, Madame la Princesse, Mademoiselle d'Enguyen, Monsieur le Duc, Monsieur le Duc du Maine vinrent de Versailles à Châtenay où Madame la Duchesse du Maine les attendoit avec une belle & nombreuse Compagnie qu'elle y avoit menée dès la veille.

Les Princes & les Princesses avec leur suite, & un grand nombre de personnes qualifiées furent placées dans une Galerie basse qui

avoit

avoit été proprement diſpoſée avec des feüillages, & des lumieres entremêlez par tout.

La Scéne fut ouverte, comme vous le verrez, dans cet agréable Ouvrage, par M. de Malezieu. Il répréſentoit lui-même un Prince de Samarcand vêtu magnifiquement à l'Orientale avec un arc à la main: ſon Confident ou Gouverneur vêtu de même. C'étoit M. de Dampierre Gentilhomme de M. le Duc du Maine, & qui eſt aimé de ce Prince par beaucoup de loüables qualitez. Vous ſçavez que M. de Malezieu qui met tant d'eſprit & de délicateſſe en tout ce qu'il compoſe, a encore le don de déclamer en perfection. Il ne pouvoit manquer d'être favorablement écouté. La Muſique étoit charmante, expreſſive, naturelle, compoſée par M. Mattaut, qui avoit choiſi pour l'éxecution tout ce qu'il y a de meilleur dans la

Musique du Roi.

Avec ces beaux Airs, & cette belle Symphonie qui touchoient extrêmement, on prenoit un plaisir particulier à entendre exprimer dans les paroles le zéle, & la reconnoissance de M. de Malezieu.

La presence de ces Princes, la proximité de Seaux dont il faisoit une description si agréable dans cet Ouvrage, tout servoit à animer cette Répréſentation. Les Scénes furent entremêlées de Danses: les Entrées variées par les differents habits des Danseurs. M. Pecourt les avoit ordonnés. M. Balon, Mademoiselle Subligny, M. du Moulin s'y surpasserent. M. Allard sous la figure d'un Faune y fit des sauts les plus surprenans.

Rien ne peut mieux réüssir. Mais quelques éclaircissemens sont necessaires pour bien en-

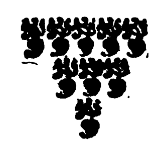
tendre ce que c'est que la Chevalerie donnée au Prince de Samarcand. Il est bon de vous dire, Madame, que cet Ordre de la Mouche à Miel est une ingénieuse plaisanterie, née à l'occasion d'une Devise faite pour Madame la Duchesse du Maine dans le temps que cette Princesse fut mariée. Les paroles sont tirées de l'Aminte du Tasse. *Piccolasi, ma fapur gravi le ferite:* Elles conviennent fort à la jeunesse & à la personne de cette Princesse: Et comme la mediocrité de sa taille est avantageusement réparée par l'élevation de son esprit, les Spectateurs n'eurent pas de peine à lui appliquer tout ce qu'on disoit de la grande Fée. M. de Malezieu avoit choisi pour la réprésenter Mademoiselle Bury fille d'un Musicien du Roi, qui a une des plus belles voix qu'on puisse imaginer; Et il rappella en cet endroit ce qui s'étoit

paſſé un jour à Seaux, où une grande Compagnie s'étoit trouvée auprès de Madame la Ducheſſe du Maine. On avoit parlé de ſa Deviſe: on l'avoit trouvée heureuſe, & quelqu'un s'aviſa de dire qu'il faudroit former une Societé des perſonnes qui avoient le plus ſouvent l'honneur de venir à Seaux, & qu'on appelleroit cette Societé, l'*Ordre de la Mouche à Miel*. Le divertiſſement paſſa juſqu'à former des Reglemens, à dreſſer des Statuts, nommer des Officiers, & à donner divers noms aux Dames & aux Cavaliers qui y furent admis. Une Médaille fut frappée, & tous ceux de l'Ordre la devoient porter, avec un ruban citron, quand ils ſeroient à Seaux. On brigua cette marque de diſtinction. Trente-neuf perſonnes furent nommées, & firent les ſermens. Par une agréable alluſion à l'Abeille on juroit par le Mont-Hymette.

Voilà le fondement de la Cérémonie où le Prince de Samarcand est reçû Chevalier de la Mouche. Les sermens qu'on lui fait faire ont été accommodez à diverses circonstances arrivées dans les promenades, & dans les amusemens de Seaux.

L'Officier ou Heraut de l'Ordre qui les lisoit, étoit M. de Bessac Enseigne des Gardes de M. le Duc du Maine, Gentilhomme consideré par son merite. Il étoit vêtu d'une longue robe de satin incarnat, semée de Mouches à Miel d'argent; & il avoit une coëffure en forme de ruche. M. de Malezieu n'avoit rien oublié pour rendre ce divertissement digne de l'illustre Assemblée pour qui il étoit préparé, & il avoit jugé, en y joignant le spectacle qui le termine, qu'il étoit à propos d'y donner autant qu'il seroit possible un tour plaisant & capable en effet de divertir.

La Comédie Balet dura plus de deux heures, & parut très-courte. Ensuite il y eut un grand souper, qui par d'agréables chansons faites sur le champ, se prolongea long-temps dans une douce joye. Au sortir de table on courut aux fenêtres, & aux jardins d'où l'on vit un beau feu d'artifice. Et tous ces divertissemens rassemblez se suivirent avec tant d'ordre & de justesse, que tout le monde en rapporta une entiere satisfaction, avec pourtant un aimable regret de les voir finir.



LE PRINCE DE CATHAY.

SCENE PREMIERE.

LE PRINCE DE CATHAY, SON CONFIDENT.

LE CONFIDENT.

SI je ne me trompe, grand Prince, nous touchons au moment qui doit finir nos travaux: Il n'eſt pas bien étonnant que les dernieres paroles de vôtre cruelle Marâtre ſoient toûjours preſentes à ma mémoire. Je crois toûjours l'entendre cette impitoyable Fée, nous dire en nous frapant de ſa baguette magique le jour qu'elle nous chaſſa de Samar,

cand ; *Sortez de ce Palais , fuyez malheureux , & ne vous reposez jamais que vous n'ayez trouvé un Empire plus puissant que le Cathay , un Païs plus beau que celui que j'habite , un Jardin plus accompli que le mien , & une Fée plus sçavante que moi*

LE PRINCE.

Il est vrai que la barbare qu'elle est nous a fait payer bien cher les bontez que l'Empereur mon pere avoit pour moi. Si ce grand Prince m'eût moins aimé , nous serions encore au sein de nôtre chere Patrie ; mais la cruelle Marâtre ne pouvoit voir qu'avec une extrême jalousie la tendresse & la confiance dont il m'honoroit : Et je me suis étonné cent fois depuis nôtre éxil , qu'étant aussi sçavante qu'elle l'est dans l'Art magique , & se plaisant autant à faire du mal , elle ait borné nôtre punition

à la fatigue de voyager inceſſamment ſans pouvoir jamais faire un pas qu'en nous éloignant toûjours de nôtre Païs. Mais enfin, mon cher Gouverneur, je conçois auſſi bien que vous quelque eſperance. Tant de vaſtes Empires que nous avons traverſez, ſans qu'il nous ait été permis de nous arrêter; les Indes, toute l'Aſie, toute l'Europe n'ont point, ce me ſemble, préſenté juſqu'à preſent à nos yeux des charmes pareils à ceux de ce Païſage. Voyez-vous ce Valon délicieux, ce Canal, cette Riviere, ou plûtôt cette Mer qui traverſe une Prairie où la Nature & l'Art ſemblent avoir diſputé à qui des deux auroit l'avantage d'y répandre plus de beautez. Ces Allées merveilleuſes qui y aboutiſſent de toutes parts; tous ces Arbres diſpoſez avec tant de ſymétrie, & cependant ſi naturellement, qu'ils ſemblent en effet, mon

cher ami, avoir été plantez des propres mains de la Nature. Je ne ſçai ſi c'eſt un preſſentiment, un deſir, un préſage de la fin de nos malheurs : mais il me ſemble que le Soleil répand ici une lumiere plus vive & plus brillante qu'ailleurs ; que la terre y eſt parfumée de fleurs plus odorantes ; que l'Air qu'on y reſpire diſpoſe le cœur à la tranquillité. Ah ! ſans doute ce que nous voyons eſt l'ouvrage & le ſéjour de quelque Divinité bienfaiſante, & encore un coup je ne puis m'empêcher d'être flatté de quelque eſperance en approchant de ces lieux enchantez : Mais quelle admirable Harmonie ſe fait entendre au fond de ces Boſquets. Cachons-nous un moment, nous apprendrons peut-être par-là ce que nous voulons ſçavoir.

SCENE DEUXIE'ME.

Le Silvain de Châtenay, la Nymphe de Seaux, la Nymphe du Plessis, la Nymphe de Châtillon, plusieurs Faunes dansans & joüans des Instrumens.

LE SILVAIN *chante.*

VENEZ, Silvains, venez, Nymphes aimables,
Venez goûter, mes chers amis,
Le bonheur qui nous est promis.
La grande Fée en qui les Dieux ont mis
Mille dons inestimables,
La grande Fée à qui nos cœurs soûmis
Doivent rendre à jamais des vœux inviolables,
Vient montrer en ces lieux ses bontez favorables.

Venez, venez, Nymphes aimables,
Venez, Silvains, mes chers amis.

LA NYMPHE *du Plessis-Piquet.*

L'éclat briant de la naissante Aurore,
Ces airs émûs par l'aîle des Zéphirs,
Ce vif émail du teint de Flore,
Cet essain d'innocens plaisirs;
Tout vous annonce sa presence;
Elle répond à vôtre impatience,
Elle répond à vos desirs.

Duo.

LE SILVAIN ET LA NYMPHE.

Tout nous annonce sa presence;
Elle répond à nôtre impatience,
Elle répond à nos desirs.

GRAND CHOEUR.

Tout nous annonce sa presence;
Elle répond à nôtre impatience,

Elle répond à nos desirs.

Entrée de Faunes & Nymphes dançans.

LA NYMPHE DE SEAUX.

Lieux fortunez, lieux tranquilles,
Rians Côteaux, Plaines fertilles,
Repetez mille & mille fois
Quel plaisir, quel bonheur de vivre sous ses loix !

LE CHOEUR.

Repetons mille & mille fois
Quel plaisir, quel bonheur de vivre sous ses loix !



SCENE TROISIE'ME

Le Prince & ſon Confident ſe préſentent aux Divinitez Champêtres.

LE PRINCE.

GRANDES Divinitez de ces Bois, ſera-t-il permis à un pauvre Etranger de venir à vos pieds implorer vôtre aſſiſtance ? Vous voyez un Prince malheureux, perſecuté par une impitoyable Fée, réduit par ſes enchantemens à courir l'Univers ſans pouvoir prendre aucun repos. J'ai compris par vos concerts que quelque Divinité bienfaiſante regne dans vôtre heureuſe Contrée. C'eſt peut-être à ſon pouvoir que les Deſtins ont reſervé ma délivrance; Oui, je ſens bien que ſi je ne l'obtiens d'elle, je n'ai qu'à

me resoudre à marcher jusqu à la mort. De grace dites-moi si je dois en effet concevoir quelque esperance. Apprenez-moi le nom de ce Palais enchanté qui s'éleve sur le prochain Côteau, & qui me paroît d'ici plûtôt la demeure d'un Dieu que d'une personne mortelle.

LE SILV. DE CHASTEN. *chante.*

La fin de tes malheurs s'avance,
Noble Etranger, je t'en donne assûrance;
Des Dieux puissans habitent ce Palais;
Ils sont fameux par leurs bienfaits,
Encor plus que par leur puissance.

LA NYMPHE DE SEAUX.

Un Heros que Bellone a rendû glorieux,
Lui qu'un heureux Hymen lie à nôtre
Immortelle,
Prend tous les jours des soins ingenieux

Pour donner à ces lieux
Une beauté nouvelle ;
Prend tous les jours des ſoins ingenieux
Pour embellir ces Champs délicieux ;
Et les rendre plus dignes d'elle,
Plus dignes de plaire à ſes yeux.

LE SILVAIN DE CHASTENAY.

La fin de tes malheurs s'avance ;
Ouvre ton cœur à la douce eſperance ;
Tu vas voir Ludoviſe en ces heureux momens :
La Nature fléchit ſous ſes commandemens ;
Le ſort lui rend obéïſſance ;
Eſpere tout, noble Etranger.
Par mon éxemple ici tu pourras en juger.
Dans un état obſcur ma fortune bornée
Prit un ſoudain éclat au ſeul ſon de ſa voix :

Elle parle ; un ſeul mot change ma deſtinée ;
De Berger je deviens le Silvain de ces Bois.
L'Antre que j'habitois ſi ſauvage autrefois
Se transforme en Maiſon ſuperbement ornée,
Et qu'on voit aſſez fortunée
Pour loger des Heros iſſus de mille Rois.
De ces lieux que je dois à ſa magnificence,
Je vois l'heureux ſéjour qu'embellit ſa preſence,
Et j'en compte à mon gré les ornemens divers ;
Mon cœur avec mes yeux perce le ſein des Airs
Pour y porter ſes vœux & ſa reconnoiſſance.
Mais la voilà nôtre grande Déeſſe,
Mes Amis, par nos chants montrons nôtre allegreſſe.

SCENE QUATRIE'ME.

Ludoviſe arrive ; les Silvains chantent, & danſent pour célébrer ſon Arrivée.

UN SILVAIN.

VEnez combler nôtre félicité,
Venez, divine Ludoviſe,
Exercer ſur nos cœurs la douce authorité
Que vos bontez vous ont acquiſe ;
Venez dans nos yeux ſatisfaits
Goûter le fruit de vos bienfaits.

UNE NYMPHE.

Pouvoir tout, & n'en faire uſage
Que pour aider les malheureux,
C'eſt être des grands Dieux la plus parfaite image,
C'eſt être Dieu comme eux.

UN SILVAIN.

Qu'à lui plaire ici tout conſpire.
Fleurs, naiſſez ſous ſes pas en ces aimables lieux ;
Viens mêler, amoureux Zéphir,
Les parfums les plus doux à l'Air qu'elle reſpire ;
Et toi, Soleil, ſi tu le peux, fais luire
Un jour auſſi brillant que l'éclat de ſes yeux.

LE GRAND CHOEUR *repete.*

Venez combler nôtre felicité, *&c.*

Pluſieurs Balets ſe danſent.

SCENE CINQUIE'ME.

Le Prince ſe jette aux pieds de la Fée.

GRANDE Divinité, ſans bleſſer le reſpect qui vous eſt dû, un malheureux....

LUDOVISE *l'interrompt en chantant.*

Je ſçai tout, il ſuffit, approchez-vous,
Therſandre,
De vos malheurs perdez le ſouvenir;
Je les connois, & je les veux finir.
Juſqu'au fond du Cathay je vais me
faire entendre.
Implacable Marâtre, obéïs à ma voix,
Retracte tes barbares loix.
Ceſſe de tourmenter le genereux Ther-
ſandre,
Puiſqu'il eſt arrivé dans l'Empire Fran-
çois,
De ton Art malfaiſant tu ne peux rien
attendre;
Ici tout eſt heureux ſous le plus grand
des Rois.
Retracte tes barbares loix,
Ceſſe de tourmenter le genereux Ther-
ſandre,
Implacable Marâtre, obéïs à ma voix.

LE PRINCE.

Ah, grande Fée, je ressens les effets de vôtre puissance infinie ! Le charme est rompu. Je m'apperçois que je suis libre : mais oserois-je esperer que vous daignassiez ajoûter encore une grace à toutes celles que vous m'avez faites. C'est de permettre que je vous consacre cette précieuse liberté que je vous dois, & que renonçant pour jamais à l'Empire de mes Peres, je partage avec vos Domestiques le bonheur de vous servir le reste de mes jours dans ce Palais enchanté.

LUDOVISE.

Je veux vous accorder par de-là vos desirs,
Et vous témoigner mon estime.
J'ai choisi des Amis d'un merite sublime,

Qui goûtent près de moi de tranquiles plaisirs :
Vous allez partager un sort si desirable,
Pourvû que vous soyez capable
De pratiquer comme eux mes justes Reglemens.
On va les apporter ; vous en sçaurez l'usage,
En attendant, Silvains de ce Bocage,
Continüez vos divertissemens.

SCENE SIXIE'ME.

Arrivent des Faunes sautans & dansans à plusieurs reprises. Allard fait plusieurs sauts périlleux sous la figure d'un Faune.

SCENE SEPTIE'ME.

Le Heraut de l'Ordre de la Mouche à Miel.

LE HERAUT.

PRINCE de Samarcand, prêtez une oreille attentive à la

lecture des Statuts de l'Ordre que la grande Fée veut bien nous conferer : ſongez bien ſerieuſement à ce que vous allez faire ; examinez-vous ſcrupuleuſement, & voyez ſi vous vous ſentez capable de pratiquer toutes ces Regles dans leur plus étroite obſervance.

I.

Vous jurez, & promettez une fidelité inviolable, une aveugle obéïſſance à la grande Ludoviſe Dictatrice perpetuelle de l'Ordre incomparable de la Mouche à Miel. Jurez, Prince, par le ſacré Mont-Hymette.

CHOEUR DE MUSIQUE.

Jurez, Seigneur de Samarcand,
Jurez, digne Fils du grand Kam.

LE PRINCE.

Je le jure par le ſacré Mont-Hymette.

GRAND CHOEUR.

Il Principe di Samarcand,
Il degno filio del grand Kam,
Ha jurato, ha jurato, ha jurato,
Sia Ricevuto, sia ricevuto.

II.

Vous jurez, & promettez de vous trouver dans le Palais enchânté de Seaux chef-lieu de l'Ordre de la Mouche à Miel, toutes les fois qu'il ſera queſtion d'y tenir Chapitre; & cela toutes affaires ceſſantes, ſans même que vous puiſſiez vous excuſer ſous prétexte de quelque incommodité legere, comme goute, excès de pituite, galle de Bourgogne.

CHOEUR DE MUSIQUE.

Jurez, Seigneur de Samarçand, *&c.*

III.

III.

Vous jurez, & promettez d'apprendre incessamment à danser toutes contredanses, comme Furstemberg, Pistolet, Derviche, Pet-en-cul, & autres, de les danser encore plus volontiers, s'il le faut, pendant la Canicule, que dans les autres temps, & de ne point quitter la danse, si cela vous est ainsi ordonné, que vos habits ne soient percez de sueur, & que l'écume ne vous en vienne à la bouche.

CHOEUR DE MUSIQUE.

Jurez, Seigneur de Samarcand, &c.

IV.

Vous jurez, & promettez d'escalader genereusement toutes les meules de foin de quelque hauteur qu'elles puissent être, sans

que la crainte des culbutes les plus affreuses puisse jamais vous arrêter.

CHOEUR DE MUSIQUE.

Jurez, Seigneur de Samarcand, &c.

V.

Vous jurez, & promettez de prendre en vôtre protection toutes les especes de Mouches à Miel, de ne faire jamais mal à aucune, de vous en laisser piquer genereusement sans les chasser, quelqu'endroit de vôtre personne qu'elles puissent attaquer, soit joües, jambes, fesses, &c. dûssent-elles en devenir plus grosses & plus enflées que celles de vôtre Majordome.

CHOEUR DE MUSIQUE.

Jurez, Seigneur de Samarcand, &c.

VI.

Vous jurez, & promettez de

respecter le précieux ouvrage des Mouches à Miel, & à l'éxemple de vôtre grande Dictatrice, d'avoir en horreur l'usage profane qu'en font les Apoticaires; dûssiez-vous crever de réplétion.

CHOEUR DE MUSIQUE.

Jurez, Seigneur de Samarcand, *&c.*

VII.

Vous jurez, & promettez de conserver soigneusement la glorieuse marque de vôtre Dignité, & de ne jamais paroître devant vôtre Dictatrice sans avoir à vôtre côté la Médaille dont elle va vous honorer.

CHOEUR DE MUSIQUE.

Jurez, Seigneur de Samarcand, *&c.*

La Fée lui donne la Médaille, & chante les Vers suivans.

LUDOVISE.

Digne heritier d'un grand Monarque;
Recevez de ma main la glorieuse marque
De l'Ordre qu'on vous a promis.
Thersandre; aprenez de ma bouche
Que je vous mets au rang de mes amis,
En vous faisant Chevalier de la Mouche.

Le Prince reçoit la Médaille de l'Ordre que la Fée lui attache à son justaucorps, & cependant le Choeur chante;

Viva sempre viva ed in honore cresca,
Il novo Cavalier della Mosca.

LE PRINCE.

Ah, grande Fée! comment pourrai-je jamais vous témoigner ma respectueuse reconnoissance?

Ici l'on danse encore plusieurs Ballets, puis on finit par le grand Chœur suivant.

CHOEUR.

Que les Cieux, la Terre, les Airs
Retentissent de nos concerts:
Que tout chante avec nous la grande Dictatrice,
Que son nom jamais ne finisse,
Et que sa gloire vole au bout de l'Univers.

FIN.



EPITRE
A MADEMOISELLE D'ANGUYEN.

Ecrite au nom de Madame la Duchesse du Maine le 15. Octobre 1705. Elle est de M. de Malezieu.

FILLE plus sage que Minerve,
J'essaye à ranimer ma verve,
Pour faire la relation
D'une étrange expedition.
Un Cerf, que le Diable confonde,
Nous a menés au bout du Monde,
Plus d'un derriere en est meurtri.
Auprès de la Croix de Vitry,
Encor plus près de la Buvette,
L'Animal faisoit sa retraite.
Là, dans un spacieux Taillis,
Bordé de grands Arbres vieillis,
Appellé le Bois Nôtre-Dame,
Le galant tenoit mainte Dame,
Et traitoit les pauvres Daguets

Comme les Grands font leurs Sujets.
Cerf-dixcorps, de haute ſtature,
A grand bois, à fiere encolure,
Il avoit morgué tour à tour
Toutes les meuttes de la Cour.
Dampierre enfin, le grand Dampierre
Crut que c'étoit digne matiere
Pour exercer avec honneur
Sa qualité de grand Veneur.
Il nous propoſe l'entrepriſe.
On conſent, la journée eſt priſe,
Chere Sœur; Et le Vendredi,
Quelques heures avant midi,
Après un très-maigre régale,
Nous quittons la Cour de l'Ovale,
Dans un beau Char peint & doré,
Mais par ſix Mazettes tiré.
La Cocarde, la Houpelande
Faiſoient l'ornement de la Bande,
Exceptez-en la Chambonnas,
Qui par gravité n'en mit pas.
J'avois d'une bonne perruque

Eu le ſoin de couvrir ma nuque.
Petite fille à nés camard, *
A viſage aſſez goguenard,
Pour couvrir ſa tête legere
N'avoit que ſa propre criniere,
Qu'un Baigneur qui loge ici-près
Avoit friſée à peu de frais ;
Mais bien-tôt le Baigneur Celeſte
Sur nous trois travailla de reſte,
Et malgré nôtre gros manteau
Nous humecta juſqu'à la peau.
Pour moi j'avoüe avec franchiſe
Que l'eau me perça la chemiſe.
En dépit des Cieux en courroux
Nous arrivons au Rendez-vous.
Le Cerf bondit à nos approches ;
Nous ſuivons à travers les Roches,
Et l'infaillible Garçonneaux
Le pouſſe dans les Billebeaux,
Où l'Animal fier & ſuperbe

* *Mademoiſelle de Malezieu à preſent Madame la Comteſſe de Guiry.*

Vole sur la pointe de l'herbe ;
Et là, par un étroit sentier,
Gagne la Vente-Chapelier,
Où quelque temps il nous amuse.
Puis, par un retour plein de ruse,
En regagnant les Billebeaux,
Il croyoit tromper Garçonneaux ;
Mais le voyant à son derriere,
Il tire droit à la Boissiere,
Puis gagne vers le Chêne-au-Chien.
Nous l'y joignons en moins de rien.
Il nous voit sans qu'il s'en effraye,
Et va droit à la Pommeraye,
Ensuite vers les Monts Gaultier
Où nous le poussons sans quartier.
Volcelay, Dampierre s'écrie,
Il en revoit malgré la pluye,
Et démêle par son talent
Que le Cerf alloit vers Coulant.
Voyant qu'on le suit de vîtesse,
L'Animal use de finesse,
Et regagne les Billebeaux

Toûjours suivi par Garçonneaux.
Par lui la Bête est retrouvée
Proche de la Mare-Ausevée ;
Enfin l'Animal courroucé
De se voir si long-temps poussé,
Pousse à son tour à l'Equipage
Qui le reçoit avec courage.
Denis l'intrepide Piqueur
Lui porte un coup avec vigueur.
L'Animal blessé prend la fuite ;
Mais si vive fut la poursuite,
Qu'on l'accula vers les Palis
Nommez *Palis de Saint-Louis*,
Où plein de rage & de furie
Il disputa long-temps sa vie.
Cependant nous allions toûjours,
Et faisions mille & mille tours,
Dans des Rochers où la Prudence
Ne fit jamais sa residence.
Enfin oüyant les Halalis,
Nous nous approchons des Palis.
Voici le beau de l'avanture.

L'Animal voyant la Voiture,
Vient droit à nous au petit pas :
A quel dessein ? Je ne sçai pas ;
Mais enfin la maligne Bête
Vient poster justement sa tête
Entre les Palis & le Char,
Nous lorgnant d'un affreux regard.
Alors une terreur Panique
Rend le Cocher Paralytique.
On a beau lui crier, *Touchez,*
Tirez-nous d'ici, dépêchez,
Il reste entrepris, immobile,
Tandis que la Bête incivile
Venoit regarder sous le nés
Gens passablement consternez.
Dispensez-nous, ô *Sœur* modeste !
De vous détailler tout le reste
De certains accidens fâcheux,
Assez coûtumiers aux peureux.
Je pensai cracher au visage
D'un impertinent personnage,
Qui dans ce déplorable état

Me vint demander, comme un fat,
Si ma joye étoit bien entiere
De voir le Cerf à ma portiere?
Enfin, à force de crier,
Le Cocher parut s'éveiller,
Et laissa la Bête en arriere.
De Denis la main meurtriere,
Pendant que chacun l'entouroit,
Soudain lui coupa le jâret.
On vouloit que je raprochasse,
J'avois trop peur, j'étois trop lasse.
Je mis le nés dans mon manteau,
Et regagnai Fontainebleau,
Faisant vœu, pour toute ma vie,
De n'avoir jamais nulle envie,
Quoiqu'on me puisse proposer,
De voir un Cerf agoniser.

Monsieur le Duc de Nevers à qui on avoit envoyé cette Lettre, y répondit ce qui suit au nom de Madame la Duchesse de Nevers.

LE déplaisir de vôtre absence
A voüé ma Muse au silence.
Eloigné du sacré Vallon
Je ne connois plus Apollon;
Sa lumiere en mes sens tracée
S'est entierement effacée,
Je me refuse à ses accords,
Et même aux liquides trésors
De la Fontaine Castalide.
Ma veine seiche, usée, aride
Ne produira rien, je le voi;
Mais Diane* écrira pour moi.
J'ai receu la belle Missive
Que d'une veine prompte & vive,
Malezieu devenu Chasseur,
Et de Cerfs nouvel Aggresseur,
A crayonné d'après les Muses;

* *Madame la Duchesse de Nevers.*

Pleine de ces graces infuses,
Dont il sçait dans tous ses Concerts
Assaisonner ses moindres Vers.
Le recit qu'il fait de la Chasse
Me transit encore, & me glace,
Et je frissonne de songer
Que Laurette étoit en danger;
Qu'un Cerf à son heure derniere,
Se presentant à sa portiere,
Lui lançoit d'un air furibond
L'affreux regard d'un Moribond.
Cependant, charmante Laurette,
Vous étiez la belle Planette,
Et l'Astre qui devoit d'abord
Revoquer l'Arrêt de sa mort:
Mais vôtre Bande étoit atteinte
D'effroi, d'épouvante, & de crainte;
Car je vois que dans ces momens
On perdit l'usage des sens,
On ne songea qu'à se défaire
D'un si redoutable Adversaire.
Aussi-tôt dit, aussi-tôt fait,
Et le Cerf, faute de jarret,

Tombe par terre, & se lamente.
D'abord la Quadrille aboyante
Met sur lui sa cruelle dent,
Le mordant, & le remordant.
La Bête en lambeaux démembrée
Servit aux Chiens d'ample curée.
Ces exploits de Chasse sont beaux;
Mais vive la Pêche de Seaux.
On ne craint point l'humeur maligne
Des Cerfs, en pêchant à la ligne,
Quand sous le poids d'un gros Poisson,
On sent courber son hameçon,
Qu'on voit palpiter sur l'herbette
Et le Goujon, & la Carpette.
Pourtant sur ces flots écumeux
Survint un jour orage affreux,
La Divinité bienfaisante
De ces lieux où tout nous enchante,
Se promenant sur ces Canaux,
Vit tout d'un coup grossir les Eaux.
Garbin de sa bruyante haleine
Fait mugir la liquide Plaine;
En gros Torrens l'Onde jallit;

Chacun dans la Barque pâlit ;
Le Flot s'élevant ſe courrouce ;
La Vague ſi fort éclabouſſe,
Que, chargeant à plomb le Batteau,
Il eſt prêt d'abîmer ſous l'Eau.
Alors cette Troupe craintive
Tâche de regagner la rive,
Et doublant la vague d'abord
Surgit heureuſement au Port.
Chacun rit de cette avanture
Que pour veritable on aſſûre ;
Et j'ai ſçû par tradition
Que de ce Palais l'Amphion,
Nommé depuis *la Métaphore*,
A fait des Vers qu'on chante encore,
Et par-là je juge qu'à Seaux
Les naufrages même ſont beaux.
Revenez, charmante Laurette,
Dans vôtre agréable Retraite ;
Quand nous ſçaurons vôtre retour,
Nous irons groſſir vôtre Cour,
Vous renouveller avec zéle
De nos cœurs l'hommage fidéle,

Et vous marquer sans compliment
Le plus parfait attachement.

RE'PONSE.

Au nom de Madame la Duchesse du Maine par M. l'Abbé Geneſt.

OUY, Nevers eſt toûjours lui-même,
Des Muſes l'Arbitre ſuprême.
Sçait-on quand on entend ſes Vers ;
Si c'eſt Apollon, ou Nevers,
Le Dieu qu'à Delphes on adore,
Ou bien l'Amphion *Métaphore* ?

Sans comter ſes belles Chanſons
Qui nous charment en cent façons ;
Cette belle & rare Miſſive
Qui dans ce même inſtant m'arrive,
Eſt un chef-d'œuvre des plus beaux
Qui viennent des ſacrez Coſteaux.

A vec que l art, & quelle grace

Il me represente ma chasse ;
Et me dépeint ce Cerf pressé,
Un peu trop prés de moi poussé,
Qui vint bondir à ma portiere,
Haussant sa tête meurtriere !

Mais de quels agrémens nouveaux
Il orne le Canal de Seaux !
De quels traits il me peint l'orage
Où je pensai faire naufrage,
Quand des Rameurs le rude effort
Eut peine à me remettre à bord !

Il me fait trouver tant de charmes
Dans ces tableaux de mes allarmes,
Que je voudrois en ce moment
Estre dans quelque embrazement,
Pour lui voir tracer le peinture
De cette troisiéme avanture.

J'aime ces effrayans objets.
Je l'admire en tous les sujets ;
Un charme invincible m'attire

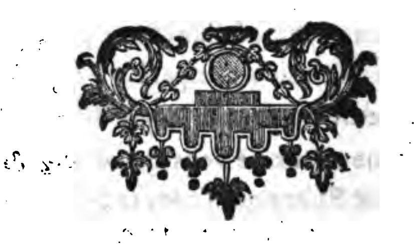
Aux divins accords de sa Lyre.

J'ai le cœur bien reconnoissant;
Mais mon bon Poëte est absent,
Ce qui me met dans l'impuissance
De marquer ma reconnoissance.
Pour l'autre qui me reste ici,
C'est un grognard froid & transi,
Qui jadis a sçû par sa rime
Acquerir quelque foible estime;
Mais à Malezieu comparé
Il demeure au dernier degré:
Et j'aime mieux ne vous rien dire
Sur vôtre Epître que j'admire,
Quy repondre mal. Seulement
Recevez l'avertissement,
Que Seaux cette même semaine
Vera Laurette Céliméne[a]
Qui desire avec passion
D'y trouver son docte[b] Amphion,

[a] *Madame la Duchesse du Maine qui a joué les Rolles de Laurette & de Céliméne*
[b] *Monsieur de Nevers.*

Et [a] Diane, & la [b] Nymphe aimable
Seule à Diane comparable ;
C'est pour le 18. Samedi.
Songez-y donc, venez. Bondi.

a *Madame de Nevers.*
b *Mademoiselle de Nevers à present la Duchesse d'Estrées.*



ODE

Chantée devant le Roi à Seaux le 24. Octobre 1704. Elle est de M. l'Abbé Genest.

Les Divinitez de ces beaux lieux invitent les Muses à célébrer la gloire de S. M.

CHANTEZ, chantez, Vierges sçavantes,
Redoublez à l'envi vos sons mélodieux.
Poussez au plus haut des Cieux
De vos divins accords les merveilles charmantes.
Chantez, chantez, Vierges sçavantes,
Charmez les Mortels, & les Dieux.

CHOEUR.

Chantez, chantez, Vierges sçavantes, &c.

Venez seconder nôtre zéle,

Au bord de ces Canaux, à l'ombre de
nos Bois.
Prenez une force nouvelle,
Pour chanter la gloire immortelle
Du plus grand des Vainqueurs, du plus
parfait des Rois.

CHOEUR.

Prenez une force nouvelle, *&c.*

De ce grand Roi les travaux Heroï-
ques
Des bords où naît le jour jusqu'aux
flots Atlantiques
Font retentir son nom victorieux.
De ses foudres tonnans Neptune s'é-
pouvante,
Et voit sur l'Onde fumante
Ses Triomphes glorieux. *.

Les rivages au loin gémissent;
Sur les flots embrasez des gouffres sont
ouverts.

* *Le Combat Naval gagné sur les Anglois par M. le Comte de Toulouze.*

Le Batave, & l'Anglois frémissent ;
Sous les coups de LOUIS ils tombent, ils périssent
Ces fiers Tyrans des Mers.

Mais ce n'est point l'ardeur d'étendre son Empire.
(Sage, moderé, genereux,)
C'est la justice qui l'inspire ;
C'est à la paix qu'il aspire.
Jusqu'à ses Ennemis, il veut tout rendre heureux.

CHOEUR.

Jusqu'à ses Ennemis, il veut tout rendre heureux.

Il ne fait point de voeux que le Ciel ne seconde.
D'un bonheur qui jamais ne doit être borné
A LOUIS le gage est donné.
De ses Neveux environné,
Il voit à l'infini dans sa gloire profonde

Renaître les ſplendeurs dont il eſt couronné.

CHOEUR.

Il ne fait point de vœux que le Ciel ne ſeconde.
Chantons, que l'Olympe réponde ;
Un nouveau Prince eſt né *
Pour le bonheur du Monde.
Un nouveau Prince eſt né
Pour tranſmettre à jamais ce Regne fortuné.

CHOEUR.

Un nouveau Prince eſt né, *&c.*

De deux puiſſans Etats que l'Univers révére
L'alliance heureuſe & ſincere
A des fondemens aſſûrez,
Ces deux nobles Rivaux le François & l'Ibere

* *M. le Duc de Bretagne.*

Sont

Sont d'autant mieux unis qu'ils seront
séparez ;
Cette naissance à leurs desirs si chere
Accomplit tous les biens qu'ils avoient
esperez.

CHOEUR.

Chantons, que l'Olympe réponde,
Un nouveau Prince est né
Pour le bonheur du Monde,
Un nouveau Prince est né
Pour transmettre à jamais ce Regne for-
tuné.

Jaloux Démons, disparoissez, fuyez ;
Laissez en paix les Peuples effrayez.
Monstres affreux, vos attaques sont vai-
nes ;
Cessez de troubler l'Univers ;
Plongez-vous au fond des Enfers ;
Cachez-y pour jamais vos fureurs in-
humaines.

Laissez en paix les Peuples effrayez,
Jaloux Démons, disparoissez, fuyez.

CHOEUR.

Laissez en paix les Peuples effrayez,
Jaloux Démons, disparoissez, fuyez.

Que l'Orage appaise
Ses mugissemens,
Que Mars furieux se taise
En ces doux momens;
Nobles soucis, veilles pénibles,
Laissez à ce Heros,
Dans ces lieux paisibles,
Prendre un aimable repos.

Tendre Flore, jeune Zéphire,
Ornez la Terre, & parfumez les Airs;
Qu'il se délasse, qu'il respire
Malgré tant de soins divers;
Que pour animer nos Concerts
Toute la Nature conspire.
Qu'il se délasse, qu'il respire.

Tendre Flore, jeune Zéphire,
Ornez la Terre, & parfumez les Airs.

Chantez LOUIS, Vierges sçavantes;
Charmez les Mortels, & les Dieux,
Et que la Renommée aux aîles diligentes,
Avec les cent voix éclatantes
Qu'elle fait oüir en tous lieux,
N'égale pas encor vos chants harmonieux.
Chantez LOUIS, Vierges sçavantes,
Charmez les Mortels, & les Dieux.

GRAND CHOEUR.

Chantez LOUIS, Vierges sçavantes; *&c.*

Charmez les Mortels, & les Dieux.



Ces Vers faits pour le Roy sont de Monsieur le Duc de Nevers. Ils furent mis en musique par M. Mathot, & chantés aprés l'Ode précedente.

NEl Olympo stellante,
Del Regnator LUIGI,
Ogni Cetra-sonante,
Porta le glorie sue, portà i prodigi.
E qual terreno Nume
Abbagliato al suo lume;
Ogni mortal' adorator' l' ammira,
Ch' à suoi voler' l' Orbe del mondo gira.

❧✱✱❧

Su Dive, sorgete,
Da gli antri canori,
E al Reggio Monarca,
Di palme, e d'allori
La fronte cingete.

❧✱✱❧

Traduction des Vers Italiens de Monsieur le Duc de Nevers par M. de Malezieu.

TOUT ce qu'il y a de plus Savans Maîtres dans l'art de chanter les Heros, portent jusqu'aux Etoiles, & font retentir l'Olimpe de la gloire & des prodiges du Grand Monarque LOUIS; Tous les mortels, admirateurs de ses Vertus plus qu'humaines, éblouïs de ses lumieres, le regardent comme un Dieu qui gouverne toute la Terre, & dont la volonté Souveraine préside aux révolutions de l'Univers.

Sortés, Muses, sortés de vos retraites harmonieuses. Préparés une Couronne immortelle de Palmes & de Lauriers, & ceignez-en de vos propres mains le front de cet Auguste Monarque.

Ecco quel di felice,
Vaghisce un nuovo Sol' in aurea cuna,
Che tutte in se le glorie avite aduna,
Gia in lui splender' si vede,
Germe del Franco Alcide un Regg herede,
Che con gridi giubilanti,
Si festeggi un si bel giorno.
E che s'oda d'ogn'intorno,
L'armonia de' soni e canti.
Tu replica le voci Ecco festiva.
Viva, viva LUIGI, *e viva, viva.*

Dileguatevi
Mostri terribili,
Chimere horribili
Da questo suol:
Involatevi

O jour mille & mille fois heureux ! Un nouveau Soleil vient de se lever pour le bonheur de la France. Je voi le Berceau de ce Heros naissant, briller de mille rayons, étinceller de toutes parts de la gloire de ses Ancêtres, & nous presenter un digne rejetton, un digne Successeur de nôtre Alcide François.

Célébrons un si beau jour par mille cris de joye. Que l'harmonie de nos concerts se fasse entendre jusqu'aux Cieux : Et vous, Echos de ces bienheureuses contrées, repetez mille fois après nous. Vive nôtre GRAND ROY ; Vive LOUIS à jamais.

Monstres affreux, ennemis du repos, bannissez-vous à jamais de nos Provinces fortunées : disparoissez esprits de ténébres aux rayons du Soleil de la France :

Ai Rai del Sol,
Sparite
Fuggite
Al Regno del duol.

Mai piu chiaro il dio di Delo.
Luce humana non mirò
Ne mai piu propizio il Cielo
A mortali si mostrò.

Flora mai sul verde prato
Tante gemme non scopri
Quanti à noi benigno fato
Lieti aspetti comparti.
O fortunato di!
Che de Timpani, e trombe
Il suono rimbombe
De la Senna in su la Riva.
Viva, viva LUIGI, *e viva, viva.*

fuyez, fuyez, & vous confinez pour toûjours dans ces affreuses retraites où regnent la tristesse & les remords.

Ce grand Dieu qu'on adore dans l'Isle de Delos, n'a jamais regardé les hommes d'un si favorable aspect. Non jamais le Ciel ne s'est montré si propice à la Terre.

Flore dans le temps de sa plus grande liberalité, ne fit jamais éclater sur la verdure de nos prairies autant de fleurs, qu'une heureuse destinée verse sur nous de favorables influences. O jour heureux, jour fortuné! Eclate ma Trompette lyrique; sonne, sonne si haut en ce grand jour, que les bords de la Seine en puissent tressaillir depuis sa source jusqu'à son embouchure. Sonne ma Trompette lyrique, & que tout repete aprés toi, Vive, vive à jamais nôtre GRAND ROY. Vive LOUIS à jamais.

DESCRIPTION D'UNE AUTRE FESTE DE CHASTENAY.

LA Fête de Châtenay qui devoit se faire le Dimanche 2e de ce mois d'Août ayant été remise à la huitaine à cause de la maladie de Madame la Princesse de Conty, Madame la Duchesse du Maine se rendit chez M. de Malezieu Dimanche dernier à l'heure du dîner. Elle avoit avec elle Mademoiselle d'Anguyen sa sœur, & les deux Princesses étoient suivies d'un grand cortége de personnes de la premiere condition, M. le Comte d'Harcourt, Madame la Comtesse d'Harcourt, M. le Duc de Nevers, Madame la Duchesse de Ne-

vers, Mademoiselle de Nevers, Madame la Duchesse de la Ferté, Madame la Marquise de Mirepoix, Madame la Marquise de la Vieuville, Madame la Duchesse d'Albemarle, Madame de Cazaux, Madame la Marquise de Chaumont, Madame la Comtesse de Chambonas, Madame la Comtesse d'Artagnan, Mademoiselle d'Artagnan, Madame, & Mademoiselle de Moras, Madame la Duchesse de la Feüillade, Madame la Duchesse de Quintin, Madame la Marquise de Dreux, Madame de Mayereron, Madame la Comtesse de Lussan, Madame la Marquise de Ris, Mademoiselle de Choiseüil, Madame de Malezieu, Madame la Comtesse de Guiry, arriverent à Châtenay en même temps que les deux Princesses, qui trouverent Monseigneur le Duc leur frere au pied du degré, escorté d'un bon nombre de Gour-

tisans, M. d'Hamilton, M. le Marquis de Laſſay, Meſſieurs de Stafford, Carel, Juſſac, Chambonas, M. le Duc de Coaſlin, Meſſieurs de Mayercron, Beſſac, & Malezieu, M. l'Abbé Geneſt, & pluſieurs Gentilhommes de la Maiſon étoient à la ſuite de ce Prince. Leurs Alteſſes Sereniſſimes ſuivies de cette nombreuſe Compagnie, entrerent dans une Gallerie baſſe où l'on ſervit trois tables de vingt couverts avec toute la propreté, & toute la magnificence poſſible. Après le dîner qui ne fut pas des plus courts, la Compagnie paſſa dans une Gallerie qui eſt au deſſus de la premiere, & l'on y trouva pluſieurs tables de jeu: Monſeigneur le Duc du Maine arriva comme le jeu commençoit; chacun s'y amuſa ſuivant ſon inclination: la converſation & le jeu menerent juſques à ſept heures. Alors M. de Malezieu invita leurs

Alteſſes Sereniſſimes à deſcendre dans le Jardin. On trouva dans un grand Gazon bordé de Maronniers une tente d'une prodigieuſe grandeur, & diſpoſée pour mettre la Compagnie à couvert en cas qu'il fît mauvais temps. Tout l'interieur de la tente étoit tapiſſé de bas en haut de feüillages coupez le jour même, & arrangez avec beaucoup d'art. Cette verdure fraîche & naturelle relevée par une infinité de bougies, faiſoit un effet ſurprenant. Le fond de cette grande tente étoit occupé par un Théâtre de vingtcinq pieds en quarré, dont les couliſſes étoient fermées par des branchages entrelacez avec beaucoup de ſymétrie. Le haut de ce Théâtre étoit cintré de verdure & de feſtons. Le fond en étoit magnifiquement tapiſſé, & le devant préſentoit un très-grand portique de verdure avec deux moindres

qui l'accompagnoient de chaque côté, au travers desquels on voïoit briller la lumiere de plusieurs grands chandeliers, suspendus suivant les regles de la perspective. Au devant de ce Théâtre étoit un Orquestre avec des gradins de part & d'autre, le tout couvert de verdure comme le reste, où l'on trouva l'élite des Musiciens du Roi au nombre de 35. & M. Matho à leur tête. L'illustre Compagnie pour qui le divertissement étoit préparé s'étant placée dans la partie de la tente qui servoit de Parterre, l'on permit à bien des gens que la curiosité avoit attirés, d'y entrer, & il s'y trouva plus de trois cent personnes. Alors M. Matho débutta par une Ouverture qui est l'une des belles choses qu'on ait jamais entendu en Musique. Mesdemoiselles Couprin & Bury répresentant les Nymphes du Païs, chanterent des pa-

roles de la composition de M. l'Abbé Geneſt à la loüange des Divinitez de Seaux qui daignoient les honorer de leur preſence ; Et conclurent enfin que pour ne pas faire toûjours la même choſe, & ne pas toûjours remercier, de peur d'être ennuyeux, il falloit tâcher d'entrer dans le goût de leurs Alteſſes ; qu'il avoit paru plus d'une fois que la Comedie ne leur déplaiſoit pas, puiſqu'elles avoient bien voulu en joüer elles-mêmes ; qu'ainſi les Nymphes & les Sylvains de Châtenay alloient ſe transformer en Comédiens pour leur donner un Divertiſſement conforme à leur inclination. Aprés ce Prologue en Muſique qui dura un peu plus d'un quart d'heure, on vit paroître en effet ſur le Théâtre une Troupe de Comédiens dont les viſages n'étoient pas inconnus. C'étoit Madame la Ducheſſe du Maine elle-même,

M. de Malezieu, M. de Dampierre, M. de Mayercron, Mademoiselle de Moras, M. de Caramont, M. Landais, & M. de Torpanne. Ils répréſenterent une Comédie-Ballet en trois Actes de la compoſition de M. de Malezieu. Je voudrois pouvoir vous en envoyer une copie. Contentez-vous de ſçavoir pour le preſent qu'on faillit à y étouffer de rire depuis le commencement juſqu'à la fin. La Piéce eſt intitulée *la Tarentole.*

On ſuppoſe qu'un Vieillard fort avare avoit promis ſa fille en mariage à un autre Vieillard fort riche. Cette fille aimoit un Marquis qui n'avoit pas beaucoup de bien, & qui par conſequent ne pouvoit plaire au pere de la fille. Par le conſeil du Valet du Marquis elle avoit depuis pluſieurs jours contrefait la müette, & affecté de bâiller, & de paroître aſſoupie, dans le deſſein de ſuſpendre le mariage

que ſon pere avoit conclu avec l'autre Vieillard. L'ouverture ſe fait par le Marquis répréſenté par M. Landais, la Fille ſous le nom d'Iſabelle répréſentée par Mademoiſelle de Moras, ſa Suivante ſous le nom de Finemouche répréſentée par Madame la Ducheſſe du Maine, & par le Valet du Marquis ſous le nom de Croteſquas répréſenté par M. de Malezieu. C'eſt-là que le ſujet s'explique beaucoup mieux que je ne viens de le détailler, & que Croteſquas prend la réſolution de rebuter dès ce même jour le Vieillard accordé avec Iſabelle nommé M. Fatolet répréſenté par M. de Mayercron. Bruſcambille répréſenté par M. de Dampierre ; le Valet du Pere vient avertir que les Vieillards ſont prêts à entrer, & qu'il faut finir la converſation. Ce Bruſcambille eſt gagné par la fille ; & le bon homme a beaucoup de

confiance en lui. Après que les Amants se sont retirez, les Vieillards paroissent, c'est-à-dire, M. Fatolet l'accordé, & M. de Pincemaille le pere, réprésenté par M. de Torpanne. Ce M. de Pincemaille est bégue. Ils parlent d'un grand Medecin nommé Rhubarbarin qui doit venir incessamment pour raisonner sur le mal d'Isabelle. Ce Rhubarbarin réprésenté par M. de Caramont, arrive un moment après : il est bégue lui-même, & croyant que l'autre Vieillard se mocque de lui ; ils se querellent ; puis s'étant raccommodez, on fait venir Isabelle qui paroît toute égarée, & casse les dents à M. de Rhubarbarin. La Servante & le Valet font cependant mille grimaces, & bâillent au lieu de répondre quand on leur parle : les Vieillards désesperez courent après M. de Rhubarbarin qui fuit comme un furieux ;

Voilà le premier Acte.

Au second Acte Bruſcambille prépare ſon Maître à voir un Medecin Turc merveilleux. Ce Medecin Turc eſt Croteſquas déguiſé à l'Orientale, ſuivi de ſon Maître déguiſé de même. Ce nouveau Medecin examine la malade : il conclud ſur ces accidents qu'elle a été piquée de la Tarentole ; qu'elle entrera bien-tôt en fureur ; que Finemouche & Bruſcambille ſont déja attaquez du même mal qui eſt fort contagieux, comme il paroît par leurs frequents bâillemens ; qu'ils deviendront bien-tôt enragez, s'il n'y remedie ; & que les Vieillards eux-mêmes pour s'être approchez de l'haleine de la malade, ſeront attaquez inceſſamment du même mal. Cela lui donna des frayeurs fort plaiſantes, & à mille jeux de Théâtre que je ne puis d'écrire ici. L'habile Medecin conclud cette premiere viſite

par dire que ce mal ne ſe peut guérir que par la danſe, & par la Muſique, & qu'il va querir les gens qui lui ſont neceſſaires. Voilà le ſecond Acte.

Au troiſiéme le Valet & la Servante entrent en fureur, & font mourir de peur les Vieillards. Enfin le Medecin arrive avec ſes Danſeurs & ſes Muſiciens: il ſuſpend les accidens par une excellente Muſique dont les paroles ſont accommodées au ſujet. Il y en a d'admirables en Italien compoſées par M. le Duc de Nevers. On fait auſſi danſer pour récréer les malades. Ce fut-là que M. Balon triompha; mais cependant la pauvre Iſabelle demeure folle. Le Medecin avertit qu'il n'y a plus d'eſperance pour elle; qu'il faut éviter ſon haleine comme la mort. M. Fatolet s'enfuït; M. de Pincemaille déſeſperé demande à genoux, s'il n'y a point de guériſon

pour ſa pauvre fille. Le Medecin après bien des détours lui avouë qu'il y a un remede ; mais qu'il eſt trop honnête homme pour le conſeiller. Ce remede c'eſt de la marier dans vingt-quatre heures ; mais il avertit que celui qui l'épouſera court à une mort aſſûrée, & enragera dans ſix ſemaines. Sur cela M. de Paincourt qui eſt le Marquis bien averti du péril où il s'expoſe, ne laiſſe pas de ſe préſenter. Le Vieillard eſt trop heureux de lui donner ſa fille. On continuë la danſe & la Muſique, & l'on fait ſauter Allard pour récréer l'imagination de la malade, & lui procurer quelque intervalle. Ainſi finit le Divertiſſement, au ſortir duquel on alla ſouper auſſi longuement & auſſi magnifiquement qu'on avoit dîné. Après le ſouper M. de Malezieu fit tirer un feu d'artifice dans ſon Jardin ; après lequel pour ne point ſortir du ſu-

jet de la Tarentole on dansa des contredanses jusques bien avant dans la nuit.

CHANSONS

De M. de Malezieu faites à Seaux, Sur l'Air, Vogue la Galere.

A M. LE DUC.

HONNEUR de nôtre France,
Petit Fils de Condé,
Boi, trinque à toute outrance,
Tu seras secondé.
Et vogue la Galere, *&c.*

Quand tu cours à la gloire,
Qui peut suivre tes pas ?
Mais s'il ne faut que boire,
Je ne te quitte pas.
Et vogue la Galere, *&c.*

Les Couplets suivans furent faits chez Madame de Moras à un repas qu'elle donna à Madame la

Duchesse du Maine. *Sur l'Air*, Ah, quelle est belle !

Vuider la pinte
Est ma grande felicité,
Qu'un sot soûpire auprès d'Aminte ;
Pour moi je veux en liberté
Vuider ma pinte.

Rempli mon verre,
Mets tout plein, vêrse jusqu'au bord ;
Prens garde qu'il n'en tombe à terre,
Bon, mais le voilà vuide encor.
Rempli mon verre.

Ah ! quel mystére !
Cela me fait tourner l'esprit.
Comment Diable se peut-il faire
Qu'il soit vuide, puisqu'on l'emplit ;
Ah, quel mystére !

Encor chopine
Avant que de nous séparer.
Ce temps m'allûme la poitrine.

Il faut pour me désalterer,
Encor chopine.

Que l'Ambroisie
Se serve à la table des Dieux.
Je n'en ai point de jalousie.
Ce vin est plus délicieux
Que l'Ambroisie.

CHANSON

De Monsieur de Malezieu; Sur l'Air, De Joconde.

LES vilains jours pour la saison!
Quelle triste soirée!
Je sens ébranler la maison
Par le cruel Borée.
Amis, il va pleuvoir sans fin.
Saint Medard fera rage.
Mettons trente verres de vin
A couvert de l'orage.

Le mauvais temps regne toûjours;
Et quoique j'en enrage,

S'il

S'il doit pleuvoir quarante jours,
Faut-il perdre courage ?
Banniſſons d'ici tout chagrin ;
Malheur à qui s'ennuye.
Chers Amis, verſons plus de vin
Que ſaint Medard de pluye.

CHANSONS

Que M. de Malezieu fit à la Fête de Châtenay.

Sur l'Air de Joconde.

QUOY donc ! ſommes-nous enchantez ?
Quelle vive lumiere,
Quel éclat de rares Beautez
Vient frapper ma paupiere ?
D'où vient que ces champêtres lieux
Me paroiſſent un Louvre ?
Sommes-nous viſitez des Dieux ?
Eſt-ce le Ciel qui s'ouvre ?

DU MESME.

Sur le meſme Air.

Chanſon faite à Seaux.

AMIS, redoublons nos Concerts,
Célébrons cette Fête.
O Dieux ! que de Bachiques Vers
Vont ſortir de ma tête !
La table eſt le ſacré Vallon,
Ma bouteille Hypocreine,
Et je vois plus d'un Apollon
Dans le grand Duc du Maine.

Jamais à la table des Dieux
Vit-on rien de ſemblable ;
La ſeule Hôteſſe de ces lieux
Plus qu'eux eſt adorable.
Oui, Venus a moins de beauté,
Pallas moins de ſageſſe,
Junon a moins de majeſté,
Hebé moins de jeuneſſe.

DU MESME.

Sur le mesme Air.

Sur Mademoiselle de Nevers qui étoit à une petite Table.

GÊNEST, la guerre des Geans
Est digne de tes veilles ;
De la Pucelle d'Orleans
Célébre les merveilles.
Pour moi qui consacre mes Vers
A l'Amour, à ses Armes,
De la Pucelle de Nevers
Je veux chanter les charmes.

Vois-tu cette jeune Beauté
A la petite Table ?
La vois-tu boire une santé ?
O Dieux, qu'elle est aimable !
Le vin brille de mille attraits
En approchant sa bouche,
Et l'Amour y trempe ses traits
Au moment qu'elle y touche.

CHANSONS

De Monsieur le Duc de Nevers ;

Sur l'Air, Réveillez-vous, &c.

Elles sont faites à Seaux.

JEUNES Gens que l'Amour domine,
Bûveurs, qui cherchez le bon Vin,
Voyez les yeux de ma Voisine,
Voyez l'œil de ce jus divin.

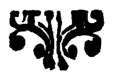
Jamais dans l'Isle de Cithére,
Jamais dans l'Isle de Bacchus
A-t-on trouvé tant dequoi plaire ;
A-t-on trouvé de si bon jus ?

Ici les graces les plus vives,
Ici la foule des plaisirs
Ne laissent pas à nos Convives
Le temps de former des desirs.

Ce Couplet-ci fut fait dans un Pavillon de Seaux qui eſt au milieu du Jardin, & que l'on appelle le *Pavillon de l'Aurore.* La Chanſon eſt addreſſée à Madame la Ducheſſe du Maine.

Impromptu par M. de Malezieu.

Ces Jardins où réſide Flore,
D'un printemps éternel ornez
Ne ſont le Palais de l'Aurore
Que depuis que vous y venez.



Toutes ces Chanſons ſont de M. de Malezieu.

Ces quatre Couplets furent faits le jour de la Fête de Châtenay l'année 1704.

CHANSONS

ſur l'Air,

Si quelque jaloux s'intereſſe.

GRANDS Dieux, envoyez un Orphée
Pour chanter la divine Fée *
A qui nous offrons nos Concerts.
Ah ! quelle faveur ſinguliere,
J'apperçois le Duc de Nevers ;
Les Dieux éxaucent ma priere !

Il ſuſpend l'Onde fugitive,
Il rend la Nature attentive,
Il ſçait animer nos Forêts ;
Et la plaintive Philoméle

* *Madame la Ducheſſe du Maine.*

Interrompt ſes tendres regrets,
Pour entendre mieux chanter qu'Elle.

Prens donc la Trompette Lyrique,
Nevers, & d'un vol Pyndarique
Porte Laurette * juſqu'aux Cieux.
Célébre ſa gloire immortelle;
Rien n'eſt pour toi plus glorieux,
Que de parler dignement d'Elle.

Laiſſe-là ſa haute Nobleſſe;
Mais dy qu'Elle a dés ſa jeuneſſe
Ce qu'apporte l'âge parfait.
Dy qu'Elle a l'eſprit de ſon Pere,
Dy pour achever d'un ſeul trait,
Qu'Elle a les vertus de ſa Mere.

Ce Couplet fut fait à la même Fête de Châtenay.

Jadis un fameux Grand d'Eſpagne
Brûla ſa Maiſon de Campagne,

* *Madame la Ducheſſe du Maine.*

Pour traiter sa Reyne à grands frais.
Je l'imite, grande Princesse,
Il m'en coûte trois Tabourets,
Pour avoir logé Vôtre Altesse.

Les Couplets suivans ont été faits à Seaux.

Impromptu.

Nevers, Geneſt, Chaulieu, la Fare
Dignes concurrens de Pindare,
Déployez vos rares talens,
Prenez la Lyrique Trompette,
Chantez sur des tons excellens
Un Hymne à l'honneur de Laurette.

Pour moi que mon insuffisance
Condamne à garder le silence
Pendant vos celestes accords,
A sa santé je m'en vais boire,
Et faire plus de rouges bords
Que vous de Chansons à sa gloire.

M. de Malezieu fit ce Couplet chez Madame de Croissy un jour qu'elle donna à dîner à Madame la Duchesse du Maine.

Suffisoit-il pas que la France
Portât vôtre magnificence
Aussi loin qu'elle peut aller ?
Quoi, falloit-il que nôtre Hôtesse
Epuisât pour nous regaler
Toute la Hongrie & la Gréce ?

Ce Couplet est sur M. le Prince de Conty.

Impromptu, à Table.

PRINCE, l'Amour & la Victoire
Tour à tour vous comblent de gloire,
En vous tout est rare & divin.
Contre vous qui peut se défendre ?
Si vous aimiez un peu le vin,
Vous seriez revivre Alexandre.

Ce Couplet est pour M. le Duc.

Aidé de tes regards propices,
Et travaillant sous tes Auspices,
J'ai sçû réüssir quelquefois;
Mais si j'avois ton beau génie,
Digne Rejetton de nos Rois,
Je ferois taire Polymnie.

Ces deux Couplets suivans furent faits l'année que M. le Duc de Bourgogne alla en Allemagne, & qu'il prit Brizac.

Impromptu, à Table.

En tous lieux régne la discorde;
Personne aujourd'hui ne s'accorde;
Et c'est à qui s'assommera.
Puisqu'il faut que tout soit en guerre,
Voyons donc qui l'emportera
De ma bouteille, ou de mon verre.

Volez, PRINCE, sur la frontiere,
Secondez le Duc de Baviére,
Ce digne & brave Souverain;
Les froids Habitans d'Allemagne,

Quand vous boirez les vins du Rhin,
Ne boiront pas ceux de Champagne.

IMITATION D'UN PASSAGE d'Horace.

TANT que je puis fournir ma table
D'un vin coulant, frais, délectable,
J'ai nombreux cortége d'amis;
Dès que mon muid vient à la lie,
Amis, parens, mes propres fils,
Chacun me fausse compagnie.

Damis étoit incomparable;
Il avoit l'esprit doux, aimable,
Rare entre les plus excellents;
On vient de décreter sa Terre,
Les Prôneurs de ses beaux talens
Tous les premiers lui font la guerre.

Allez, bons Amis de Marmitte,
Puisque mon vin fait mon merite,
Je n'en veux plus avoir pour vous.
Vous n'aimez rien que mon Bourgogne,

Moi j'en aime mieux quatre coups,
Qu'être loüé par un Yvrogne.

Sur M. de Laſſé qui ne vouloit pas chanter des Chanſons à boire, & qui ne bûvoit que de l'eau.

Le Marquis de Laſſé rebute
La Chanſon du *Pere-à-la-butte*,
Et ne veut boire que de l'eau.
J'en ſçai la raiſon, je vous jure,
C'eſt qu'il veut prouver le Rondeau
Que fit jadis le grand Voiture.

Couplet qui fut fait pour Madame la Ducheſſe de Nevers à ſa Maiſon de Campagne à Paſſy.

Les propres mains de la Nature
De Paſſy forment la parure,
Tous les ſens y ſont enchantez ;
Ces lieux ſans emprunt, ſans fineſſe
Charment par leurs propres beautez,
Comme fait leur divine Hôteſſe.

Couplets qui furent faits à saint Oüen chez Madame de Polignac qui donnoit une collation à Madame la Ducheſſe du Maine, & à pluſieurs autres Dames qui étoient venuës avec elle.

Impromptu.

On dit que ſans le clair de Lune,
Que ſans ſa lumiere importune
Mille feux ſuivroient ce repas ;
Ma foy, Lune, quoique tu faſſes,
Du moins tu n'empêcheras pas
Que nous n'illuminions nos faces.

Eſt-ce illumine ? eſt-ce enlumine ?
La difficulté me chagrine ;
Car je veux ſuivre la raiſon.
Que dis-je ? Ce jus délectable,
Qu'ici l'on verſe à foiſon,
Jette la raiſon ſous la table.

Que Meſſieurs de l'Académie
Lamentent comme Jérémie

Sur un mot dit mal à propos ;
Bien parler ne fait point ma gloire ;
Je ne veux sçavoir que ces mots,
Laquais, que l'on me verse à boire.

Ce Couplet fut fait à l'occasion d'une Dame qui quittoit la Table pour aller mettre du rouge.

Il n'est rien de si détestable,
Sur tout lorsque l'on est à table,
Qu'un museau pâle & sans couleur.
Amis, voici nôtre toilette,
C'est un remede à la pâleur,
Vîte du rouge, que j'en mette.

Ce Couplet est addressé à M. le Duc ; Il a été fait à Seaux.

Ce n'est pas assez qu'à la guerre
Tu sois plus craint que le tonnerre,
Que tu sois un digne Bourbon ;
Il faut ici rougir ta trogne,
Si tu veux soûtenir le nom
De vrai Gouverneur de Bourgogne.

Ce Couplet est sur Mademoiselle de Moras. Il fut fait le jour que l'on tira à Paris le feu de joye pour la Naissance de M. le Duc de Bretagne. Madame la Duchesse du Maine alla voir ce feu dans la Maison de Madame de Moras qui donne sur le Quay. M. de Malezieu y étant avec elle, fit cette Chanson.

Impromptu.

En vain d'un pompeux étalage
La Seine pare son rivage;
Je ne voi que vous en ces lieux.
Ouy, mon adorable Clarice,
Le feu naturel de vos yeux
Eteint tous les feux d'artifice.

Ces deux Couplets sont de M. de Malezieu. *Chanson à boire, Sur l'Air*, De Joconde.

Qu'un autre chante Cupidon,
Et les rigueurs d'Aminte,
Ma Lyre n'est pas sur le ton
De l'amoureuse plainte.

Unique objet de mes amours,
Ame de ma bouteille,
C'est toi qu'il faut chanter toûjours,
Divin jus de la Treille.

Il n'est rien dans tout l'Univers
Qui ne te rende hommage.
Jusqu'à la glace des Hyvers,
Tout est pour ton usage.
La terre fait de te nourrir
Sa principale gloire;
Le Soleil luit pour te meurir;
Moi je vis pour te boire.

CHANSON

Que M. le Duc de Nevers envoya à Madame la Duchesse du Maine au retour d'un voyage de Seaux où il avoit passé plusieurs jours; Sur l'Air, Dirai-je mon *Confiteor?*

QUEL Baladin audacieux,
Conduit par ma triste Planette,

Vient m'arracher de ces beaux lieux,
Où par les charmes de Laurette
Mon ſort étoit devenu tel,
Que je me croyois immortel ?

Mon ame à ce cruel réveil
Se trouva de douleur ſaiſie.
L'enchantement de ce ſommeil
Faiſoit tout le bien de ma vie ;
C'étoit trop de félicité
Pour être une réalité.

Déeſſe des Enchantemens,
O belle & divine Laurette,
Refaites en peu de momens
Ce Palais, d'un coup de baguette ;
Mais donnez-lui la faculté
De n'être plus déſenchanté.

L'Abbé Geneſt fit la Réponſe ſuivante.

Nevers, au ſon de cette voix
Dont tout ſuit la douceur extrême,

Tel qu'Amphion fut autrefois,
Refaites ce Palais vous-même;
C'étoit de vos accords charmans
Que naissoient nos Enchantemens.

Par mille concerts éclatans
Revenez l'embellir encore,
Ramenez, avec le Printemps,
Les jeux, les ris, Zéphire & Flore;
Venez habiter à jamais
Ces lieux que vous comblez d'attraits.

Qu'on doute encor auprès de vous
Quel objet sçait le mieux nous plaire;
Et si les appas les plus doux
Sont dans la fille*, ou dans la mere*,
Joignez, pour enlever les cœurs,
A vos chants leurs charmes vainqueurs.

* *Madame, & Mademoiselle de Nevers.*

CHANSONS

Impromptu.

De M. le Duc de Nevers; Sur l'Air, De Laire la, lan laire, *faites à Seaux. Ce Couplet est addressé à M. le Duc du Maine.*

POUR voir Laurette * en ces beaux lieux,
Vous quittez le séjour des Dieux;
Ma foy vous ne sçauriez mieux faire,
Laire la, lan laire, *&c.*

Ce second Couplet est de M. de Malezieu.

Pour de beaucoup moindres appas
Jupiter mit les armes bas,
Et se défit de son tonnerre.
Laire la, lan laire, *&c.*

Ces Couplets suivans sont tous de M. de Nevers.

* *Madame la Duchesse du Maine.*

Geneſt, bûvons à qui mieux mieux,
A la Nymphe de ces beaux lieux
Vuidons une bouteille entiere.
Laire la, *&c.*

Pour chanter Laurette à jamais,
Tous ſes appas, tous ſes attraits,
Je voudrois bien être un Homere.
Laire la, *&c.*

Couplet ſur Mademoiſelle de Malezieu.

Pour la petite Malezieu
Le feu qui brille dans ſes yeux
Eſt le même eſprit de ſon Pere.
Laire la, *&c.*

POUR M. LE DUC.

BUVONS, Amis, vuidons les pots
A la ſanté de ce Héros
Petit-fils digne du grand-Pere.
Laire la, *&c.*

Geneſt, bûvons du vin à Seaux
A la Divinité de Seaux,
Dont le regard nous eſt proſperé.
Laire la, *&c.*

CHANSONS

Sur l'Air, Vogue la Galere, &c.

Pour Madame la Ducheſſe du Maine.

SI vous m'êtes propices,
Beaux yeux remplis d'attraits,
Dans des flots de délices
Je me plonge à jamais.
Et vogue, *&c.*

Laurette, pour vous plaire,
Si vous allez ſur mer,
Le Beau-fils de Cithére,
Amour voudra ramer.
Et vogue, *&c.*

Les Graces vous ont faite
Pour plaire & pour charmer;
Pur boire à vous, Laurette,
J'avalerois la mer.
Et vogue, *&c.*

Pour Mademoiselle d'Anguyen, & Madame la Duchesse du Maine.

DE ces deux Sœurs charmantes
Célébrons la santé;
Par les neuf Sœurs sçavantes
Leur nom sera chanté.
Et vogue, *&c.*

Sur l'Air, De Joconde.

ICI l'on goûte un doux loisir
Qui charme ma paresse;
On va de plaisir en plaisir,
Tout nous ravit sans cesse.
Toûjours des passe-temps divers
Liberté toute entiere;
La danse, les chansons, les vers,
Les jeux, la bonne chére.

Sur l'Air, Et vogue, &c.

Voici qui nous délivre
Des maux les plus affreux.
Bûvons, quand on eſt yvre,
On eſt toûjours heureux.
Et vogue, *&c.*

Sur l'Air, De Joconde; *Pour Madame la Ducheſſe du Maine. C'eſt encore de M. le Duc de Nevers.*

TOus les Chantres de l'Univers
Vous doivent leur hommage;
Vous êtes de leurs plus beaux Vers
Et l'objet & l'image.
S'il avoit vû vôtre beauté,
Vôtre grace parfaite,
Petrarque auroit bien moins chanté
Sa Laure que Laurette.

Pour moi je trouve en Malezieu
Mille graces infuſes;
Il parle la langue des Dieux
Mieux que ne font les Muſes.

Il ſçait mêler dans ſes Concerts
Virgile, Horace, Ovide;
Comme un éclair par chaque Vers
Il prend un vol rapide.

Ce Couplet fut fait un jour que M. de Nevers partoit de Seaux.

Il faut enfin vous dire Adieu,
Adorable Princeſſe,
Il faut partir de ce beau lieu,
Ah, Dieu, quelle triſteſſe!
Je ſens croître de plus en plus
Ma douleur ſans pareille;
Il faut recourir à Bacchus,
Vuidons une bouteille.

Sur l'Air, Ah, qu'elle eſt belle!
A Madame la Ducheſſe du Maine, par M. de Nevers.

BELLE Laurette,
Objet charmant de nos deſirs,
En verité vous êtes faite

Pour

Pour les jeux & pour les plaisirs,
Belle Laurette.

On vous adore,
Charmant objet plein d'agrémens;
Je veux le repeter encore,
Et vous le dire incessamment
On vous adore.

Ainsi qu'Horace
Le grand Genest & Malezieu
Se font oüir sur le Parnasse,
Ils vous chantent à qui mieux mieux,
Ainsi qu'Horace.

A tous vos charmes,
Que l'on ne sçauroit trop vanter,
Zenocrate eût rendu les armes;
Il n'eût jamais pû résister
A tous vos charmes.

S'il l'avoit vûe
Au Mont Ida, le beau Paris,

De lui la pomme elle auroit euë.
Il n'eût point regardé Cypris,
S'il l'avoit vûë.

CHANSON A BOIRE.

Sur le mesme Air.

LA belle chose !
Qu'un grand verre tout plein de vin!
Il fera mon Apothéose ;
De Mortel je serai Divin.
La belle chose !

CHANSONS

Faites à Seaux par differents Autheurs. Ce Couplet est de M. le Duc addressé à M. de Malezieu; Sur l'Air, De Vogue la Galére.

VOus avez la sagesse
De Socrate & Platon,
Et l'agréable yvresse

Du bon Anacréon.
Et Vogue, &c.

DU MESME.

Sur l'Air, Si quelque Jaloux, *&c.*

JE veux qu'on grave sur mon verre,
Non de vaillants foudres de guerre,
Mais bien l'Amour de pampre orné;
Qu'on y peigne le bon Siléne;
Moi de lierre couronné,
M'enyvrant avec Céliméne.

DU MESME.

Sur Madame de Nevers.

EST-ce donc le Dieu du Parnasse
Qui m'inspire une sainte audace,
Ou bien de Bacchus la liqueur?
Amour, je reconnois ta mere,
Qui, pour s'emparer de mon cœur,
A quitté l'Isle de Cithére.

DU MESME.

Pour Madame la Ducheſſe du Maine.
Sur l'Air, De l'Inconnu.

SOus les attraits d'une aimable Princeſſe,
On reconnoît à l'éclat de ſes yeux,
Qu'une Déeſſe
Quitte les Cieux,
Pour nous donner ce Nectar précieux
Qu'à Jupiter préſente la Jeuneſſe.

De M. de Malezieu; Sur le meſme Air. Pour Madame la Ducheſſe du Maine.

EN vain je ſens une pente ſecrete
A célébrer des charmes reconnus,
Muſe indiſcréte,
C'eſt un abus;
Apelles ſeul pouvoit peindre Venus,
Le ſeul Nevers peut parler de Laurette.

De M. de Mayercron fils de l'Envoyé de Dannemarck ; Sur le mesme Air. Pour Madame la Duchesse du Maine.

SI nous eussions été jadis en Gréce,
Lorsque Paris jugea de la Beauté,
Nôtre Déesse
L'eût emporté.
Junon jamais n'eut tant de majesté,
Venus d'attraits, Minerve de sagesse.

CHANSON

De M. le Duc du Maine ; Sur Madame de Nevers. Sur l'Air, Réveillez-vous, Belle endormie.

NOTRE charmante Céleriere
Brille de mille attraits divers,
Est-ce la Reine de Cythére ?
Ou la Duchesse de Nevers ?

RE'PONSE.

De M. de Nevers pour Madame de Nevers.

ARTISAN de belles paroles,
En qui brillent mille vertus,
On doit craindre vos hyperboles,
Quand vous faites des impromtus.

CHANSONS

De Madame la Duchesse du Maine; Sur l'Air, Ah qu'elle est belle !

AVEC sa Lyre
Quand Nevers chante dans nos Bois,
Il n'est point de cœur qu'il n'attire;
Comme fit Orphée autrefois
Avec sa Lyre.

COUPLET

De Monsieur de Malezieu.

QUAND Nevers chante,
Dieux, quelle douce émotion !
Que sa voix est tendre & touchante !
On croit ce qu'on dit d'Amphyon,
Quand Nevers chante.

CHANSON A BOIRE.

De Madame la Duchesse du Maine.

COMME Siléne,
Bûvons ce Nectar précieux ;
Laissons les sources d'Hypocraine,
Enyvrons-nous à qui mieux mieux,
Comme Siléne.

CHANSON

De Mademoiselle de Moras ; Sur Madame la Duchesse du Maine.

COMME Cythére,
Les Graces vous suivent toûjours ;
Les plus grands Dieux veulent vous plaire.
Vous êtes Mere des Amours,
Comme Cythére.

De Madame la Duchesse du Maine ; Sur Madame de la Ferté qui sortoit de table, parce qu'il y avoit treize personnes. Sur l'Air, Si quelque Jaloux s'intéresse, *&c.*

METTEZ-vous à Table à vôtre aise,
Sans compter ni douze ni treize,
Au nombre faut-il s'arrêter ?
Bûvez, bûvez, Duchesse aimable,

Tant que vous ne puissiez compter
Combien nous nous trouvons à table.

De Madame la Duchesse du Maine ; Sur Mademoiselle de Moras un jour que Madame de Moras lui donna une Fête.

MORAS, cette fille excellente,
Par mille qualitez m'enchante;
Tout en elle est rare & charmant ;
Elle a la voix de Polymnie,
D'Erato l'aimable enjoûment,
Et la science d'Uranie.

Moras, je ne vis de ma vie,
Ni plus aimable compagnie,
Ni mets mieux choisis, ni plus beaux;
Mais rien ne seroit plus honnête,
Que de m'accompagner à Seaux,
Ce seroit couronner la Fête.

De M. l'Abbé Geneſt; Sur Madame la Ducheſſe du Maine.

FAUT-il s'étonner ſi Laurette
Sçait par la moindre Chanſonnette
Au Parnaſſe emporter le prix.
Apollon charmé de la Belle
N'inſpire plus nos beaux eſprits,
Et ne veut chanter qu'avec Elle.

Chanſon de M. de Nevers; Pour Madame la Ducheſſe du Maine. Sur l'Air, De Joconde.

DIEUX, que de charmes triomphants,
Et que Laurette eſt belle!
Tous les Amours encor enfans
Badinent autour d'Elle!
Les Graces marchent ſur ſes pas,
Et font briller ſes charmes.
A tant d'attraits, à tant d'appas
Venus rendroit les armes.

Autre Couplet de Monsieur de Mayercron. *Sur l'Air*, Si quelque Jaloux, *&c.*

Il n'est rien de si beau sur terre
Que la Nymphe que l'on révére
Dans cette charmante Maison ;
Par son esprit, sa grace extrême
Elle est hors de comparaison,
Et n'a d'égale qu'Elle-même.

CHANSON

De M. de Gondrin qui étoit prêt de partir pour aller à l'Armée ; Sur l'Air, Si quelque Jaloux s'intéresse.

EN vain, adorable Laurette,
J'entens la voix de la Trompette
Qui m'invite aux travaux de Mars ;
Vous servir fait toute ma gloire ;
Favorisé de vos regards
Je ne veux point d'autre victoire.

M. de Mayercron fit le Couplet suivant, sur ce que Madame la Duchesse du Maine dit qu'elle craignoit que M. de Gondrin ne fût désenchanté par quelque bouclier de diamant, comme Renaud l'avoit été.

Lorsqu'on vous a tendu les armes,
Que l'on est vaincu par vos charmes,
Soûmis à vos attraits puissants,
Ni bouclier, ni fer, ni flammes,
Ne romproient les enchantemens
Dont vous sçavez lier les ames.

CHANSON

De M. de Malezieu qu'il fit à Châtenay ; Pour M. le Duc du Maine & Madame la Duchesse du Maine. Sur le mesme Air.

QUITTANT un Palais magnifique,
Pour venir en ce lieu rustique,

Ne croyez point perdre vos pas,
Seaux vous montre dans vôtre gloire:
Mais Châtenay, n'en doutez pas,
Fera plus pour vôtre mémoire.

Ce n'est pas toûjours dans un Louvre
Qu'un grand Monarque nous découvre
Ce qu'il a de rare & de bon;
Des grands Dieux la bonté suprême
Parut bien plus chez Philémon,
Qu'elle ne fait dans le Ciel même.

Jonquille la plus belle Levrette qui ait jamais été, étoit une petite Chienne à Madame la Duchesse du Maine. Elle mourut en faisant ses petits l'année 1704. M. de Malezieu a fait l'Epitaphe suivante en Latin & en François.

Jonquille, compagne fidéle
D'une Princesse dont le choix

Suffit pour t'assûrer une gloire immortelle,
De la Parque cruelle
Tu viens donc de subir les loix!
Pouvons-nous trop pleurer un trépas si funeste?
Mais enfin, en dépit des Destins irritez,
Tant qu'on verra briller les feux du Chien Céleste,
Jonquille, on vantera tes rares qualitez.

Junquilla teneros heu ferreus urget ocellos
Somnus: in æternam clauduntur lumina noctem.
Scilicet omne sacrum mors importuna profanat
Borbonidos Junquilla comes, Junquilla fidelis
Donec in atherea fulgebit Syrius aulâ
Semper honos, nomenque tuum, laudesque manebunt.

Epitaphe de Jannot Singe, que Madame la Ducheſſe du Maine avoit donné à un de ſes amis.

Çi git un Singe renommé,
Qui pendant ſes beaux jours fut tendrement aimé
D'une Princeſſe incomparable.
Il mourut dans les bras d'un ami charitable,
Et par ſes ſoins fut embaumé.
Quel Mortel eut jamais un ſort plus favorable ?

Le même en Latin.

Jannum delicias Dominæ tegit urna, viator.
Borbonis hunc luxit; memini pia dextra ſepulchro
Condidit, æternum ſervabunt ſæcula nomen.
Obiit 4° Kal. Mart. anno.

M. l'Abbé Geneſt diſpute volontiers en faveur des mots que quelques-uns de Méſſieurs ſes Confréres de l'Académie Françoiſe, & d'autres perſonnes délicates ſur nôtre langue veulent condamner. Il apporte autant qu'il peut les raiſons qu'on a de ne point retrancher ces mots du Dictionnaire. On imprima à Trévoux capitale de la Souveraineté de Dombes un Dictionnaire de nôtre langue plus ample que tous ceux qui l'avoient précédé. M. de Malézieu de l'Académie Françoiſe en fit préſent d'un éxemplaire à M. l'Abbé Geneſt, & lui envoya en même tems la Piéce ſuivante.

LE DICTIONNAIRE DE TREVOUX.

A M. l'Abbé Geneſt.

PRINCE, des Lyriques François,
Toi, que d'une commune voix
L'on reconnoît ſur le Parnaſſe

Pour le digne héritier d'Horace,
Toi, dont les chants harmonieux
Charment les Mortels & les Dieux,
Genest, dont la féconde veine
Fait autant d'honneur à la Seine
Par cent nobles productions,
Par cent rares inventions
Qu'à l'Epoux de la Nymphe Ilie [a]
En fit l'Homére d'Italie. [b]
Grand Personnage, permets moi
De me présenter devant toi,
Daigne recevoir mon hommage,
Comme Arbitre du beau langage
Je dois par plus d'une raison
Avoir entrée en ta Maison.
Oui, ma prétention est juste;
D'un vrai Héros, d'un jeune Auguste [c].
Que j'ai choisi pour protecteur
Tu fus toûjours admirateur:
Ta Muse dans plus d'un Ouvrage
Chanta ses vertus, son courage,

[a] *Le Tibre.* [b] *Virgile.* [c] *M. le Duc du Maine.*

Son goût, ses talens glorieux.
C'est par les soins, c'est sous les yeux,
C'est par l'ordre de ce grand Prince,
C'est dans son heureuse Province
Qu'on vient de me mettre en état
De paroître avec plus d'éclat
Que n'en ont eû tous mes Confréres,
Les précédents Dictionnaires.
D'ailleurs un ami, que tu crois
Capable de donner sa voix
Sur le merite d'un Ouvrage,
M'accorde aussi son patronage,
Et te répondra que je vaux
Moi seul plus que tous mes Rivaux.
Mais qui pourroit mieux que toi-même
Du mérite Arbitre suprême
Mettre mon travail en crédit ?
Un Livre est bon, quand tu l'as dit.
Si donc je gagne ton suffrage,
Que puis-je esperer davantage ?
De plus, quand je me donne à toi,
Je te rends ce que je te doi.
Je sçai bien par quelle tendresse

Que quelques-uns nomment foibleſſe.
On te voit toûjours ſoûtenir
Tous les mots qu'on voudroit bannir
Des plus vieux, des plus populaires
Des Proverbes les plus vulgaires.
Tu défens hautement les droits
En l'honneur de nos bons Gaulois:
Tu dis que tout a ſon uſage.
Que chaque ſtyle a ſon langage;
Que ſouvent on peut employer
Ces mots qu'à tort on veut rayer;
Cependant on ôte, on ſupprime.
Une rude & mordante lime,
Si tu ne m'avois protegé,
M'auroit juſques aux os rongé.
Si tu les avois laiſſé faire,
Moi malheureux Dictionnaire,
Dénué de tous mes tréſors,
Dépoüillé de mon propre corps,
De Géant devenu Pygmée,
Verrois ma perſonne enfermée
Sous la taille d'un Almanach,
Au plus des Quadrains de Pibrac.

Je frémis encor quand je pense
A la redoutable séance,
Où tant de mots authorisez
Furent sans sujet méprisez.
Toi seul pris en main leur défense
Contre une severe Sentence.
Tascher fut prêt à succomber,
Et sans toi *Choir* alloit tomber.
Maint autre non moins necessaire
Exilé du Dictionnaire
Alloit vieillir chez Saint-Gelais,
Chez Marot, ou chez Rabelais.
Tu permets que je les conserve
Chacun dans sa place en reserve
Où l'Ecrivain à son plaisir
Les peut laisser, les peut choisir.
Reçoi donc la reconnoissance
Que je dois à ton assistance;
Je m'en acquitte de bon cœur,
Et suis ton humble serviteur.

LE DICTIONNAIRE DE TRE'VOUX.

A Trévoux, le premier Janvier 1705.

Dans un temps que les pierres de couleur étoient à la mode, & que toutes les Dames en vouloient avoir, Madame la Duchesse du Maine envoya à Madame de Barbézieux une bague de rubis, de la part du Grand-Mogol, avec une lettre. Ce présent fut porté par un homme inconnu habillé en Turc. L'Ouvrage suivant est de M. de Malézieu. Quelques jours après que Madame de Barbézieux eut reçû ces Vers, elle envoya sa réponse qui est après la lettre de Madame la Duchesse du Maine. C'est M. Danchet qui l'a faite.

L'Empereur des Empereurs, le Grand-Aurengzeb, le Bien aimé du Prophéte, l'Emir des Emirs, la Joye des Cieux, & les Délices de la Terre, Roy de Golconda & de Visapour, le Souverain des cent quatre-vingt & treize Provinces fortunées qui sont la crême de la

Grande-Asie. A la plus gracieuse & gentille Veuve qui soit en tout l'Empire des Francs, la Perle des Dames Occidentales, le Diamant des Sultanes Gauloises, l'Allégresse des Allégres.

SALUT.

Incomparable & gente Veuve,
Qui valés cent fois mieux qu'une fille bien neuve,
Moi, Monarque qui tiens ma Cour
Dans ces climats heureux où commence le jour,
Souverain des vastes campagnes
Que le Gange traverse à flots précipitez,
Dominateur de ces riches montagnes,
Qui cachent le rubis dans leurs concavitez,
Je vous dépêche un Eunuque fidéle,
Pour vous donner des marques de mon zéle.
Si ce Rubis-Ballais dont je le fais porteur

Peut tenir dans vos mains une place honorable,
Je regarderai cet honneur
Comme un trésor inestimable,
Et m'en estimerai plus heureux mille fois,
Que d'avoir pour sujets une foule de Rois.

J'ai appris par la voix de la Renommée que les Dames Françoises, attachées plus que jamais à faire grand cas de ce qui ne le merite guére, préférent les pierres de couleur aux Diamants, & que toutes leurs parures ne sont plus composées que d'Aigue-marines, Rubastes & Péridors. J'ai donc pensé qu'il falloit me conformer à la mode ; car si j'avois suivi mon inclination, j'aurois fait détacher de ma chaize percée mon gros Diamant de soixante & quatorze millions pour vous l'envoyer : mais comme j'ai apprehendé qu'il ne

fût pas estimé en France à beaucoup près de ce qu'il vaut, je l'ai laissé en place, jusqu'à ce que j'aye appris s'il pourroit vous agréer, & je me suis borné à vous envoyer une Pierre de couleur qui servoit de pendant d'oreilles à mon Eléphant favori.

Si de pareils présens vous font quelque plaisir,
Et si vous faites cas de ces galanteries,
Mon bel Enfant, vous n'aurez qu'à choisir.
Disposéz de mes pierreries;
Il n'est point de présent de si grande valeur,
Que l'est l'offrande de mon cœur:
Acceptez-le, aimable personne.
Il est constant. Je vous le donne.

La Veuve paisible, Sultane Gauloise. A l'Empereur des Empereurs, le Grand-Aurengzeb, le Bien aimé du Prophète, l'Emir des

des Emirs, la Joye des Cieux, & les Délices de la Terre, Roy de Golconda & de Visapour.

RE'PONSE

De Madame de Barbezieux; Elle est de M. Danchet.

SEIGNEUR, par quel charme invincible
Vos tendres sentimens ont-ils troublé mon cœur?
Depuis long-temps, veuve paisible,
A vivre sans amour je fixois mon bonheur.
Je craignois les soûpirs, les soupçons, les allarmes,
Cortege que ce Dieu fait voler sur ses pas,
Et je me refusois à ses trompeurs appas,
Source de tourmens & de larmes.
L'Amitié m'unissant de ses nœuds les plus forts

Avec une auguſte Princeſſe,
Qui des Dieux en naiſſant receut mille tréſors,
Sembloit fermer mon cœur à toute autre tendreſſe;
Je l'aimois, j'en faiſois mon bonheur ſouverain:
Nul preſent ne pouvoit me plaire,
S'il ne me venoit de ſa main.
Je rougis en ce jour d'éprouver le contraire.
Un Rubis enchante mes yeux;
Et c'eſt moins ſa flamme brillante
Qui me l'a rendu précieux,
Que la main qui me le préſente.
Ce plaiſir trop charmant dont mon cœur eſt flatté,
Offenſe une Princeſſe aimable;
C'eſt la ſeule infidelité
Dont mon amitié ſoit coupable.
Mais je n'ai pû vous réſiſter,
Et vous dérober vôtre gloire,
Seigneur, c'étoit une victoire

Que seul vous pouviez remporter.
Il a même fallu pour causer ma foiblesse
Que l'Amour se servît d'adresse.
Dans cet écrit charmant qui me peint vôtre ardeur,
Il me fait remarquer cette délicatesse,
Cet esprit enjoüé qui brille en ma Princesse;
Et c'est un sûr moyen de soûmettre mon cœur.
Je trouve en vos discours mille douceurs parfaites
Qu'en elle seulement je croyois découvrir,
Comme elle, aux présens que vous faites
Vous donnez tout le prix par l'art de les offrir.
Si pour mieux expliquer vôtre flamme nouvelle,
Vous voulez employer le langage des Dieux,
On diroit qu'Apollon vous inspire comme elle.

Et vous fait ſurpaſſer Geneſt & Malezieux.
Ces noms ne vous ſont point étranges ;
Je croi qu'ils ſont connus juſques dans vôtre Cour,
Et que Golconde & Viſapour
Chantent comme nous leurs loüanges.
Contre tous vos talens quel cœur pourroit s'armer ?
Pour me rendre à vos ſoins je deviens infidéle ;
Je me croirois plus criminelle,
Si je me défendois, Seigneur, de vous aimer !
Gardez tous les tréſors qu'enferme vôtre Empire ;
Je n'en veux point à la Grandeur ;
L'offre que me fait vôtre cœur,
C'eſt l'unique bien où j'aſpire.
Pour me marquer vos tendres ſoins,
Banniſſez des préſens l'injurieux uſage ;
Mais ſongez, en me donnant moins,
A m'aimer encor davantage.

LETTRE

Ecrite par M. de Malezieu à Madame d'Artagnan pendant qu'elle étoit à Namur où M. son Mari commandoit, & où elle donnoit plusieurs Fêtes.

QUOY donc, charmante Voya-
geuse,
Sur les bords glacez de la Meuse,
Vous avez planté le Piquet,
Au mépris du Plessis-Piquet !
Quel charme à Namur vous attire ?
Par charité daignez le dire,
Et du moins sous quelque couleur,
Déguisez-nous nôtre malheur.
Faites-nous, s'il se peut, comprendre,
Que vous ne pouvez vous défendre
De vous tenir si loin de nous,
Et qu'il vous seroit bien plus doux
De revenir en diligence
Respirer l'air de nôtre France.

Si cela n'eſt pas, pour le moins
Vous devez employer vôs ſoins
A tromper nôtre inquiétude ;
Et, ſur peine d'ingratitude,
Avoir quelque compaſſion
De nôtre extrême affliction.
Dans cette Maiſon magnifique, [a]
Où le Beau Moderne & l'Antique
Sont ſi parfaits, que l'œil ſurpris
Ne ſçait auquel donner le prix ;
Où la Nature liberale
Ses plus rares tréſors étale :
Dans ces Jardins, où les Colberts
Ont mis tant de charmes divers,
Et qu'un Héros, d'un rang ſuprême,
Aujourd'hui cultive lui-même ;
Oui, dans ce Palais enchanté,
J'erre incertain, déconcerté ;
Mon ſeul déſeſpoir m'accompagne,
Les yeux levez vers la montagne, [b]

a *A Seaux.*

b *Montagne du Pleſſis-Piquet, près de laquelle eſt la Maiſon de Madame d'Artagnan.*

Qui voit à ses pieds nos hameaux,
Et commande au superbe Seaux;
Je dis, dans ma douleur mortelle,
Pavillon, quand reviendra-t-elle?
Falloit-il jamais consentir,
Beaux lieux, à la laisser partir?
Terrasse, qui dois ta structure
Aux propres mains de la Nature;
Bois, dont les Arbres toûjours verds
Sont aussi vieux que l'Univers,
Palissades si bien tenuës,
Dont le sommet perce les nuës,
En vain vous m'offrez mille appas;
Ceux qui me touchent n'y sont pas.
Mais pendant qu'on se désespere,
Vous tenez vôtre Cour pleniere;
Vous y rassemblez tous les jours
Les Jeux, les Ris, & les Amours;
Et la puissance de vos charmes
Suspend la guerre & ses allarmes;
Le risque qu'on y peut courir,
C'est de vous voir, & d'en mourir:
A cela près, tout rit, tout danse;

Belle Artagnan, vôtre presence,
Malgré l'Hyver, & ses frimats,
Fait fleurir de tristes Climats.
On dit que vos rares prestiges,
Font encor de plus grands prodiges,
Qu'ils ont transformé les Flamans
En polis & tendres Amans,
Namur en Païs de Cocagne,
Et la Biére en Vin de Champagne.
Nos Guerriers charmez & surpris,
Dans Namur retrouvent Paris.
Parmi tant d'heur & tant de gloire,
Sommes-nous en vôtre mémoire?
Daignez-vous penser seulement
Qu'on vous regrette incessamment?
Qu'une incomparable Princesse,
Qui vous a donné sa tendresse,
Dans ses plus intimes plaisirs,
Forme sur vous mille desirs?
Que dans ses Bals, ses Mascarades,
Ses Festins, & ses Promenades,
Elle dit, soûpirant tout bas,

La Voiſine n'y ſera pas ? [a]
S'il faut juger d'une Cadance,
S'il s'agit d'une Contredance,
Chacun dit d'un triſte maintien,
La Voiſine nous manque bien.
Le Grand en a perdu courage ; [b]
Et cet Archet qui faiſoit rage,
Cet infatiguable poignet,
Qui pour vous point ne s'épargnoit,
Qui jour & nuit entroit en dance :
Découragé par vôtre abſence,
Engourdi, peſant, abbatu,
N'a plus ni force, ni vertu;
Même le Cadet Favereſſe [c]
Ne danſe plus que d'une feſſe ;
Lui que vous ne pouviez laſſer,
Aime mieux lire que danſer ;
Il me ſemble que c'eſt tout dire ;
Car il n'aimoit rien moins qu'à lire.

a *Nom que Madame la Ducheſſe du Maine avoit donné à Madame d'Artagnan.*

b *Valet de Chambre de Madame la Ducheſſe du Maine qui joüe du Violon.*

c *Un des fils de M. de Malezieu.*

Jugez par là du changement
Qu'a produit vôtre éloignement.
Si vous n'avez un cœur de roche,
Songez que le Printemps approche;
Qu'il est temps de târir nos pleurs;
Qu'il faut partager vos faveurs.
Ces merveilles qu'on idolâtre,
Veulent un plus ample Théâtre;
Ouy, tant d'appas, tant d'agrémens,
Ne sont pas faits pour des Flamans;
Leur connoissance est trop petite,
Pour atteindre à vôtre merite.
Venez vous montrer au grand jour,
Et de Paris, & de la Cour.
Partez, adorable Voisine;
Ces lieux, où le bon goût domine,
Peuvent seuls former des Mortels,
Dignes d'encenser vos Autels.



Pour l'intelligence de la Piéce qui suit ; il faut sçavoir que Madame la Comtesse d'Artagnan, qui a été élevée en Normandie, dans une Maison nommée *le Robillard*, sur les bords de la riviere de Dive, avoit fait il y a quelques années une societé avec quelques Messieurs & Demoiselles des environs, sous le nom de differents Oiseaux. L'un deux nommé *le Pinson*, lui avoit envoyé des Vers au nom de ses confreres les Oiseaux qui se plaignoient de l'inconstance de la Fauvette (c'étoit Madame d'Artagnan) & l'accusoient d'avoir absolument oublié les Bois du Robillard, & de n'être plus occupée que de ceux du Chantilly & de Seaux. M. de Malezieu fit cette réponse au nom de la Fauvette.

LA FAUVETTE.

Pinson, Rossignol, Alloüette,
Oiseaux que j'ai toûjours si tendrement aimés,

Pourriez-vous ſoupçonner la conſtante
Fauvette
De n'avoir plus de goût pour l'aimable
retraite,
Où par un charme heureux nous fû-
mes transformez ?
Non, mon cœur à jamais gardera la mé-
moire
De ce ſéjour où nous avons goûté
Tant de plaiſir, tant de felicité ?
Rien n'en peut effacer la mémorable
hiſtoire ;
Soyez ſûrs, chers Oiſeaux, de ma fide-
lité.
La Dive revoltée ira contre ſa ſource ;
L'Océan couvert de guerets
Nourrira dans ſon ſein les tréſors de
Cérés ;
Le Soleil ſuſpendra ſon immortelle
courſe ;
Les Enfers joüiront de la clarté des
Cieux ;
Nos Plaines au Printemps ne ſeront plus
fleuries ;
Philoméle oublira ſes tons harmonieux ;
Les Loups, d'un ſoin officieux,

Veilleront sur les Bergeries,
Quand mon cœur inconstant ne prendra plus de part
Aux innocens plaisirs qu'on goûte au Robillard.
Toutefois, chers Oiseaux, la Fauvette ingenuë
Ne doit pas vous dissimuler
Qu'elle est en ces lieux retenuë
Par un Oiseau que rien ne sçauroit égaler.
Cet Oiseau si mignon, dont la beauté me touche,
C'est l'Oiseau Mouche, ou Finemouche ;
On le nomme aussi Colybris. *
Les Diamans, les Perles, les Rubis,
L'Astre du jour au haut de sa carriere
A moins d'éclat, moins de lumiere
Que n'en a ce petit Oiseau,
Le plus petit de tous, mais aussi le plus beau.

* *C'est le nom d'un petit Oiseau d'Amerique, qui a le plumage & le chant admirable, qui vole avec une extrême vitesse, & qui se nomme aussi l'Oiseau Mouche ou Finemouche, nom que Madame la Duchesse du Maine a porté dans une Comedie.*

L'Oiseau de Jupiter d'un effort moins rapide
Perce le vaste sein des Airs.
Mon Colybris plus prompt que les éclairs,
Sans qu'obstacle ou peril l'arrête, ou l'intimide,
Parcourt en un instant l'enclos de l'Univers. *
A sa vivacité rien n'est impénétrable;
Rien ne peut échapper à ses regards perçants:
Mais comment exprimer combien il est aimable,
Et quel est le pouvoir de ses divins accents?
Son petit bec plus beau que la plus belle bouche,
Soûmettroit d'un seul ton l'ame la plus farouche.
Il est plus d'un Oiseau, comme le Perroquet,
Qui parle, & n'a que du caquet.
Le merveilleux Oiseau dont mon ame est ravie,

* *Allusion à la facilité que Madame la Duchesse du Maine a pour toutes les sciences les plus élevées.*

Mêle à tout ce qu'il dit tant d'art, tant
d'agrément,
De politesse, d'enjoûment,
Que qui peut l'écouter, ne sent plus
d'autre envie,
Que de lui consacrer sa vie,
Jusqu'au dernier moment.
Aussi, depuis qu'à Seaux il fait sa résidence,
A l'envi tout s'empresse à lui faire la
cour :
Les Chantres de nos Bois respectent sa
naissance ;
Mais le respect fait bien moins que l'amour.
Colybris regne ici par un commun suffrage ;
Tout est soûmis à ses aimables loix.
Il est bien vrai que son haut parentage
Est illustré de mille & mille Rois.
En vain l'on demande à l'Histoire
Les noms de ses premiers Ayeux ;
Ils sont avant les demi-Dieux,
Avant le Temple de Mémoire.

Leur reſpectable antiquité
Va plus loin que l'obſcurité
De tous les ſiécles Héroïques :
Et quand les premiers Colybris
Firent leur nid dans les Gaules Belgiques,
Les Mortels ignoroient le grand Art des Ecrits.
Mais huit ſiécles entiers d'authorité ſuprême,
Qu'on ne peut conteſter à ſes puiſſants Ayeux,
Lui ſont beaucoup moins glorieux
Que la gloire & l'éclat qu'il tire de lui-même.
Sur tout ce qu'on m'avoit conté,
J'avois crû ſon portrait flatté ;
Mais enfin mon ame charmée
Connoît avec raviſſement
Que ce petit Oiſeau ſurpaſſe infiniment
Tout ce qu'en dit la renommée.
Oui, cette Déeſſe à cent voix,
Qui flatte ſi ſouvent les Princes & les Rois,

Qui toûjours franchit les limites
Que prescrit la sincerité,
A fait de vains efforts, publiant ses merites,
Pour atteindre à la verité.
Vous le voyez, Oiseaux, il ne m'est pas possible
De résister à des charmes si doux.
La Fauvette a le cœur sensible;
Et quoyque je le sois pour vous,
Je ne puis m'éloigner de la Cour enchantée
Que le Colybris tient à Seaux.
L'Hyver il quittera les Bois & les Hameaux
Pour une autre Maison par les Dieux habitée.
Alors j'aurai la liberté
D'aller revoir vos heureuses campagnes:
Alors, mes chers Amis, mes aimables Compagnes,
Vous rendrez témoignage à ma fidelité.

M. l'Abbé Geneſt envoya ces Vers à Madame la Ducheſſe du Maine, avec un Jeu d'Echets d'ébéne & d'yvoire.

LES ECHETS.

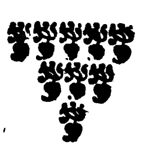
Voici deux Rois, voici deux Reines,
Dont le nom dès-long-temps vole par l'Univers :
Nous pouvons nous vanter que cent Peuples divers
De bon gré ſont ſoûmis à nos Loix ſouveraines ;
Et ſans faire éprouver ni contrainte, ni chaînes,
Nous regnons ſur la Terre, & regnons ſur les Mers.
Vous-même, CHARMANTE PRINCESSE,
Vous avez auſſi quelquefois
Daigné vous ſoûmettre à nos Loix.
Nous donnons des leçons de gloire & de ſageſſe,
Et nous faiſons briller nôtre art & nôtre adreſſe :

Princeſſe, vôtre eſprit s'eſt acquis tous
nos droits ;
Cet eſprit tout rempli de clarté, de ju-
ſteſſe,
De force, & de délicateſſe,
Eſt célébré chez nous d'une commune
voix.
Nous venons pour vous rendre un éter-
nel hommage ;
Vous voyez que tous nos Sujets,
Courtiſans, Chevaliers, tout, juſqu'au
moindre Page,
Tout, juſqu'aux plus grands fous, groſ-
ſit notre Equipage,
Et ſeconde ici nos projets.

Nous ne ſommes pas nés dans les mê-
mes Contrées.
Nôtre teint different, bien mieux que
les livrées,
Diſtingue les Sujets, comme les Souve-
rains ;
Les uns ont receu la vie
Où le Ciel a formé les plus beaux des
Humains,
Les autres au Païs des plus noirs Afri-
cains ;

Mais tous de vous ſervir ils ont la mê-
me envie,
Et leur ame ſera ravie
De voir leur fortune en vos mains.

Bien plus encor, leur zéle aſpire,
Quand ils auront vêcu ſous vôtre heu-
reux Empire,
De ſervir Meſſieurs vos Enfants,
Qui déja, dans leurs Jeux nobles & triom-
phants,
Sont ſi jolis, qu'on les admire;
Ils ont de qui tenir, Madame, & c'eſt
tout dire.



Mademoiselle de Moras avoit perdu la Médaille de l'Ordre : M. de Malezieu la trouva par hazard ; on menaça Mademoiselle de Moras de la chasser de l'Ordre pour punir sa négligence, & quelques jours après on servit devant Madame la Duchesse du Maine un Pâté dans lequel se trouva la Médaille avec ces Vers :

Je possede un trésor dont Moras est indigne ;
Qui n'a pû le garder, ne le meritoit pas ;
Mais par une faveur insigne
Urgande l'offre en ce repas
A celle qui pourra par une chansonnette
Vanter plus dignement les charmes de Laurette.

M. de Malezieu, pour consoler Mademoiselle de Moras, fit cette chanson en son nom, & on lui ren-

dit la Médaille. Sur l'Air, *Si quelque Jaloux s'interesse, &c.*

Pour un tel prix sur le Parnasse,
Anacréon, Virgile, Horace,
Combattroient inutilement,
Si, pour remporter la victoire,
Il faut vous chanter dignement,
Aucun n'en peut avoir la gloire.



M. l'Abbé Geneſt envoya à Madame la Ducheſſe du Maine pour ſa Fête les Vers ſuivants : Ils lui furent préſentez avec une Taſſe pleine de Thé. Elle ſe plaignoit d'un grand mal d'oreille.

HEBE'

A Madame la Ducheſſe du Maine.

SOus le nom de la Jeuneſſe
Je répréſente dans les Cieux
Vôtre teint, vos traits, & vos yeux.
Et j'inſpire toûjours la joye, & la tendreſſe,
En verſant le Nectar à la Table des Dieux.

Mais quoi ? De vôtre Cour on trouble l'allegreſſe !
Vous me livrez moi-même à la triſteſſe,
Quand je croi que dans ces beaux lieux
Vous coulez à ſouhait des jours délicieux

J'apprens qu'un mal cruel vous attaque
& vous presse !
Au milieu des plaisirs, la triste surdité
Par sa malignité,
Vient vous priver, BELLE PRINCESSE,
Des propos ravissants, & des charmants
concerts
De Malezieu & de Nevers.

❧❧

Moi, soudain, comme bonne & sage,
J'ai reclamé pour vous la Déesse Santé
Elle a, pour vous guérir, composé ce
breuvage;
Il a le goût, il a l'odeur du Thé;
Mais c'est un Elixir dont les Dieux font
usage.

Contre la surdité c'est un puissant se-
cours.
Vôtre mal, en tout cas, n'aura point
d'autre cours;
De l'oreille à la langue il ne pourra s'é-
tendre;
Vos torrents d'éloquence encor vont se
répandre.

Et

Et qu'avons-nous autre chose à prétendre ?
Car, PRINCESSE, après tout, pourquoi dissimuler ?
Nous pourrons tous nous consoler
Que vous ne puissiez pas entendre,
Pourvû que vous puissiez parler.

Mademoiselle de Choiseuil donna une Toilette à Madame la Duchesse du Maine. Le Miroir, n'aïant pû être mis en même temps, Monsieur de Malézieu fit les Vers suivants au nom de Mademoiselle de Choiseüil. Ils étoient au dessous d'un cœur où lon avoit écrit le nom de Ludovise.

LUDOVISE.

Ma bonne volonté surpasse mon pouvoir,
PRINCESSE, à la Toilette il faudroit un Miroir :
En sa place, agréez un cœur brûlant de zéle ;

Vous y reconnoîtrez le plus beau des
Portraits :
Aucun Miroir n'eſt ſi fidéle,
Ni ne conſerve mieux vos traits.

M. H. DE CHOISEÜIL.

Vers de M. le Duc de Nevers pour Mademoiſelle ſa fille qui étoit ſouvent à Seaux, & qu'on appelloit quelquefois Api par plaiſanterie.

Toi qui bornes tous mes ſouhaits,
Cher objet, en qui je me plais,
Aimable Api, charmante fille,
Aſtre naiſſant dans ma famille,
Qui brillant dans ſon jeune cours,
Fais tout le bonheur de mes jours,
Diſſipe l'ennui qui me preſſe,
Et viens étayer ma vieilleſſe.

On trouve en toi quelques appas
De la Sylphide de Damas,

De cette Fée Enchantereſſe,
Qui ſur les Beautez de la Gréce
Auroit eu ſans doute le prix
Tel qu'au Mont Ida l'eut Cypris.

Api, que je crois plus jolie
Que n'étoit autrefois Julie,
Ni la femme de Colatin,
Apprens donc à ton heureux Deſtin.
Le Ciel te prépare une vie,
De douceurs, d'agrémens ſuivie;
Les Jeux, les Plaiſirs, & l'Amour,
Te feront à l'envy la cour;
Tes jours s'écoulant dans la joye
Seront filez d'or & de ſoye;
Les Dieux, pour te les rendre heureux
Iront au devant de tes vœux,
Et tu verras tes Deſtinées
Par vingt beaux luſtres couronnées.

Moi, déja vers ma fin penchant,
Je galoppe droit au Couchant.

Il eſt bien triſte, il eſt bien rude,
De friſer la décrépitude,
Et que tout ce qui s'offre à moi,
Ne ſoit qu'horreur, ne ſoit qu'effroi.
J'apperçois la Barque fatale,
Qui flotte ſur l'Onde Infernale;
Je vois des légions de morts,
Qui viennent habiter ces bords;
Mais laiſſons aux Royaumes ſombres
Errer la cohorte des Ombres;
Ne parlons point de Flegeton,
Ni d'Averne, ni de Pluton.

Si par le ſavoir de Medée
L'Ame au corps étoit reſſoudée,
Telle qu'au pere de Jaſon,
J'eſpererois, moi vieil Eſon,
De rajeunir, & de paroître
Reſabriqué d'un nouvel être:
Mais la machine de nos corps
Subſiſte par trop de reſſorts;
Quoiqu'on admire en cet ouvrage

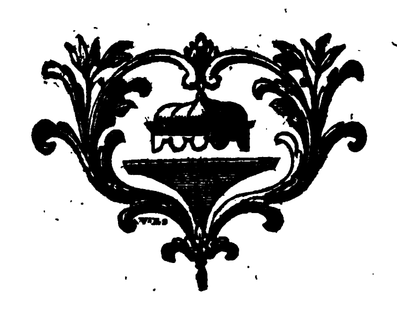
Les piéces de ſon aſſemblage,
La regle de ſon mouvement,
L'Ordonnance, l'arrangement,
Si de ce grand Tout les parties
Par le temps ſont déſaſſorties,
On verra tomber tout ſoudain
La fabrique du corps humain.
Ne ſongeons donc plus à revivre
Qu'en bois, en cire, en marbre, en cuivre,
Ou dans un précieux métal.
Venus au Rendez-vous fatal,
Quand nous pourrons ainſi paroître,
Nous ſerons des manieres d'Etre.

Vivez donc ſelon vos deſirs.
Que Séaux faſſe tous vos plaiſirs.
Là, dans le brillant de vôtre âge,
Tout pour vous eſt d'heureux préſage,
Tout rit à vos deſirs naiſſants,
Tout s'offre à vous ravir les ſens.
Mais dans ce Palais plein de charmes,

Pour ne nous donner point d'allarmes,
Evitez le Faune amoureux,
Dont les regards ſont dangereux :
C'eſt un Ogre qui vous alléche,
Qui cherchant toûjours la chair fraîche,
Dans l'épaiſſeur d'un Bois, tapi,
Pourroit bien attraper Api.
Demandez contre lui main forte ;
Et ſi Chambonas vous eſcorte,
Allez par tout, ne craignez plus
Les embûches du Dieu Faunus ;
Dans ſa noire ſpelonque même
Vous pourriez braver Polyphéme.

Telle que Cythére à Paphos,
On adore Azaneth à Seaux,
On trouve ſa beauté, parfaite ;
Quant à moi je tiens pour Laurette ;
Laurette, en qui les Cieux, Amis,
Leurs plus rares tréſors ont mis.
Sa Grace la rend adorable ;

Son Esprit est incomparable ;
Tout Malézieu bien arrangé
Dans sa tête est en abregé ;
Rien n'échappe à sa connoissance ;
Rien n'égale son éloquence.
Mais il faut se taire ; il est temps.
Que par des Vers plus éclatans
Geneſt cet Autheur Héroïque
Entonne son Panegyrique.



Vers de M. de Nevers pour M. le Duc de Vendôme, lors qu'il commandoit l'Armée du Roy en Italie.

PRINCE blondin, aimable Atlas des
Gaules,
Inébranlable, actif, & vigilant,
Qui soûtenez aussi sur vos fortes épau-
les
De l'Espagnol le Trône chancellant,
Vous qu'on aime par tout jusqu'à l'ido-
lâtrie,
Nouveau Titus, l'amour de sa Patrie,
Qu'on a vû dans les Champs de Mars,
Suivi de la victoire,
Fils de César, effacer la mémoire
Des Césars.

On ne sçait point, vous voyant contre
Eugène,
Si vous êtes dans le combat
Plus Capitaine que Soldat,
Ou plus Soldat que Capitaine;

Avec autant de cœur, & d'un effort égal
Vous ſçavez attaquer, auſſi-bien que défendre,
Et joindre aux ruſes d'Annibal
Toute la valeur d'Alexandre.

Pour ranimer le cœur de nos Soldats,
Et leur faire briguer l'honneur d'un beau trépas,
Il nous faudroit, pour le bien du Royaume,
Vendôme ici, Vendôme là, Vendôme.

Mais vous qui rempliſſez les deſſeins les plus grands,
Avec tout le brillant d'une guerriere audace,
Laiſſerez-vous perdre la race
Des Conquerans ?

Non, non, prenez une Amazone,
Qui dans le beau métier de Venus vous façonne,
Et qui par ſes charmes puiſſants

Réveille en vôtre cœur les amorces des
sens.
Aux plaisirs de l'Hymen tâchez d'être
sensible.
Ne soyez plus un Vendôme infléxible,
Et qu'une *Talestris* contraigne, en vous
charmant,
Votre cœur, *Zénocrate*, à devenir amant.
A sa beauté tout deviendra possible;
Et nous verrons un jour
Sortir de son sein prolifique
Une Pepiniere Héroïque
De beaux Cesarions plus charmans que
l'Amour.
Voilà bien vous loüer, mais Phebus
m'en avoüe,
Un temeraire effort m'éleve avec éclat;
Quoique vous soyez un ingrat,
Ma Muse vous aime, & vous loüe.
Vous venez à Paris, & je ne vous vois
pas ?
J'ai beau vous offrir un repas,
Je vous trouve arré pour cinquante;
On entend toûjours sur vos pas

Le bruit tumultueux d'une foule accla-
mante,
Qui par des cris de joye élancez juſ-
qu'aux Cieux,
Perce la Voûte étincellante,
Et frappe l'oreille des Dieux.
Faſſent ces mêmes Dieux qu'une fin
éclatante
Couronne inceſſamment vos Exploits
glorieux.
Après ces beaux ſouhaits, après un tel
augure
Je commence à m'appercevoir
Que Pégaſe ſous moi n'a plus la même
allure.
Puiſque j'eſpere de vous voir,
Que vous m'en aſſûrez pour le premier
voyage,
Je vais terminer cet ouvrage,
Et me nourrir toûjours d'eſpoir,
En attendant ce flateur avantage.

Ces Vers furent envoyez à M. le Marquis de Gondrin qui servoit en Flandres. C'est une plaisanterie qui lui fut faite quelques jours après la bataille de Montechiaro gagnée en Italie par M. de Vendôme. On appelloit M. de Gondrin le Baladin de l'Ordre de la Mouche à Miel, & on lui reprochoit d'estropier les Vers qu'il citoit dans ses Lettres. Ces Vers furent dictez aussi vîte qu'on put les écrire.

A Vous illustre Baladin,
Plus vaillant que le Paladin,
Qui pour les beaux yeux d'Angelique
Devint vagabond, frénétique,
A vous, incomparable esprit,
S'adresse le present Ecrit.
Vous, dont l'éloquence hardie,
Sçait compiler la Tragédie,
Et dans ses Ouvrages divers
Anatomiser les beaux Vers,

Aurez-vous assez d'indulgence
Pour excuser nôtre impuissance ?
Si nous possedions comme vous
Les Corneilles, & les Rotrous,
Les Racines & les Malherbes,
Salomon avec ses Proverbes,
Nous pourrions répondre aux beaux dits
Dont brillent vos doctes Ecrits.
Mais, trop miserables Poëtes,
Moins harmonieux que Choüettes,
Nous ne pouvons vous risposter
Ce qui nous fait souvent pester,
Et nous nous trouvons non sans peine
Droit au bout du Jardin Etienne :
Mais malgré nôtre indignité
Lisez un fait bien attesté.

Un Prince surnommé Vendôme,
Pas si saint que saint Chrysostome,
Mais plus vaillant que Manlius,
Que tous ces grands Chefs en ïus,
Que le grand Epoux d'Ildegarde,
A frotté près du Lac de Garde

Plus de douze mille Allemands,
Et déconfits ces Regimens,
De qui la brutale insolence
Osa s'armer contre la France,
Et passant à travers les Monts,
Vint inonder ces beaux Vallons,
Où Mincio doux & tranquille
Vit autrefois le grand Virgile.
Projet sagement concerté,
Plus vaillamment éxecuté.

Vandôme a sçû vaincre & combattre,
En petit-fils de Henri quatre,
Ces redoutables Allemands,
Ces fiers Vainqueurs des Othomans;
Eux, qui sous Charles de Lorraine,
Forçoient les Villes par centaine,
Et dont le destin florissant
Tant de fois ternit le Croissant;
Qui firent trembler Andrinople,
Et le Turc dans Constantinople;
Aujourd'hui battus, dispersez,

Jusqu'au pied de leurs Monts chassez,
N'y sont pas même en assûrance.
On les y pousse à toute outrance ;
Plus de trois mille prisonniers
Ont été faits dans les quartiers :
Autant dont la Plaine est couverte,
Aux Corbeaux tiennent table ouverte ;
Vingt-cinq Drapeaux, douze Etendarts
Ont été pris au Champ de Mars.
Enfin pour comble d'avantage,
Nous avons pris tout leur bagage,
Dix canons, deux mille chevaux,
Tous leurs pontons, tous leurs batteaux.
Mais avant que finir ma lettre,
Seigneur, je ne dois point ômettre
Un fait qui n'est pas mal plaisant.
Eugène vit chemin faisant,
Comme il descendoit la Montagne,
Venir à lui par la campagne,
Un homme galopant bien fort.

Il le prit pour Courier d'abord,
Et demanda quelle nouvelle;
Mais le Courier à tire d'aille,
Passa fort incivilement,
Sans un seul mot de compliment.
Le bon Prince vit dans la Plaine
Arriver Couriers par centaine,
Et n'eut pas de peine à juger
Ce qui les faisoit déloger,
Comme on dit, Seigneur, sans trompette.
Ma foy voilà ma lettre faite.



RE'PONSE

De M. l'Abbé de Chaulieu à une Lettre de M. de Malézieu qu'il lui avoit écrite pour l'inviter à la Fête de Châtenay.

SEIGNEUR Châtelain, la maniere
Dont m'invitez si poliment
Au Tournois, combats de Barriere,
Et joyeux divertissement
Que prépare vôtre enjoüement
A Venus qui chez vous doit tenir cour pleniere,
Merite humble remerciment.
Si je joüis de la lumiere,
Je n'y manquerai nullement.
Qui ne suivroit aveuglement
Les Ordres d'une Princesse
Qui sçait si gracieusement
Joindre au pouvoir d'une Déesse
Tout ce qu'une Mortelle eut jamais d'agrément ?

Mais quand bien même la Parque
M'auroit d'un coup de cizeau
Fait passer le noir Ruisseau
Où Caron mene sa Barque,
Seigneur, n'en soyez étonné,
Vous me verriez encor paroître à Châtenay.
Car Pluton même inflèxible,
Si du Maine daignoit seulement m'appeller,
Bien-tôt devenu sensible,
Avec un compliment me laisseroit aller.
Et mieux que ne fit Orphée
Pour Euridice autrefois,
Le doux charme de sa voix
Me conduiroit à Seaux tout droit de l'Elisée.
Ainsi, quoiqu'ordonne le Sort,
Au Châtel enchanté vers cinq heures je vole,
Et vous m'aurez vif, ou mort,
Pour spectateur Benevole.

*

Madame la Ducheſſe du Maine ayant répréſenté Azaneth femme de Joſeph dans la Tragédie de Joſeph faite par M. l'Abbé Geneſt, il lui envoya les Vers ſuivants pour la nouvelle année. Il y en a beaucoup de pris ou de parodiez de la Tragédie de Joſeph.

JACOB

A l'Illuſtre Azaneth.

CE n'eſt point par ſes biens que l'Egypte m'attire,
Ni que je fuïe un Ciel brûlant & rigoureux,
Belle & ſage Azaneth, le deſir qui m'inſpire
C'eſt de vivre ſous vôtre Empire,
Et d'admirer en vous les dons les plus heureux.
Vous relevez Joſeph : eut-on jamais pû croire

Qu'un malheureux captif parvînt à tant
de gloire,
Et que du sort contraire il fût victorieux ?
Recevez nos devoirs, lorsque l'an recommence,
Je viens vous présenter ce que l'on offre aux Cieux,
Un zéle que l'ardeur peut rendre précieux,
Zéle sincere & pur ; mais dans nôtre
impuissance
Marquera-t-il assez nôtre reconnoissance ?
Au grand Dieu de Jacob j'addresserai
ces vœux :
Qu'il vous accorde à vous, qu'il accorde, Princesse,
Aux objets de vôtre tendresse
De vivre aussi long temps que vivoient
mes Ayeux ;
Quand vous aurez atteint treize fois
dix années,
Qu'elles soient encor loing de se voir
terminées,

Et que toûjours le Ciel vous donnant de
beaux jours,
Au gré de nos souhaits en prolonge le
cours.

M. le Président de Mesmes envoya pour Etreine à Madame la Duchesse du Maine une piéçe d'Etoffe des Indes, avec ces Vers de M. l'Abbé Abeille: ils sont en vieux Gaulois, & en style de Chevalerie qui étoit la plaisanterie de ce temps-là.

Le très-puissant Emperier de Lindoustan. A la plusque parfaite Princesse Ludovise Emperiere de Seaux.

TANT a volé la prompte Renommée,
Que parvenuë en ces loingtains climats,
M'apprend qu'aux lieux où brillent tes
appas
Onques ne fut Princesse tant aimée.
Me dit encor la Déesse à cent voix
Qu'à tes vertus est dû le libre hommage

De tant de cœurs que ſoûmets à tes loix,
Non comme ceux que tenoit en ſervage
Au temps jadis la fatale Beauté,
Qui d'Illion excita le ravage,
Et fit un champ de tant vaſte Cité.

Que d'Emperier Parangon de ſageſſe,
De loyauté, de force, & de proueſſe,
L'antique ſang n'eſt autre que le tien;
Que rien ne faut à ton bonheur extrême,
Fors que d'avoir au front un Diadéme,
Qu'autre que toi ne merite ſi bien.
Erreur du Sort qu'aiſément tu pardonnes:
Le don d'eſprit répare cent Couronnes,
Et de bon gré t'acquiert plus de Sujets
Qu'un Conquerant n'en doit à ſes succès.
Que ne dit point la Courriere Déeſſe
De tes talens & de ta gentilleſſe,
Lorſque par fois ſous changement d'habit
Daignes deſcendre à des Jeux Populaires,

Et qu'imitant differens caractéres,
Fait les plaiſirs des yeux & de l'eſprit ?
Bref, de tes dits, de tes rares merveilles
Ici le bruit charme tant mes oreilles,
Que pour te plaire ai mis en mon cerveau
Ferme deſſein d'être ton tributaire,
Et le ſerai, par l'Aſtre qui m'éclaire,
Tant que ma Parque empliſſant ſon fuſeau
Eloignera le tribut neceſſaire
Que tôt ou tard dois payer au tombeau ;
Mais ne trouvant rareté tant exquiſe
Qui ſoit tribut ſortable à Ludoviſe,
Me vient penſer qui n'eſt hors de raiſon;
Veux mettre à part & grandeur & nobleſſe ;
J'ai pour objet ta ſeule gentilleſſe,
Et te voulant faire hommage d'un don,
Veux l'addreſſer à la gente Laurette,
A Finemouche, ou chercher autre nom
Que prends ſouvent pour parler en cachette,
Ainſi pourrai-je obtenir mon pardon,
❧✱✱❧

Madame de Chambonnas donna à Madame la Ducheſſe du Maine des Aſſiettes de Porcelaine pour ſes Etreines, avec ces Vers qui ſont de M. l'Abbé Geneſt.

A Madame la Ducheſſe du Maine.

L'Ambaſſadeur Chinois.

CHARMANTE & ſage Dictatrice,
Qui valez une Imperatrice,
Mon Maître eût pris dans ſon tréſor
Riches Etoffes, Vaſes d'Or,
Mais il a crû que pour Etreine
Vous aimiez mieux la Porcelaine,
Convenable aux petits repas
Remplis de charmes & d'appas,
Faits dans vôtre Menagerie
Avec une Troupe chérie.
C'eſt un de ſes plus grands regrets
Que la Chine ne ſoit plus près;
Il viendroit orné de la Mouche

Dont le galant Ordre le touche,
Partager dans ce beau séjour
L'honneur de vous faire sa cour.
Cependant sur la Renommée,
Dont toute la Terre est charmée,
Il vous a fait son humble salut,
Vous offrant son cœur pour tribut.



Madame la Ducheſſe de Nevers donna une Ecritoire à Madame la Ducheſſe du Maine avec ces Vers qui ſont de M. le Duc de Nevers.

TOUT ce que produit vôtre eſprit,
Adorable Laurette, eſt digne d'être écrit.
Pour marquer en beau caractere
Tous ſes traits les plus vifs & les plus lumineux,
Je vous offre mon miniſtere.
Je tracerai le beau, le merveilleux.
Ainſi vos talens admirables
De l'immortalité me feront redevables.



Ces Vers furent envoyez le premier jour de l'an à Madame la Duchesse du Maine par M. l'Abbé Geneſt qui lui faiſoit des reproches de ce qu'elle s'étoit enroüée danſant la veille qu'elle devoit joüer une Comedie.

LA COMEDIE.

A Madame la Duchesse du Maine.

BON jour, Princeſſe, & bonne année,
Vous tiendrez-vous bien étreinée,
Si je vous viens ici donner quelques avis ?
Seront-ils bien reçûs, & ſeront-ils ſuivis ?
Adorable Azaneth, gracieuſe Laurette,
De vous je ſuis mal ſatisfaite,
Et je veux bien vous l'avoüer.
Quand le Théâtre vous appelle,

Et qu'avec une grace, une force nouvelle
Vous êtes prête de joüer,
Il vous plaît de vous enroüer!
Un Spectateur zelé justement s'en offense.
Si vous voulez danser, attendez à l'Eté,
Où l'on transpire avec facilité.
Menagez-vous avec prudence
Pour les plaisirs de meilleur goût;
De mon art montrez l'excellence,
Quittez pour lui, quittez, & danse & contredanse,
Et les renvoyez au mois d'Août. *

* *On avoit dansé des contredanses dans ce mois-là.*



Ces Vers sont du même, & furent donnez le même jour.

LA DANSE.

A Madame la Duchesse du Maine.

QU'AI-je entendu? la Comedie,
Pour médire de moi, seroit assez hardie!
Bon jour, bon an; mes vœux sont meilleurs que les siens;
Ses jeux ne valent pas les miens.
Non non, quoiqu'elle puisse dire,
Cette allegresse que j'inspire,
Ces sauts, ces bonds, cette vivacité,
Sont excellens pour la santé.
Et qu'importe après tout que l'on soit enroüée,
Pourvû que l'on soit vive, agréable, enjoüée?
Dansez, dansez, recommencez;
Continüez à toute outrance,

Et la danſe, & la contredanſe.

Danſez à vôtre aiſe, danſez,

Vous aurez de la voix de reſte.

Rien là deſſus ne vous doit allarmer.

En tout cas vous joüirez de la mine & du geſte;

Et de vos ſeuls regards vous ſçaurez tout charmer.

Madame la Ducheſſe du Maine envoya à Madame la Ducheſſe de Nevers des Gobelets de Porcelaine avec le Rondeau ſuivant qui eſt de M. de Malézieu.

Belle Nevers, en vôtre Cabaret

Ja n'eſt beſoin de blanc, ne de clairet;

Un ſeul regard de la divine Hôteſſe

En tous les ſens verſé amoureuſe yvreſſe;

Pour s'en garrer n'eſt vertu, ne ſecret.

✿✿

Bien peu nous ſert d'invoquer la Sageſſe,

Nôtre raiſon reconnoît ſa foibleſſe,
Et nôtre cœur court au devant du trait,
Belle Nevers !

Qu'il eſt heureux, ce frêle Gobelet,
Que je vous offre en ces jours de lieſſe !
Pris en vos mains, adorable Déeſſe,
De vôtre bouche il recevra careſſe ;
O fortune ! qui lui reſſembleroit,
Belle Nevers !

Le Rondeau ſuivant fut fait par M. d'Amilton, dans un temps où l'on faiſoit pluſieurs Ouvrages en vieux Gaulois & en ſtyle de Chevalerie.

Par grand'bonté cheminoient autrefois
Preux Chevaliers couverts de fine armure,
Ores par Monts, ores parmi les bois,
Redreſſant torts, & défaiſant injure.

Trouvoient, par cas, orions meurtrissûres ;
Par cas aussi, sur fringuans pallefrois,
Dames près d'eux, friandes d'avantures,
Par grand'bonté cheminoient autrefois.

❧

Toûjours mettoit Amour dessous leurs loix,
Jeunes Beautez de benigne nature ;
Et voyoit-on bien reçûs chez les Rois
Preux Chevaliers couverts de fine armure.

❧

Mes-huy s'en vont mis en déconfiture
Soulas déduits. Et la Gent à pavois
Plus ne s'ébat à coucher sur la dure
Ores par Monts, ores parmi les Bois.

❧

Princesse, en qui le Ciel met à la fois
Esprit sans fin, & grace sans mesure,
Vous seule allez du vieux temps aux abois,
Redressant torts, & défaisant injure
Par grand'bonté.

❧

Cette Epître eſt de M. l'Abbé Geneſt : Il l'envoya à Madame la Ducheſſe du Maine le lendemain d'une diſpute qu'elle avoit euë avec lui. Elle ſoûtenoit que la Philoſophie devoit eſtre écrite en Proſe, & que les matieres qu'elle traite, ne peuvent eſtre expliquées en Vers auſſi clairement qu'il eſt neceſſaire.

DES CARTES.

A Louiſe Benedicte de Bourbon.

SALUT.

JE viens pour vous offrir, au jour de
 vôtre Fête,
De ma Philoſophie un hommage nou-
 veau;
Preſenté par moi-même il ſera plus
 honnête,
Que par certain Benêt qui s'eſt mis
 dans la tête

De faire de ſon chef cet hommage ſi
beau.
Cet innocent n'eſt qu'un Poëtereau,
N'eſt qu'un malheureux Poëtaſtre,
Dont un aveugle orgueil a broüillé le
cerveau,
Sur ce que par hazard on le ſouffre au
Théâtre;
Mais il ne doit la voix de ſes Approba-
teurs
Qu'à l'excellence des Acteurs.
Où ne porte-t-il point ſes projets trop
flateurs?
Au lieu d'étudier & Senecque & So-
phocle,
D'en prendre l'art du Drame, & les en-
droits touchants;
C'eſt de Lucrece & d'Empedocle
Qu'il prétend imiter les chants.
Faire le Philoſophe! O quelle eſt ſa
manie?
Je l'abandonnerois à ſon triſte génie,
Si dans ſes beaux deſſeins je n'étois pas
mêlé.
Il croit voir dans ſes Vers mon ſyſtême
étalé:

Il ose rimailler mes plus hautes pensées ;
Il veut entrer dans mes Réfléxions
Sur l'Ame & les Sentations ;
Et me faire approuver ses rimes insensées,
Et ses folles expressions ?

Il faut qu'un Philosophe écrive en bonne Prose ;
Elle explique, éclaircit, démontre chaque chose ;
Et ce n'est plus cela, lorsque l'on parle en Vers,
Tout est forcé, confus, obscur, & de travers.
Je vous conjure donc, adorable Louise,
Que vôtre ordre suprême à cet homme interdise
De me traduire en Vers, & par des fictions
Embarasser mes claires notions.
Mais si vous desirez qu'aujourd'hui ma science
Se montre dans son excellence,

Il faut me prêter le secours
De vos touchants & merveilleux discours.
Vous, qui de mes secrets avez l'intelligence,
Qui connoissez des Cieux l'origine & le cours,
Accordez-moi vôtre noble éloquence,
Vôtre discernement, vôtre vivacité,
De vos raisonnemens la sublime beauté,
Cette profonde connoissance
De tout ce que j'ai medité;
Ma gloire alors seroit extrême.
Deux Reines dont on a vanté
L'étude & le sçavoir, plus que le Diadême,
Christine, *Elisabeth*, abaissant leur fierté,
Viendroient à vôtre esprit ceder la primauté,
Vous m'expliqueriez à moi-même
Mes principes & mon systême,
Vous m'en confirmeriez toute la verité
Avec plus d'agrément, avec plus de clarté.

Madame la Ducheſſe du Maine envoya une petite Lunette d'aproche à Madame d'Artagnan avec ces Vers qui ſont de M. de Malezieu. Madame d'Artagnan étoit dans une Maiſon qu'elle a au Pleſſis Piquet qui eſt fort près de Seaux, & d'où on le voit à plein. On appelloit Madame d'Artagnan, *la Voiſine*.

J'Ai beau voir le Pleſſis au bout de mon Parterre,
Je ſuis encor trop loin d'un ſi charmant objet ;
Trois ou quatre boſquets, quelques arpens de terre
Paroiſſent à mon cœur un immenſe trajet.

Ainſi pendant le jour les regards de Leandre
Sans ceſſe étoient fixez ſur les murs d'Abidos ;
Son cœur impatient pouvoit à peine attendre

Que la nuit lui permît de traverſer les
flots.

Comme lui que ne puis-je au ha-
zard du naufrage
Aller trouver l'objet dont mon cœur eſt
touché ?
Mais helas, vous ſçavez quel étrange
eſclavage
Dans un lit ennuyeux tient mon corps
attaché !

L'Enchanteur Mauriceau me rend
Anachoréte ;
Mais j'ai recours à l'Art pour flater mes
ennuis ;
J'obſerve le Pleſſis avec une Lunette,
Et m'approche de vous autant que je le
puis.

Voiſine, ayez pour nous même déli-
cateſſe,
Prenez cette Lunette, uſez de mes ſe-
crets ;
Et ſi vôtre amitié répond à ma ten-
dreſſe,
Vous ferez encor mieux pour nous voir
de plus près.

Madame de Malezieu fit présent à Madame la Duchesse du Maine d'un petit Soufflet de marqueterie pour ôter la poudre de dessus le visage, & l'accompagna de ces Vers.

ZEPHIRE.

A Madame la Duchesse du Maine.

PRINCESSE, que l'Olympe admire,
Un de ses Habitans vient ici déguisé,
Ou plûtôt par l'Amour est métamorphosé,
Vous seule vous devez l'entendre qui soûpire;
Il se déclare à vous, c'est le tendre Zéphire
Qui vient d'un cœur tout embrazé
Pour jamais se soûmettre aux Loix de vôtre Empire.

Jusqu'ici par des vœux constants
Il avoit adoré la Reine du Printemps:
Tous les attraits d'Hebé, de Venus, de l'Aurore

Ne l'ont jamais enflâmé ;
On sçait qu'il a toûjours uniquement aimé
Les doux appas de la riante Flore ;
Mais par d'autres Beautez enfin il est charmé.
Pour vous à son Amante il devient infidelle,
Il vous trouve plus jeune, & plus fraîche & plus belle ;
Il voit que vôtre teint par ses vives couleurs
Efface les brillantes fleurs
Qu'étale la Saison nouvelle.
De ce beau teint la fraîcheur immortelle
Est l'objet de ses soins, l'objet de ses desirs ;
Son ame sera satisfaite
De servir à vôtre Toilette,
D'y pouvoir être utile il fait tous ses plaisirs.

Demandez-vous quel sera son usage?
Lorsque vous vous coëffez, si sur vôtre visage
La poudre met quelque nuage,
Il va le dissiper du vent de ses soûpirs,

Madame la Ducheſſe du Maine ayant accouché d'une fille qu'elle deſiroit avoir, M. l'Abbé Geneſt lui envoya les Vers ſuivants.

MADEMOISELLE DU MAINE

A Madame ſa Mere.

QUE mon deſtin eſt beau ! quelle heureuſe eſperance !
Je ſuis ſûre de proſperer,
Si vous avez daigné me deſirer,
Si vous demandiez ma naiſſance.

De moi-même je viens vous marquer en ce jour
Que de tout mon cœur je m'acquitté
Des ſentimens d'un tendre amour,
Et que j'en veux tirer mon principal merite.

Je vais bien-tôt vous donner la douceur

De voir auprès de vous une petite sœur;
Vous me verrez vive, gaïe, & jolie,
Sous vos regards chaque jour embellie,
Sans cesse attachée à vos pas
Imiter vos riants appas.

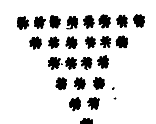
Ceux qui regarderont vôtre heureuse famille,
Ne distingueront plus la Mere, de la Fille.
Oui, quand par la faveur du Ciel qui vous cherit
L'immortelle Jeunesse entre en vôtre partage,
Quand d'un aimable enfant vous gardez le visage,
Nous nous ressemblerons on croira.... qu'ai-je dit?
Puis-je jamais prétendre à cette ressemblance,
Si je ne mêle aux traits de la plus belle enfance
L'éclat divin de vôtre esprit?

Madame d'Artagnan envoya à Madame la Ducheſſe du Maine une Ecritoire de la Chine, avec ces Vers qui ſont de M. Danchet.

LEs Héros de qui vous ſortez,
Princeſſe, aux plus loingtains rivages
Par leurs exploits ſont reſpectez ;
La Chine leur rend des hommages
Ainſi qu'à ſes Divinitez.
Mais, s'ils ſont connus par leurs Armes,
Vôtre nom égale le leur ;
Et ce qu'ils font par leur valeur,
Vôtre eſprit le fait par ſes charmes.
Tout Pequin ſçait qu'en vôtre Cour
Des Arts que cultive la Gréce
Regne le veritable amour,
Et que les Nymphes du Permeſſe
Ont choiſi Seaux pour leur ſéjour.
Il ſçait que de tous les Ouvrages
Vous connoiſſez le juſte prix,
Qu'Apollon & ſes Favoris

Attendent toûjours vos ſuffrages,
Pour être ſûrs de leurs Ecrits.
Il ſçait que vous-même formée
Dans l'art d'écrire & de penſer,
D'une noble ardeur animée
Pouvez encor les ſurpaſſer.

Les Arts dont Pequin fait ſa gloire
Ont pris ſoin de vous préparer
Dequoi conſerver la mémoire
De ce qui vous fait admirer.
Le Dieu des Muſes vous inſpire
Proſe polie, & tendres Vers,
Recevez dequoi les écrire;
Ils ſont dignes de l'Univers.



Ces Vers ſont de M. l'Abbé Geneſt qui les envoya à M. de Malezieu le jour de S. Nicolas ſa Fête.

MON amitié, très-cher Compere,
Prétendoit à ſon ordinaire
De ce beau, de cet heureux jour
Par mes Vers chanter le retour.
Hier, comme je chantois, je fus pris par Glicere. *
Ebra d'amor bachante amoroſa
D'autres Loix elle m'impoſa.
La Belle veut que je te die,
Mais indépendamment de toute Comedie,
Que ſon cœur à jamais veut vivre ſous ta Loy,
Qu'il ne reſpire que pour toi;
Que Plaute, Ariſtophane, & Terence, & Menandre,
Près d'elle n'ont rien à prétendre;

* *Mademoiſelle de Choiſeüil.*

Que leur merite y cede au tien ;
En ta faveur elle décide
Contre Sophocle, Euripide,
Le Cigne de Mantoüe, & le grand Smirnien.

Pour montrer à nos yeux tes Victoires complettes,
Les Héros sont traitez ainsi que les Poëtes ;
Sesostris & Cirus, Alexandre & Cesar,
Ne sont que des captifs attachez à ton char.
Sur son esprit admire ta puissance !
Elle qui sçait si bien répondre à sa naissance,
Et soûtenir cette juste fierté,
Qu'un sang illustre ajoûte à la beauté,
Est pour toi seul soûmise, obéïssante,
Ne se dément jamais d'une douceur charmante,
Elle oubliroit pour toi rang, & condition ;
Te plaire c'est tout son but, toute sa passion ;

Elle t'immoleroit Philosacès [a] lui-
même ;
Et depuis cet Eté son cœur n'estime, n'aime
Que l'ingenieux Tranion. [b]

Chanson faite par M. de Malezieu le jour de la Fête de Châtenay, où Madame la Duchesse du Maine avoit joüé dans une Comedie intitulée, *la Tarentole*, un Personnage sous le nom de *Finemouche*.

La Devise de Madame la Duchesse du Maine, c'est une Abeille avec ses paroles tirées du Tasse, *Picolasi, ma, fa, pur, gravi, le ferite*.

La Chanson fut faite *impromtu* à table. *Sur l'Air*, De Joconde.

L'Abeille petit animal
Fait de grandes blessures,

[a] *Personnage de Comedie.*
[b] *Personnage que M. de Malezieu representoit.*

Craignez ſon aiguillon fatal,
Evitez ſes piquures ;
Fuïez, ſi vous pouvez les traits
Qui partent de ſa bouche,
Elle pique, & s'envolle après ;
C'eſt une Finemouche.

Chanſon faite le même jour par M. de Malezieu pour M. le Prince de Conti. Sur le même Air.

Je n'ai plus rien à ſouhaiter,
Je ſuis comblé de gloire ;
CONTY daignant me viſiter,
Aſſûre ma mémoire.
Toutefois malgré les honneurs
Que me fait ſa preſence,
Je voudrois bien qu'il fût ailleurs
Pour l'honneur de la France.

Chanſon de M. de Malezieu ſur une petite Chienne de Madame la Ducheſſe du Maine, appellée *Jonquille*, d'une beauté extraordinaire.

Ce beau Chien que vante la Fable,
Qui des Cieux orne la clarté,
N'a jamais dans la verité
A Jonquille été comparable;
N'a jamais dans la verité
Eu tant d'eſprit, de grace, & de beauté.

Chanſon faite à Châtenay par M. le Duc de Nevers pour Madame la Ducheſſe du Maine qui y dînoit avec pluſieurs Etrangers. *Sur l'Air*, De Joconde.

Pour ce beau chef-d'œuvre des Cieux,
O vous ſçavantes Plumes;
Vous Geneſt, & vous Malezieux,
Compoſez des Volumes.

Pour éterniser dans vos Vers
Une Beauté parfaite,
Peignez tous les charmes divers
De l'aimable Laurette.

REPONSE

De M. de Malezieu; Sur l'Air, *Si quelque Jaloux.*

TRANSPORTE' d'une sainte yvresse,
Nevers chante pour la Princesse
Des Vers qu'Apollon a dictés:
Mais vous qui ne l'aviez point veüe,
Que vous semble des qualitez
Dont la nature l'a pourveüe?

Ne croyez pas que la surprise,
Nobles Anglois vous authorise:
A suspendre ce jugement;
Ce qu'un premier abord inspire
Se confirme à chaque moment;
Plus on la voit, plus on l'admire.

Chanſon faite à Seaux par M. le Duc de Nevers pour Madame la Ducheſſe du Maine, qui dans une Comédie avoit répréſenté Laurette Maîtreſſe de Champagne. *Sur l'Air*, Si quelque Jaloux.

Que Laurette a de puiſſants charmes,
Que ſes yeux ont de douces armes,
Qu'il eſt doux de ſuivre ſes Loix!
La Reine des Ris l'accompagne!
En ces momens les plus grands Rois
Déſireroient d'être Champagne.

Chanſon faite à Seaux par M. de Malezieu le jour des Rois pour Madame la Ducheſſe du Maine qui fut Reine : Elle avoit répréſenté le Rôlle d'Azaneth dans Joſeph ; celui de Célimène dans le Miſantrope ; celui de Laurette dans la Mere Coquette, & on lui en donnoit ſouvent les noms. La

Chanſon fut faite à Table *impromptu ; Sur l'Air*, Si quelque Jaloux.

Laurettte, Azaneth, Céliméne,
Je vous ai fait ma Souveraine,
Long-temps avant le jour des Rois ;
Pour devenir vôtre conquête,
Et ranger mon cœur ſous vos Loix,
Je n'ai pas attendu la Fête.

Chanſon que M. le Duc de Nevers a faite à Seaux pour Mademoiſelle d'Anguyen ſœur de Madame la Ducheſſe du Maine. *Sur l'Air*, De Joconde.

De Laurette charmante Sœur,
Que vous êtes aimable !
La politeſſe, & la douceur
Vous rendent adorable !
Les vertus que vous faites voir,
PRINCESSE ſans ſeconde,
Peuvent un jour combler l'eſpoir
Du plus grand Roy du monde.

CHANSONS

Faites dans l'Entresole de Madame la Duchesse du Maine où soupoient M. le Duc, M. le Duc du Maine, & plusieurs autres Personnes.

Couplet de M. de Nevers; *Sur l'Air*, De Joconde.

SUR le beau ton de Geresol,
D'une voix vive & claire,
Chantons cet aimable Entresol,
Ce joli Sanctuaire;
Pour habiter ce lieu charmant,
Pour être avec Laurette,
Les Dieux même du Firmament
Y viendroient en retraite.

Couplet de M..... *Sur l'Air*, Si quelque Jaloux.

Pour éxemple on cite sans cesse
Ces Héros de Rome & de Grèce,

On les éleve jusqu'aux Cieux ;
Mais c'est Bacchus que je veux suivre,
Ami, quel est le plus heureux
D'un homme mort, ou d'un homme
yvre ?

Autre de M. l'Abbé Genest ; *Sur l'Air*, Dans ce Couvent bien-heureux.

Bûvéz, ne vous lassez pas,
Vuidez mille fois vos tasses ;
Mars, Apollon, & les Graces
Président à ce Repas.
Bûvez, ô Troupe choisie,
Bûvez tous à qui mieux mieux :
Le Nectar & l'Ambrosie
Jamais n'enyvrent les Dieux.

Chanson faite à Seaux par M. le Duc de Nevers pour Madame la Duchesse du Maine, *Sur l'Air*, De Joconde.

Non, non, l'on ne verra jamais
Un Objet plus aimable ;

De charmes, d'agrémens, d'attraits.
O ſource inépuiſable!
En Laurette tout eſt divin,
Rien ne ſçauroit l'atteindre.
Il faudroit l'Appelle d'Urbin
Pour dignement la peindre.

Second Couplet de M. de Malezieu; *Sur le même Air.*

Qu'eſt-il beſoin de regretter
Les Romains, & la Gréce,
S'il s'agit de répréſenter
La Divine Princeſſe?
Certain Convive, avec ſes Vers,
Vaut mieux que Praxitelle.
Quand on a le Duc de Nevers,
Qu'eſt-il beſoin d'Appelle?

Chanſon faite à Paris pour Madame la Ducheſſe du Maine par M. de Nevers; *Sur l'Air*, Si quel-

que Jaloux s'intereſſe, &c.

Beauté de mille attraits pourvûë,
La Pomme vous étoit bien dûë;
Venus ne la meritoit pas.
Si Pâris la donne à Cithére,
Tout Paris, voyant vos appas,
A Venus même vous préfere.

Chanſon de M. l'Abbé Geneſt faite à Seaux pour Madame la Ducheſſe du Maine qui y étoit venuë pendant l'Hyver; *Sur l'Air*, Dans cè Couvent.

Pour vous retenir à Seaux
On y voit renaître Flore;
Et nôtre Ciel ſe redore
De ſes rayons les plus beaux.
Borée en vain nous menace;
Le Printemps regne toûjours;
Point de frimats, point de glace;
C'eſt la ſaiſon des Amours.

Autre Couplet du même pour Mademoiselle d'Enguyen, le jour de sa Fête; *Sur le même Air.*

Curé*, Mayercron, Nevers,
Quelle est donc vôtre paresse?
Quoi, cette rare Princesse
N'aura ni Bouquets, ni Vers?
Du riant émail de Flore
Pillez les vives couleurs;
Et sur le Parnasse encore
Ceuillez d'immortelles fleurs.

Chanson faite à Seaux par M. de Malezieu, à qui Madame la Duchesse du Maine avoit ordonné de faire quelques Couplets. *Sur l'Air*, Si quelque Jaloux.

Malgré mon peu de suffisance
J'entreprens avec confiance
De faire ce qui m'est prescrit.

* *Nom que l'on donnoit à M. de Malezieu par plaisanterie.*

Lorſque Minerve nous ordonne,
On a toûjours aſſez d'eſprit ;
Si l'on n'en a pas, elle en donne.

Oui, je ſens que je ſuis Poëte,
Je ſens une vertu ſecrette
Qui m'éleve au deſſus des ſens.
Divinité que je reclame,
Ce ſont vos regards tous puiſſants
Qui font ce miracle en mon ame !

J'irois, ſous vôtre aſpect propice,
Défier l'Epoux d'Euridice,
Dont la Lire fléchit Pluton ;
J'aurois la force & le courage
De défier même Amilton.
Que peut-on faire davantage ?

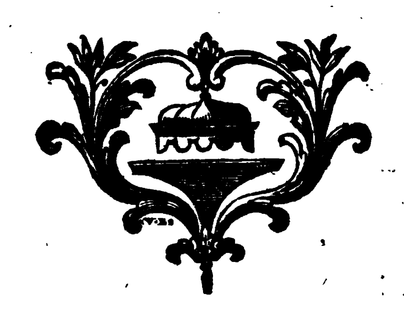
Autre de M. de Malezieu, du même jour ; *Sur le même Air.*

Seaux, on vante tes avantages,
Tes aſpects, tes eaux, tes ombrages ;

V

Mais suspens ton ambition ;
Tout reconnoîtra ton mérite,
Lorsque l'Horace d'Albion *
Te rendra plus d'une visite.

* *M. d'Amilton.*



CHANSONS

Qui furent faites par M. l'Abbé Geneſt pour Mademoiſelle d'Enguyen la premiere fois qu'elle vint à Seaux après ſa petite Vérole ; Sur l'Air , Dans ce Couvent bienheureux.

NOus n'invoquons point Venus,
Tendre Mere des Délices ;
Nos chants , & nos ſacrifices
N'en veulent point à Bacchus.
Dans ce Feſtin mémorable
D'autres ſoins touchent nos cœurs ;
De la Santé ſecourable
Nous célébrons les honneurs.

Aimable Divinité ,
O toi qui taris nos larmes ,
Que tu conſerves de charmes ,
De ſageſſe , & de bonté !

Tu nous rends nôtre Princeſſe,
Et tous ſes dons précieux.
Qu'ici nos chants d'allegreſſe
Percent la Voûte des Cieux.

Chantons, ne ceſſons jamais,
Sa vie a bravé les Parques ;
A peine voit-on les marques
Qui nous cachoient tant d'attraits.
Montrons le zéle ſincere
Dont nos cœurs ſont tranſportez ;
Pour cette Santé ſi chere
Bûvons tous mille ſantez.

M. de Malezieu fit ce Couplet le même jour ſur le même ſujet; *Sur l'Air*, Si quelque Jaloux.

PRINCESSE, honneur de nôtre France,
Pour chanter ta convaleſſance,
Ma Muſette n'a point de ſons ;

Un bien si prétieux, si rare
Passe le style des Chansons,
Si le Chantre n'est un Pindare.

CHANSONS

Que M. d'Amilton fit à Châtenay un jour que Madame la Duchesse du Maine y étoit allée chez M. de Malezieu; Sur l'Air, Siquelque Jaloux.

VOUS qui bûvez à tasse pleine
A la Source d'Hipocreine,
Inimitable Malezieux,
C'est trop que d'avoir en partage,
Et les talens du Serieux,
Et l'agrément du badinage.

Faut-il railler, faut-il instruire?
Faut-il en Vaudeville écrire?
Dès qu'on le dit, vous avez fait.
Le chant d'abord vous met à même,
Et la rime à chaque Couplet
Semble se placer d'elle-même.

Quelle Déïté favorable
Guide vôtre esprit à la Table ?
Est-ce Bacchus, est-ce Apollon ?
Le dernier jamais ne m'anime,
Et l'autre m'ôte la raison,
Au lieu de me fournir la rime.

En vain la brillante influence
De tant de beaux yeux en presence
Excite ma stupidité.
Eblouï du trop de lumiere
En vain l'éclat de la Beauté
M'ouvre une riche carriere.

Non, ma veine toute étrangere
Ne sçait qu'admirer, & se taire ;
Dans nos climats Phebus s'endort.
Les Graces sont malhabillées,
Et les neuf Sœurs devers le Nort
Ne sont jamais fort éveillées.

REPONSE

De M. de Malezieu pour M. d'Amilton qui fut faite le même jour à Châtenay. Sur le même Air.

JE ſuis honteux, je le confeſſe,
De recevoir une Déeſſe
Dans un ſi pauvre logement.
Nouvel Amphion, prends ta Lire,
Conſtruis un digne appartement.
Devois-tu te le faire dire ?

Amilton, par ton Art Magique,
Transforme en Palais magnifique
Cette miſerable maiſon.
Du Maître tu fais un Voiture;
C'eſt faire ſans comparaiſon
Bien plus d'effort à la nature.

CHANSONS

De M. l'Abbé Geneſt pour Madame la Ducheſſe du Maine qui l'alla voir avec pluſieurs Dames de ſa Cour dans une petite maiſon qu'il avoit chez des Religieux. Sur l'Air, *Dans ce Couvent bienheureux.*

AU fond d'un ſombre ſéjour
Quel éclat frappe ma veüe ?
Mon ame eſt-elle déçeüe ?
Quoi ! Ludoviſe, & ſa Cour ?
Mettons-nous vîte en priere ;
Tout Hermite doit ſonger
Qu'en un Ange de lumiere.
Le Diable peut ſe changer.

Mais pourquoi nous allarmer ?
Non, non, ces Beautez Céleſtes,
Cet air, ces graces modeſtes,
Ont le droit de nous charmer !

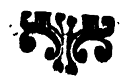
Sans crainte approchons, mes Peres;
A la joye ouvrons nos cœurs.
Dans ces Retraites austeres
Le Ciel répand ses faveurs.

Répondez à nos souhaits,
O Troupe charmante & sage,
De ce dévot Hermitage
Ne vous éloignez jamais.
Venez, renoncez au monde
Plein de trouble & de souci;
Et dans une paix profonde
Ensemble vivons ici.

CHANSON

De M. de Malezieu; Du même jour. Sur le même Air.

O Dieux, l'admirable Vin
Qu'on boit en cet Hermitage!
Laquais, mets-en davantage,
Rempli mon verre tout plein.
Dom Prieur avec sa suite
Guignoit cet excellent jus;
Mais encore une visite,
Et les Moines sont tondus.



CHANSON

Faite à Passy chez M. le Duc de Nevers par M. de Malezieu. Sur l'Air, *De Joconde.*

QUE me font les Arts triomphaux,
Les Palais magnifiques,
Les Colomnes, & les Tableaux,
Les Bronzes, les Antiques ?
Nargue des pompeux Monuments
Des Vainqueurs de Carthage.
Adorons les Côteaux charmants
Qui donnent ce Breuvage.

J'approuve le Peuple Germain
De quitter l'Allemagne;
Brennus, pour conquerir ce Vin, *
Quitta bien la Champagne.
Nous, ses fils, suivons tous ses pas
Dans l'heureuse Contrée,
Dont Vendôme, par ses combats,
Nous assûre l'entrée.

* *C'étoit du Vin d'Italie.*

O Ciel, l'impertinent propos,
La frivole pensée !
Pour avoir trop vuidé les pots,
Ma tête est renversée.
Plûtôt aux charmes de Paſſy
Mêlant ceux d'Italie ;
Suivons tous, ſans ſortir d'ici,
La plus heureuſe vie.

Autre Couplet par M. le Duc de Nevers pour Madame la Ducheſſe du Maine ; *Sur l'Air*, Réveillez-vous, Belle endormie.

Charmante Nymphe de la Seine,
Venez ſur ce flot argenté,
Venez admirer Céliméne,
Quand nous bûvons à ſa ſanté.

Autre Chanſon faite par M. de Malezieu à Paſſy pendant une

grande secheresse. *Sur l'Air*, Dans ce Couvent bienheureux.

L'Astre malin & brûlant
De l'ardente Canicule,
Me séche le ventricule,
C'est un état violent;
Puisque ces eaux salutaires
N'arrosent pas nos Jardins,
Que Bacchus par trente verres
Pleuve dans mes intestins.

Madame la Duchesse du Maine lui ayant reproché que Salutaires & Verres ne rimoient pas, il fit sur le champ la Chanson suivante. *Sur l'Air*, De Joconde.

PRINCESSE, je tombe d'accord
Que ce grand mot de *Verre*
Ne peut être rimé qu'à tort
Avecques *Salutaire*.
Quand on a du vin à foison,
Ce n'est pas un grand crime,

En gardant un peu de raiſon,
De négliger la rime.

Autre de M. de Malezieu faite à Paſſy pour Madame de Nevers. *Sur l'Air*, Si quelque Jaloux s'intereſſe.

Bacchus a de puiſſantes armes,
Mais quand Nevers y joint ſes charmes,
Elle en fait le plus grand des Dieux !
Vois-tu cette rare merveille ;
Que de traits partent de ſes yeux ;
Que j'aime en ſes mains la bouteille !

Qu'il ſoit du Rhin, ou de Champagne,
De l'Hermitage, où de Chaſſagne,
C'eſt tout un, mon Ami Laſſé,
Fût-il d'Orleans, ou de Brie,
La belle main qui l'a verſé,
Me le rendra vin d'Italie.

Autre Chanson faite par le même par ordre de Monseigneur le Duc du Maine pour Madame la Duchesse de Nevers, à qui on avoit fait une contusion au visage en lui arrachant une dent.

Ha, grand Dieu, quel excès de rage!
Porter le fer sur ce visage
Plus brillant que l'Astre du jour!
Le Grec, dont le fer éxécrable
Blessa la Mere de l'Amour,
Fut moins cruel & moins coupable,

Autre faite sur le même Air par le même pour M. le Duc,

Que de prodiges tout ensemble,
Un seul Héros ici rassemble;
Que de Dieux il porte en son sein!
Aux combats c'est le Dieu de Thrace;
C'est Bacchus le verre à la main;
C'est Apollon sur le Parnasse!

M,

M. le Président de Mesmes donna une Fête dans l'Isle de S. Denis à Madame la Duchesse du Maine. M. de Malezieu fit à table en son nom les Chansons suivantes.

Quelle est cette Beauté Divine,
De qui la presence illumine
Les flots de ce vaste Canal ?
Est-ce la Nymphe de la Seine,
Qui sort de son lit de cristal ?
Non. Je reconnois Céliméne !

Toi qu'Apollon toûjours inspire,
Nouvel Horace, prends ta Lyre,
Exprime tout ce que je sens.
Telle Venus sortit de l'Onde,
Genest, quand ses charmes naissans
Firent la conquête du Monde.

Madame la Duchesse du Maine étant au Plessis-Piquet chez Ma-

dame d'Artagnan, M. l'Abbé Geneſt fit la Chanſon ſuivante ; *Sur l'Air*, De Joconde.

Lorſque vous éclairez ces lieux,
Adorable Princeſſe,
Liſez vous-même dans nos yeux
Nôtre tendre allegreſſe.
La Troupe qui croit tout charmer
Par ſa voix immortelle,
Ne ſçauroit bien vous exprimer
Tant de joye & de zéle.

Vous répondez à mes deſirs !
Quel excés d'indulgence !
Que de tranſports, que de plaiſirs
Cauſe vôtre preſence !
Mais ſouvenez-vous qu'à vous voir
Une Ame accoûtumée,
Ne peut ailleurs rien concevoir
Dont elle ſoit charmée.

Soit aux lieux * où l'on voit forger
Les Foudres de Bellone,

* *Elle demandoit un Logement à l'Arſenal.*

Soit que ſur un bord étranger
Vous portiez la Couronne ;
Jurez que je ſerai toûjours
Logée à vôtre ſuite ;
Je jure de finir mes jours
Avant que je vous quitte.

Autre du même ; *Sur l'Air*, Si quelque Jaloux.

Il faut, trop illuſtre Princeſſe,
Avoüer l'affreuſe triſteſſe
Qui regnoit dans nôtre repas.
De quoi nous ſert la bonne chére,
Quand on ne voit point vos appas,
Les vins, les mets, rien ne peut plaire.

Madame la Ducheſſe du Maine étoit groſſe, ne bûvoit point de vin, & mangeoit fort peu. M. de Malezieu fit au nom de Madame

d'Artagnan le Couplet ſuivant.

Laiſſez-là ce triſte regime,
Princeſſe, ſuivez la maxime
Que Bacchus dicte à ſes Enfans;
Bûvez du vin. L'Enfant auguſte
Qui reſpire en vos chaſtes flancs,
En ſera cent fois plus robuſte.

Il fit auſſi les Chanſons ſuivantes au même lieu ſur le même Air au nom de Madame d'Artagnan.

On voit, adorable Princeſſe,
Vos bontez augmenter ſans ceſſe;
Chaque jour vous m'en accablez,
Mais moi je ſuis dans l'impuiſſance,
Malgré vos bienfaits redoublez,
D'augmenter ma reconnoiſſance.

En ſortant de Table on ſe mit

à joüer au Lansquenet. Il fit les Couplets suivans.

O Dieux ! quel abus détestable
De prophaner ainsi la Table
Par un malheureux Lansquenet !
Ce n'étoit pas à cet usage
Que le bon sens la destinoit
Au temps heureux du premier âge.

❧

Princesse, en ces beaux jours, la Table
Etoit un Rendez-vous aimable
De Parents, de Voisins, d'Amis.
Ceux que le Lansquenet rassemble,
Deviennent mortels ennemis,
Dès le moment qu'ils sont ensemble.

❧

Autre du même; *Sur l'Air*, De Joconde. Au nom de Madame d'Artagnan pour Madame la Du-

cheſſe du Maine qui étoit chez elle au Pleſſis.

Geneſt, & le Duc de Nevers,
Favoris du Parnaſſe,
Vous feroient mille jolis Vers,
S'ils étoient en ma place;
Mais dans mon abandonnement,
Adorable Princeſſe,
Recevez pour remerciment
L'aveu de ma foibleſſe.

Puis-je jamais vous exprimer
Combien vôtre preſence,
Dans un cœur qui ſçait bien aimer,
Met de reconnoiſſance.
Je ſçai trop ce qu'à la rigueur
Un tel honneur demande;
Mais Dieu ſe contente du cœur,
Acceptez-en l'offrande.

CHANSON

Faite par M. de Malezieu chez Madame la Duchesse de Nevers, où M. le Duc & Madame la Duchesse du Maine soupoient dans un petit Appartement qu'on appelloit, le Cabaret. *Sur l'Air,* Si quelque Jaloux.

AMIS, dans ce Réduit aimable
On prodigue un jus délectable,
Rouge, paillet, blanc & clairet;
Fût-il Brie au lieu de Bourgogne,
Puisque Nevers tient Cabaret,
Je fais vœu de mourir yvrogne.

Rien n'est comparable à l'Hôtesse,
Rien n'égale la politesse,
Et l'esprit du Duc de Nevers;
Le bon sens, la joye assaisonne
Tant de mets exquis & divers;
Ici l'on boit, & l'on raisonne.

Madame la Ducheſſe du Maine alla avec pluſieurs Perſonnes de ſa Cour à Frêne Maiſon magnifique, où M. le Duc & Madame la Ducheſſe de Nevers la regalerent pendant deux jours. M. l'Abbé Geneſt, & M. de Malezieu qui avoient l'honneur d'être de cette partie, y firent les Chanſons ſuivantes. Celles ci ſont de M. l'Abbé Geneſt; *Sur l'Air*, Dans ce Couvent bienheureux.

Mille Démons * envieux,
Unis au cruel Borée,
Verſoient ſur cette Contrée
Les reſervoirs pluvieux.
Mais ces orages s'appaiſent;
Les Hautbois frappent les Airs;
Les vents furieux ſe taiſent,
Et font place aux doux Concerts.

* *Il avoit fait un très-mauvais temps pendant tout le chemin.*

Frêne, tes grandes beautez,
Tes ſuperbes avenües,
N'étoient (dit-on) bien connües
Qu'à la faveur des Etez.
Mais, dans la Saiſon contraire,
Tu brilles plus que jamais.
Ha! c'eſt Apy*, c'eſt ſa mere
Qui te donnent tant d'attraits.

Sur tous ces effets charmans
J'ai l'ame encore indéciſe:
Peut-être que Ludoviſe
Y joint ſes enchantemens:
D'ordinaire, ſur ſes traces
On voit les jeunes Zéphirs,
L'Amour, les Muſes, les Graces,
Les Ris, les Jeux, les Plaiſirs.

* *Madame la Ducheſſe d'Eſtrées.*

De M. de Malezieu ; *Sur l'Air*, Si quelque Jaloux.

Quel Dieu fait briller ſur les rives *
Brevonne, des graces plus vives
Que dans les plus heureux Climats ?
Apprens-nous quelle intelligence
Tranſporte en ton lit l'Eurotas,
Le Tibre, & ſa magnificence.

Nevers, ſon auguſte Compagne
Chaque jour ornent ma campagne ;
Enchantent l'eſprit & les yeux.
Juge où doit aller leur puiſſance,
Quand Ludoviſe en ces beaux lieux
La réveille par ſa preſence.

* *Riviere de Frêne.*

CHANSON

Faite à Seaux par M. de Nevers pour Madame la Duchesse du Maine. Sur l'Air, De Joconde.

DANS l'Empire de la Beauté,
Charmante Célimène,
Vous avez toute autorité ;
Vous commandez en Reine,
Vous sçavez asservir les Dieux
Par vos aimables charmes,
Et l'Amour prend dans vos beaux yeux
La force de ses armes.

RE'PONSE

De Monsieur l'Abbé Genest. Sur l'Air De Joconde.

SI l'Amour par des traits puissans
Etablit son Empire,
Il les tire des doux accens
De ta sçavante Lyre.
Quand Nevers explique ses Loix,

On aime à les entendre ;
Et dès qu'il parle par sa voix,
On ne peut s'en défendre.

De Monsieur de Mayercron, Sur l'Air, *de Joconde.*

DAME de toute beauté,
Dorine, Elmire, Laurette,
La Plaideuse si parfaite,
Ont ravi ma liberté.
Je brûle de vives flâmes
Pour leurs appas singuliers ;
Je puis bien vouloir cinq Dames,
Vous voulez cinq Chevaliers.

Réponse de M. Malezieu, Sur l'Air, *de Joconde.*

DIEUX, que de transports, que de flâmes !
Que vous allez servir de Dames !
Qui pourra jamais les compter !
Si vous érigez en Maîtresse,
Dannois qu'on ne peut trop vanter,
Chaque talent de la Princesse.

Chanſon de M. Amilton, pour Madame la Ducheſſe du Maine; Sur l'Air, *Si quelque Jaloux.*

DE Seaux la charmante Retraite
Pour vôtreCour ſemble être faite;
Elle a plus d'éclat & d'appas
Que n'eut la Grece & l'Italie;
Mais quand vous ne l'habitez pas,
Les y chercher ſeroit folie.

Dans ces lieux où vôtre preſence
Joint les plaiſirs à l'innocence,
Les Muſes forment leurs Concerts;
Et je crois qu'Apollon inſpire
A vos heureux Hôtes, les Vers
Qu'il accompagne de ſa Lyre.

Les premiers dignes du Parnaſſe,
Meritent la premiere place,
Leur Autheur ſçait quelque Latin;
Et plus élegant que Voiture,

De Phebus préside au Lutrin ;
Je reconnois sa tablature.

Les autres dans leur caractere
N'ont point d'une Muse étrangere
L'impolitesse, ni l'accent,
Dans nôtre Cour sombre & müette :
Hélas ! c'est faute de talent
Que l'on ne chante point Laurette.

* Duchesse, qui dans cette Terre,
Vous joignant au Sang d'Angleterre,
En faites si bien les honneurs ;
Vous connoissez nôtre indigence,
Et sçavez trop que les neuf Sœurs
N'ont par la moindre subsistance.

Chanson de M. de Nevers faite à Seaux pour M. l'Abbé Genest. *Sur l'Air :* Dans ce Couvent.

Genest, par vos beaux accords,
Vôtre Lire nous enchante,

* *Madame d'Albemarle.*

De la Famille odorante
Vous cueillez tous les trésors.
Mais n'en faites plu[illegible]andes
A de vulgaires Beautez ;
Et que toutes vos guirlandes
Soient pour les Divinitez.

Cette Chanson fut faite par M. de Malezieu à l'Arcenal où M. le Duc du Maine étoit allé trouver Madame la Duchesse du Maine ; *Sur l'Air*, Si quelque Jaloux s'interesse.

Palais, où se forge la foudre
Dont Jupiter réduit en poudre
Mille Titans audacieux,
D'où viennent chez toi tant de charmes ?
Venus donne-t-elle en ces lieux
Un Rendez-vous au Dieu des Armes ?

M. Danché fit cette Chanson pour Madame la Duchesse du

Maine qui étoit habillée en Masque pour aller au Bal. *Sur l'Air*, De Joc[illegible]

Princesse, ne vous plaignez pas,
S'il est mille coupables,
Tout va ceder à des appas
Si doux, si redoutables :
Les cœurs les plus audacieux
Vous rendront tous les armes.
Sans connoître le Sang des Dieux,
Ils connoîtront vos charmes.

Madame la Duchesse du Maine donna deux Saladiers à Madame la Duchesse de la Ferté le lendemain d'un repas magnifique que Madame la Duchesse de la Ferté lui avoit donné à Chilly. Le présent fut accompagné des Vers suivants faits par M. de Malezieu sur le champ.

Nous humbles Saladiers de la Ménagerie,
Venons offrir à vôtre Seigneurie

Les ſimples fruits de nos Vergers ;
Les herbes de nos Potagers.
Pomone, Hebé, Comus, & Flore ;
S'ils vouloient regaler le Souverain des Dieux,
Raſſembleroient à peine dans les Cieux
Les miracles divers que Chilly vit éclore.
Ce que vous avez fait ne peut être imité.
Nous avoüons nôtre indigence,
Et ne pouvons répondre à la magnificence
Que par nôtre ſimplicité.
Vous ferez pourtant bonne chére.
Avec nos fruits ſe donne à vous
Le cœur de nôtre Ménagere,
Sans fard, naturel comme nous.

Madame de Chambonas fit préſent à Madame la Ducheſſe du Maine d'une Toilette de paille très-bien ouvragée. Elle l'accom-

pagna de ces Vers qui sont de M. de Malezieu.

La paille, ce joüet du vent,
En se donnant à vous, adorable Princesse,
A changé de nature, & perdu sa foiblesse,
Et la legereté qui l'agitoit souvent.
Elle devient, pour vous, ferme, constante:
Symbole naturel des effets merveilleux,
Que produit la force agissante
De vôtre esprit & de vos yeux.
Oui près de vous tout cœur devient fidelle;
Ainsi que cette paille il n'est plus agité
Il perd toute legereté;
Ceux que le moindre vent faisoit changer comme elle,
Y font vœu de stabilité.
Jugez quelle sera la foy, la fermeté
D'un cœur né, constant, plein de zéle,
Qui vous a par son choix soûmis sa liberté.

Bouquet de M. l'Abbé Geneſt à S. A. S. Madame la Ducheſſe du Maine, ſur ce que la Fête de Châtenay avoit été differée. On y devoit chanter une Paſtorale.

Dès long-temps un Berger s'apprête
A célébrer vôtre Fête ;
Il eſperoit ici conduire ſon Troupeau,
Et mêler à vos yeux un agrément nouveau :
Mais dans le trouble affreux où la guerre nous jette,
Il ſuſpend ſes devoirs, fait taire ſa Muſette.
Dans vos Bois il viendra chanter,
Quand on n'entendra plus ces mouvemens terribles,
Et que des jours plus ſerains, plus paiſibles
Vous permettront de l'écouter.

Madame la Duchesse de Nevers envoyant à S. A. S. Madame la Duchesse du Maine des Fleurs d'Email pour Etreines, les accompagna de ces Vers qui sont de M. de Malezieu.

Quand le doux Printemps fait éclore
Les prétieux trésors de l'Empire de Flore ;
De la jeune *Pescheur* l'industrieuse main
Seme dans vos cheveux l'émail de nos Prairies :
Mais, Princesse, aujourd'hui, que l'Hyver inhumain
A ravagé nos Campagnes fleuries ;
L'art attentif à vous faire sa cour
A contrefait des fleurs la beauté naturelle,
Et vient vous les offrir, jusqu'au prochain retour
De la Saison nouvelle.
Il verra même sans murmure
Ternir de ses efforts l'innocente imposture,

Par l'éclat de vos traits si brillans & si
doux :
Car enfin ce triomphe est peu digne de
vous,
Après avoir vaincu tant de fois la nature.

Monsieur de Mesmes a envoyé à S. A. S. Madame la Duchesse du Maine deux Pots de Tabac avec les Vers suivants qui sont de M. de Malezieu. Ce présent a été fait aux Etreines peu de temps après la prise de l'Isle. Madame la Duchesse du Maine avoit dit qu'elle prendroit du Tabac jusqu'à ce que les affaires de la guerre allassent autrement.

Quand Cité vaste en terre ferme assise,
Que nom trompeur environne de flots
Depuis Virgo, jusqu'à l'Archer de Bize,
Soûtiendra seule innombrables travaux ;
Nonobstant quels, à la parfin conquise,

Au Châtelain vaudra titres nouveaux ;
Alors Paſcal, Archimede, Voiture,
Carteſius, les Scipions, Condé,
Corps feminin, de petite ſtature,
De leur génie ayant enfecondé ;
Apparoîtra miracle de nature,
Sublime eſprit, mignone créature,
Feminin chef par la raiſon guidé ;
Serment fera que la Nicotiane ,
Barbouillera petit nés très-charmant,
Juſques à tant que la Gent Gallicane
Par certains faits, la diſpoſe autrement

Madame de Chambonas a donné à S. A. S. Madame la Ducheſſe du Maine un petit Flaccon de Criſtal, dans le milieu duquel il y a un Miroir, avec ces Vers qui ſont de M. de Malezieu. Madame la Ducheſſe du Maine venoit de joüer le Rôlle de Pſiché.

Ce Flaccon n'a rien de funeſte,
En lui plus d'un charme eſt caché,

Ouvrez-le ſans frayeur, adorable Pſiché ;
Il vous fera paroître une Beauté Céleſte,
Dont celle de Venus n'a jamais approché.

Le même jour de l'an M. l'Abbé Geneſt ayant entendu ces Vers que M. de Malezieu venoit de donner, préſenta ceux-ci à S. A. S. Madame la Ducheſſe du Maine.

Que puis-je donc vous offrir pour Etreines ?
Du beau Lac le plus vieux, de belles Porcelaines,
Des Tapis brochez d'or, des bijoux de grand prix ?
Je vois ici que juſques aux lambris
Toutes vos chambres en ſont pleines.
De la Sabée, & des Baltiques bords
On vient vous préſenter les odorans Tréſors.
Que puis-je donc vous offrir pour Etreines ?

Des Tabacs les plus fins, ou purs, ou
mitigez ?
Je vois que vous en regorgez.
Pour vous de tous ses dons la terre est
dégarnie ;
On vous rend des tributs que la Saison
vous nie,
Et l'art ingénieux vous produisant des
fleurs,
Fixe l'émail des Prez en leurs vives couleurs.
Mais que ferai-je ? O Ciel, tout secours m'abandonne !
Je me voyois réduit à n'offrir que des
Vers,
J'allois pour vous, Princesse, animer
mes Concerts.
Mais une Lyre qui resonne,
Et qu'Apollon écoute en ses Bois toujours verds,
Plus que tout le reste m'étonne.
Malezieu chante Adieu. Tout espoir
m'abandonne ;
Les honneurs du Parnasse à lui seul sont
offerts.

C'est

C'eſt ce grand, cet heureux génie,
Dont la délicateſſe & la force infinie,
Avec mille talens divers,
Avec une éclatante & parfaite harmonie,
Déja de vôtre gloire a charmé l'Univers.
Que puis-je donc offrir? Voici ce que je penſe;
Une conſtante bonté,
Gauloiſe ſincerité,
Une vieille innocence,
Facile credulité,
Qui cependant n'eſt pas pure ſtupidité,
Mais qui par un grain ajoûté
Pancheroit fort vers la ſotiſe;
Que même gens bien fins nomment ſouvent bêtiſe.
C'eſt tout ce qui par moi vous ſera préſenté;
Et qui peut-être, hélas! mérite qu'on le priſe,
Au moins par la rareté.

S

Le fonds de la Piéce qui suit est un vieux Conte de Nourrice, qu'une femme de Madame la Duchesse du Maine avoit accoûtumé de luy dire pour l'endormir, il plût à cette Princesse de proposer à Monsieur de Malezieu & à Monsieur l'Abbé Genest, de le mettre en Vers en sa présence ; aussi-tôt dit aussi-tôt fait. Monsieur de Malezieu prit la Plume & écrivit les quinze premiers Vers. Monsieur l'Abbé Genest y en ajoûta quinze autres, aprés lesquels Monsieur de Malezieu en fit une trentaine, qui furent suivis de trente autres que fit Monsieur l'Abbé Genest. Ainsi, furent composés les treize cens Vers de cette Fable, en trois aprés-dînées,

A

SON ALTESSE SERENISSIME

MONSEIGNEUR

LE PRINCE.

LEs Contes maintes fois, Seigneur, ont
sceu vous plaire:
C'est une recette ordinaire,
Dont avec grand succès vous vous êtes servi,
Au lieu d'un autre somnifere,
Quand la Goutte vous a ravi
Ce doux sommeil à tous si necessaire!
Mieux qu'Esculape & ses pavots,
Ils vous ont rendu le repos:
Témoin la Prose & si rare & si belle,
Qu'Edeline vôtre fidelle,
Vous a luë & relüë, & qui n'est après tout
Que Contes à dormir debout.
Encherissant sur un si grand modele,
Moi qui vous dois ce que je suis,

Je vais encore, si je puis ;
Vous endormir d'une façon nouvelle,
Lisez ces Vers, Seigneur, lisez, vous dormirez,
Et bien-tôt en ronflant vous les applaudirez.

L. D. D. M.

LA CRESTE
DE
COQ-D'INDE

IL étoit une fois un Roy
Nommé Barlatarligoffroy,
Qui tenoit ſa Cour à Phormie
Cité de Meſopotamie,
Et dont les Etats fortunés
Des bras de l'Euphrate bornés
Joüiſſoient d'une paix tranquille,
Juſqu'au temps qu'un Prince indocile,
Arſâce Empereur des Perſans,
Déſola ces lieux floriſſans.
De ce pauvre Roy mis en fuite
La fortune ſe vit réduite
A n'avoir plus d'autre ſéjour
Pour luy, ſa famille & ſa Cour,
Qu'une chetive & foible ville;
Mais dans ce malheureux azile,
Et parmi tant d'affliction

Toute sa consolation
Etoit trois fils dont l'assistance
Pouvoit flatter son esperance,
Pleins d'esprit, braves & bien faits.
Le premier avoit des attraits
Mêlez dans sa mine guerriere,
Les cheveux noirs, & la voix fiere.
L'autre tiroit sur le châtain,
Affable, bien-faisant, humain.
Le cadet, chevelure blonde,
Garçon le plus joli du monde,
Aimable, galant, enjoüé,
Toûjours cheri, toûjours loüé,
Et pour qui d'un sentiment tendre
Nul cœur ne se pouvoit défendre.
Bref, ces freres étoient formez
Comme il falloit pour être aimez.
L'aîné se nommoit Nicotandre,
Le second avoit nom Tersandre,
L'autre avoit l'air un peu malin,
Et s'appelloit Prince Colin.
Or un jour que le Roy leur pere,

Plus inquiet qu'à l'ordinaire,
Avoit assemblé son Conseil
Pour raisonner sur l'appareil
Que faisoit l'Empereur Arsace
Qui vouloit investir la place,
Et dont les Escadrons épars
Voloient déja de toutes parts.
A la fin de la conference,
Dont très-longue fut la sceance,
Lés Princes bien embarassez,
Et de tant raisonner lassez,
Pour se récréer s'en allerent
Prendre l'air, & se reposerent
Aux bords fleuris d'un clair ruisseau,
S'endormirent au bruit de l'eau.
Pendant leur somme arrive Urgande,
Sage Fée, & sa docte Bande
Qui consistoit en ses deux sœurs.
Toutes trois plaignant les malheurs
Du bon Roy leur ami fidéle,
Et lui voulant montrer leur zéle,
Elles trouverent endormis

Les Princes. Ah ! voilà ſes fils,
Dit Urgande. Leur bonne mine
Montre aſſez leur noble origine,
Leur Etat eſt prêt à périr,
Hâtons-nous de les ſecourir ;
Servons-nous de nôtre puiſſance
Pour remettre ici l'abondance,
Et chaſſer leur Perſecuteur.
Je Fée & Refée, ô ma ſœur,
Dit lors Urgande à ſa cadette ;
Frappant trois coups de ſa baguette,
Que l'aîné prenant un bourdon
Duquel je vais lui faire don,
Et le plantant tout droit en terre
Il en ſorte des gens de guerre
Juſqu'à cent mille combattans
Faiſans l'éxercice à trois temps,
Sans compter la Cavalerie
Qui campera dans la prairie.
Mais je veux qu'en le déplantant
Au bourdon tout rentre à l'inſtant :
C'eſt une très-bonne maniere
Pour ſe mocquer d'une riviere ;

Un seul batteau qui portera
Prince & bourdon, lui suffira.
Ma sœur, répondit la cadette,
Je rendrai là grace complette,
Je vais fournir à ces soldats
De quoi bien faire leurs choux gras
Sans aller à la picorée;
Pour cela je Fée & Refée,
Que dès que Tersandre voudra,
Cette nappe se déployera,
Et couvrira toute la plaine
De Dindons, de Chapons du Maine,
De longes de veau, de pâtez,
De pôtages bien aprêtez,
Et pour achever la merveille,
J'y veux sur tout mainte bouteille
De tous ces vins délicieux
Qui charment la langue & les yeux.
Voilà de belles destinées,
Dit lors la plus jeune des Fées,
Que vous faites aux deux aînez,
L'autre que vous m'abandonés

Merite aussi quelque ressource;
Je lui veux donner cette bourse
Qui chaque fois qu'il l'ouvrira,
Piéce de cinq sols fournira,
Fût-ce un million par journée;
Ainsi je le Fée & Refée.
Cela fait, les trois doctes sœurs
Laisserent ces jeunes Seigneurs,
Et prenant au travers des nuës
Des routes qui leur sont connuës,
Se rendirent en un moment
Au beau milieu du Firmament
Où l'on dit qu'Urgende demeure.
Tout cela dura bien une heure,
Et Nicoxandre émerveillé
S'étant le premier éveillé,
Frottant ses yeux, dit à ses freres:
Qu'est-ce donc, sont-ce des chimeres?
Il m'a semblé dans cet instant
De voir sur un char éclatant
La docte & sage Enchanteresse
Qui toûjours pour nous s'intéresse,

Et que sa bonté m'a promis
D'abattre nos fiers ennemis ;
A-t-elle daigné nous entendre ?
Elle seule peut nous défendre,
Rien ne résiste à son pouvoir ;
Mais que viens-je d'appercevoir ?
Ce bâton n'est pas sans mystere,
Qui l'a mis là, qu'en faut-il faire ?
Alors dans terre il le planta,
Soudain un grand bruit éclata,
Clairons, tambours, hautbois, trompettes,
Hommes, chevaux, fourgons, charettes,
Par tout le fer brilloit aux yeux,
Mille escadrons audacieux,
Et mille bataillons terribles
Formez de guerriers invincibles
Dans ces champs viennent se ranger,
Et ne demandent qu'à charger.
Ah ! grands Dieux, disent les trois Princes,
Jamais dans toutes nos Provinces
Eût-on armé tant de guerriers ?

Qu'ils sont lestes, & qu'ils sont fiers!
Mais comment nourrir cette armée?
Ciel, nous l'allons voir affamée!
Nos païs par tout désolez
Ne rendent plus ni vins, ni bleds,
Il n'est ni troupeaux, ni volailles,
Et l'on est peu propre aux batailles,
Quand on a le ventre si plat:
La soupe nourrit le soldat.
Tersandre aussi s'en inquiéte;
Alors il voit une serviette
Qui de ses mains se déroba,
Et dès qu'à terre elle tomba,
Le linge damassé s'alonge,
Et dans un grand pré se prolonge
Si bien que sur ces verds gazons
Tout est plein de poules, d'oisons,
De chapons gras en pyramides,
Et de mets encor plus solides,
De grands Rôts de bif des plus beaux
En quartier, des moutons, des veaux,
Des pâtez de taille étonnante,

Jambons d'une mine charmante,
Langues, cervelats, saucissons,
Du pain frais de toutes façons,
Et du friant jus de la treille
A couleur ambrée & vermeille.
Tous les Habitans du Bourdon
Crierent aussi-tôt : Bon, bon,
Compagnons ! voici dequoi frire.
Et cela dit, sans plus rien dire,
Et même sans quitter son rang ;
Jugez combien l'ordre étoit grand,
Et la nappe bien disposée ;
Chacun d'une façon aisée,
Tant Cavalier que Fantassin
Prit ce qu'il voulut au bassin,
Que l'Art de la divine Fée
Faisoit trouver à sa portée.
Mais un très-memorable cas,
Que l'on ne devineroit pas,
Et qui va paroître incroyable,
Quoiqu'il soit aussi veritable
Que tous les faits ici contez ?

Qui sont autant de veritez,
C'est que sans avoine, sans herbe,
Sans foin, sans fourage, sans gerbe,
Tout cheval, en particulier,
Subsistoit par son Cavalier.
Un Auteur de Tarbe, en Bigorres,
Ecrit, que c'étoient tous Centaures;
Mais il étoit mal informé,
Je sçai le fait, à point nommé:
Et voici la verité pure.
La selle avoit une ouverture
Par où descendoit l'aliment,
Du cavalier à la jument.
Peut-être un fat d'Anatomiste
Dira que si ce fait subsiste,
Il faut brûler tous les Traitez
Des plus sçavantes Facultez.
Eh bien, qu'on les brûle, qu'importe?
Que le grand diable les emporte,
Le genre humain sans Medecin
Vivra plus long-temps & plus sain.
Mais revenons à Nicozandre,
Au Prince Colin, à Tersandre,

Qui regardoient de tous leurs yeux
Un spectacle si merveilleux.
L'aîné se tournant vers ses freres,
Voici d'admirables affaires,
Dit-il, allons trouver le Roy,
Allons dissiper son effroy.
Cher Bourdon, je n'ai pas envie
De t'abandonner de ma vie,
[illegible] en l'arrachant.
Miracle inoüi! sur le champ
Cette prodigieuse armée
Dans le Bourdon fut renfermée.
Ah! Dieux, où sont mes combattans;
Cria le Prince en même temps.
La chose est aisée à comprendre,
Répondit le Prince Tersandre,
Je les croi rentrez au Bourdon
Dont Urgande vous a fait don.
Essayez, fichez-le en terre,
Vous reverrez vos gens de guerre;
Aussi-tôt dit, aussi-tôt fait.
Ah! les voilà tous en effet,
Repartit alors Nicandre,

Mais les vivres, mon cher Tersandre,
Et la nappe qu'en ferons-nous ?
Là Tersandre en prit un des bouts,
Et les viandes renversées ;
Ou comme dans l'air dispersées,
Rien ne s'offre à leurs yeux surpris
Que les gazons verds & fleuris.
Il replie & serre son linge,
Sautant, gambadant comme un Singe,
Mais pour mieux s'assûrer encor,
D'avoir ce nourrissant trésor,
Il l'étend derechef sur l'herbe,
Soudain autre festin superbe,
Capable par ses mets divers
De regaler tout l'Univers.
Ah ! dit-il par toute la terre,
Quand nous voudrons, portons la guerre,
Sûrs que nous ne manquerons pas
Ni de vivres, ni de Soldats :
Il met la nappe dans sa poche.
Sans que mon cœur vous le reproche,
Sans être jaloux, ni malin,

S'écria le Prince Colin,
Je vois le bien qui vous arrive,
Et dont la fortune me prive,
Je suis le seul qui n'aurai rien;
Mais vous meritez tout ce bien,
Et je dois prendre patience.
Il se leve, & marche en silence,
Sous ses pieds il sent par hazard
Quelque chose. Il jette un regard,
Voit une bourse fort jolie,
Mais qu'il trouve assez peu remplie.
Une pièce neuve est dedans
Qui vaut cinq sols. Entre ses dents
Il murmure, & maudit sa chance.
O me voilà dans l'opulence!
Je n'ai qu'à me bien divertir,
Mais ses doigts font encor sortir
En refoüillant cette escarcelle,
Piece de cinq sols aussi belle;
Foüillant & refoüillant cent fois,
Tout autant qu'il y met les doigts
Autant de cinq sols il en tire;
A la fin ce jeu le fait rire.

O Ciel ! dit-il, le beau présent
Contre nôtre Sort mal-faisant,
Je trouve en ma bourse admirable
Une ressource inépuisable,
Mes freres, je n'ai qu'à tirer,
Et je n'ai plus qu'à desirer,
J'aurai tout avec abondance,
Ne manquant jamais de finance.
Les freres joyeux & contens,
Tous de concert en même temps,
Dirent: Allons à nôtre pere
Donner un secours salutaire;
De son ennemi furieux
Nous le rendrons victorieux.
Ils arrivent, le pere admire
A chaque mot qu'il entend dire,
Les dons d'Urgande & de ses Sœurs,
Il faut employer ces faveurs,
Dit-il à ses fils. Sans attendre,
Vous Nicozandre, & vous Tersandre,
Allez au devant du Persan;
De l'impitoyable Tyran,
Que lui-même trouve sa perte.

En voyant la plaine couverte
De ces innombrables Soldats
Qui s'en vont naître sous vos pas.
Vous Colin, dont l'âge trop tendre
Ne vous permet pas d'entreprendre
Les fatiguans travaux de Mars,
Ni de courir dans les hazards,
Allez employer ce jeune âge
A faire un utile voyage;
Voyez ces illustres Citez,
Les murs de Memphis tant vantez;
Visitez l'heureuse Arabie,
Parcourez la vaste Lybie,
Passez ce détroit si fameux,
Où l'Ocean tout écumeux
Mêle ses vagues menaçantes:
Voyez les Terres florissantes
Des renommez Iberiens,
Peuples comblez de tous les biens.
Puis traversant les Pyrénées,
Voyez les Gaules fortunées.
Je les ai toûjours dans l'esprit
Depuis qu'Urgande m'a predit;

Que de cette terre féconde
Sortiroient les maîtres du monde,
Quand vous aurez bien observé
Ce païs aux Dieux reservé ;
Vous traverserez l'Italie
Province sçavante & polie,
Puis vous verrez les Argiens,
Les Spartains, les Atheniens :
Ensuite rentrant en Asie,
Vous verrez le Pont, la Mysie ;
Les célébres Ioniens,
Nos amis Paphlagoniens.
Lors ayant vû tous ces grands Princes,
Vous reviendrez dans mes Provinces,
Et vous recevrez au retour
Des preuves de mon tendre amour.
Il n'en fallut pas davantage
Pour lui faire plier bagage ;
Colin partit dans le moment,
Et chemina gaillardement.
Laissons le pere & les deux freres
Pourvoir à leurs grandes affaires,
Et suivons nôtre Pelerin

Qui va foulant le Rômarin
Dans les plaines de Palestine.
Je croi le voir qui s'achemine
Au païs de Nectenabo,
Païs admirablement beau,
Les étonnantes Pyramides
S'offrent à ses regards avides,
L'Architecture, sa hauteur
Epouvantent le spectateur.
Mille figures embaumées,
Par des grands titres renommées
Y conservent le sort des Rois,
Malgré Lachesis & ses loix.
Le Prince dans ces lieux funebres
Voit soudain parmi les ténébres
Briller une douce clarté
Qui vient de la jeune beauté,
De la grace vive & riante
De sa Déesse bien-faisante,
De la jeune Fée en un mot,
Laquelle lui donna pour lot
La belle bourse intarissable.
La Nymphe d'un air agréable

Lui promet un heureux secours,
Et lui dit de songer toûjours
Dans ses avantures diverses,
Dans la joïe, ou dans les traverses;
A garder l'honneur de son rang,
Maintenir l'éclat de son sang.
Et conserver la bourse chere.
Aux voyages si necessaire.
Je ne dirai point en détail,
Par quels tours & par quel travail,
Par quelles changeantes fortunes,
(Quoiqu'elles fussent peu communes)
Il visita durant deux ans
Ces païs fameux & plaisans,
Dont j'ai mis ci-dessus la liste;
Sans le suivre trop à la piste,
Voyons-le de tous heurts sauvé,
En Paphlagonie arrivé.
Là d'un grand Tournois la journée
A huitaine étoit assignée,
Cent Chevaliers de tous côtez
Venus à ces solemnitez,
Préparoient de riches livrées,

Ecus dorez, lances dorées,
Armets de plumes ombragés,
Brodequins de perles chargés,
Et chevaux adroits à la course;
A tout cela suffit la bourse,
Que Colin souvent desserra,
Et si souvent qu'il en tira
Dequoi fournir à l'équipage
D'un Chevalier de haut parage.
Arrivant il avoit appris,
Que le Monarque du Païs
Etoit un Prince magnifique,
Aimant Tournois, Jeux, Bals, Musique,
Et qu'il attiroit à sa Cour
Les Graces, les Ris, & l'Amour.
Les seuls fruits de son Hymenée
Etoient Pyrcha sa fille aînée,
Et sa cadette Alibastris;
Beautez qui remportoient le prix,
Et donnoient de la jalousie
Aux plus rares Beautez d'Asie.
Leur pere avoit nom Karosmant,
Il les cherissoit tendrement,

Il faisoit son unique affaire
De les amuser, de leur plaire ;
Elles n'avoient qu'à desirer ;
Et c'étoit pour leur préparer
Des divertissemens honnêtes
Qu'il donnoit ces superbes Fêtes ;
Mais celle dont il s'agissoit
Toutes les autres surpassoit
Par l'ordre, & la magnificence,
Colin y fit belle dépense,
Il enrichit les Emailleurs,
Les Maquignons & les Tailleurs ;
Mais pendant que chacun s'aprête
A cette merveilleuse Fête ;
Comme c'étoit le Carnaval,
Karosmant fit donner un Bal,
Où pour contenter les Fantasques
Il permit l'usage des Masques.
Colin y parut sous le nom
Du jeune Berger Coridon ?
Vêtu de galante maniere,
Sa houlette, sa pannetiere
Où pendoient des rubans touffus,
Etoient

Etoient si belles que rien plus.
Il s'insinuë avec adresse
Auprès de la jeune Princesse ;
Il lui conte si tendrement
D'un Berger l'amoureux tourment ;
Il lui sçait si vivement peindre
Les beaux yeux dont il se vient plaindre.
Qu'admirant l'aimable Berger
La Princesse eût voulu changer
Son sort en celui de Bergere.
Si la Mascarade sceut plaire,
Le grand Tournoy par ses splendeurs
Ravit, & transporta les cœurs.
Un Chevalier d'humeur hautaine,
Venu d'une rive lointaine,
Suivi de vingt Geants altiers,
Qu'il avoit pris pour Estafiers ;
Le premier en haussant sa lance,
Devant les échaffauts s'avance,
Et dit qu'à tous il soûtiendra
Que de la Princesse Pyrrha
La beauté, l'esprit & la grace
Toutes autres Beautez efface :

Alors maints Chevaliers épris,
De la cadette Alabastris ;
Voulurent prendre sa querelle,
S'offrent de combatre pour elle,
De Pyrrha le vaillant Guerrier
A tous fit perdre l'étrier ;
L'un après l'autre il les renverse,
Il choque, il brise, il taille, il perce,
Sur son dos jettant son Ecu,
Il croyoit avoir tout vaincu,
Quand se tournant vers la barriere
Il vit entrer dans la carriere
Un Chevalier noble & charmant,
Armé, monté superbement,
Qui sur son pavois fit portraire
Un Aiglon sortant de son aire ;
D'un vol rapide s'élevant
Vers les feux du Soleil levant,
Au tour de la Peinture exquise
Des mots Grecs formoient la devise ;
Depuis il porta son renom,
Dit le Chevalier de l'Aiglon,
Bien qu'il eût baissé sa visiere,

Sa mine aimable, autant que fiere,
Pour lui les cœurs intéressa,
En ces termes il s'énonça:
Je conviens, devant l'Assemblée,
Que Pyrrha de dons est comblée,
Que sans sa Cadette, jamais
Rien n'eût égalé ses attraits;
Toutes deux, d'un merite rare,
L'une à l'autre je les compare,
Et je soûtiens qu'Alabastris
A Pyrrha dispute le prix.
Je le dispute ici pour elle;
Et que Mars nomme la plus belle.
Cela dit, les deux Champions
Plus animez que des lions,
Dont la faim redouble la rage,
Partent avec même courage.
L'intrepide Prince Colin
A son Coursier baisse la main;
Ce fier Coursier de Barbarie
Bondit, s'élance avec furie;
La Terre tremble sous ses pas,
Quoiqu'il semble n'y toucher pas.

L'Air obſcurci par la pouſſiere
Laiſſe à peine voir la carriere ;
Les lances de nos deux Guerriers
Se briſent ſur leurs boucliers,
Et vont, en parcelles menuës,
Juſques bien avant dans les nuës,
Sans que ces deux mauvais garçons
Soient ébranlez dans les arçons :
Mais il faut vuider la querelle,
Chacun choiſit lance nouvelle,
Se reprochant, comme un grand tort,
De n'avoir pas vaincu d'abord.
De nouveau s'éleve la poudre,
Colin repartant comme un foudre,
Si terriblement rencontra
Le fier Chevalier de Pyrrha,
Qu'il l'enleva hors de la ſelle,
Sa chute ne fut pas mortelle,
Mais il tomba ſi rudement,
Qu'il fut long-temps ſans mouvement,
Couché de ſon long ſur la place.
On lui délia ſa cuiraſſe,
Et l'on vit des premiers courir

Son Vainqueur pour le secourir.
On lui versa de l'eau divine
Dans le nés, & sur la poitrine;
Il revint, on le transporta;
Alors Colin se présenta,
Nouveau tenant à la barriere,
Et d'une façon noble & fiere
Provoqua d'autres Combattans;
Plusieurs parurent sur les rangs
En faveur de la Sœur ainée,
Tous eurent triste destinée;
Les uns furent désarçonnez,
D'autres encor plus mal menez,
Quelques-uns tombant en arriere
Se disloquerent le derriere;
Bref, l'insurmontable Colin
Demeura maître du terrain.
Alors les haut-bois, les musettes,
Les timballes, & les trompettes
Furent entendus jusqu'aux Cieux
En faveur du Victorieux,
Qui s'avançant vers la Princesse,
D'un air tout rempli de noblesse

Lui dit : Divine Alabaſtris !
On ne doit point être ſurpris
Si j'ai remporté la victoire,
Il s'agiſſoit de vôtre gloire,
Et ſoûtenant la verité
Je ne pouvois être dompté.
Bien que le ſort me ſoit proſpere ;
J'étois pourtant bien temeraire,
Et l'on peut blâmer un Berger,
Que ſon zéle a fait engager
Dans une ſi haute entrepriſe.
Elle, agréablement ſurpriſe,
Vid que le beau Danſeur du Bal
Au Tournoy n'avoit point d'égal ;
Le Berger lui paroît aimable,
Le Guerrier eſt incomparable,
Du Berger, du Guerrier Vainqueur,
Rien ne peut défendre ſon cœur.
On écoute Celim, on l'aime ;
Par là ſon feu devient extrême,
Et par la douceur d'être aimé
A chaque inſtant plus enflâmé,
Occupé, poſſedé ſans ceſſe

Du brûlant desir, qui le presse,
Il invente de nouveaux jeux,
Donne des spectacles pompeux ;
Ce ne sont que Fêtes, que Danses,
Operas & Réjoüissances ;
Il obtient enfin, par ses soins,
De faire sa Cour sans témoins ;
Souvent receu chez la Princesse,
De leur mutuelle tendresse
Ils se pouvoient entretenir ;
Mais son malheur l'y fit venir
Un jour, avec impatience.
Il avoit besoin de finance
Pour en payer le lendemain
Les Gens qui conduisoient son train :
La bourse à peine étoit tirée,
Que de sa pendule dorée
Il entend fraper plusieurs coups,
Marquant l'heure du Rendez-vous
Où la Princesse doit l'attendre ;
Il court en hâte pour s'y rendre,
Serre la bourse promptement,
Mais un peu trop negligemment.

L'entretien ce jour-là fut tendre,
Et le Prince charmé d'entendre
Des mots qui flattoient ses desirs,
Redouble ses ardens soûpirs,
Et voulant montrer à la Belle
Des Vers qu'il avoit fait pour elle,
Il tire, sans l'appercevoir,
Cette bourse, & la laissa cheoir.
Il ne l'avoit pas bien placée;
Il sort, la bourse est ramassée
Par la Princesse Alabastris,
Qui la prenant croit avoir pris
Une très-simple bagatelle,
Et la regardant comme telle
La fit serrer parmi des gants,
Des garnitures de rubans,
Où dès le lendemain, peut-être,
Elle oublia qu'elle dût être.
Cependant chez lui retourné,
Colin se vit environné
D'une troupe très-incommode,
De plusieurs Marchands à la mode,
Armuriers, Doreurs, Plumassiers,

Et des Laleus, & des Gautiers,
Gens civils, pleins de complaisance
Pour ceux qui font belle dépense,
Et qui peuvent payer comptant;
(Car c'est là le point important.)
Colin, par son éxactitude,
Les avoit mis dans l'habitude
D'être payez dans le moment,
Et même payez largement.
Voulant donc puiser dans la source
De son intarissable bourse;
Il la cherche dans le goucet
Où pour l'ordinaire il la met:
Mais, juste Ciel, quelle surprise!
Quand il connut qu'elle étoit prise,
Ou bien qu'il l'aura laissé cheoir.
Le voilà dans le désespoir,
Et ce qui plus encor redouble
Son inquiétude & son trouble;
C'est que voulant se faire voir,
Il avoit en ce même soir
Suivi le Roy dans sa pagode,
Où la presse aux Filoux commode

Leur avoit fourni des moyens
De ſe bien ſervir de leurs mains.
Deux montres furent dérobées,
Et deux ou trois bourſes coupées.
Il l'apprit, & tout éperdu,
Crut ſon tréſor ainſi perdu ;
Et que ceux qui l'avoient ſçu prendre
N'avoient pas deſſein de le rendre.
Alors le viſage alongé,
Les yeux tournez, l'air tout changé,
Les gens qui lui rendoient viſite,
Craignant quelqu'attaque ſubite,
Et demandant quel eſt ſon mal ;
Lui, déguiſant ce choc fatal,
Leur dit : Qu'il reſſent d'ordinaire
Ainſi quelque vapeur legere
Dont il eſt bien tôt ſoulagé ;
Il leur donne à tous leur congé,
Leur marquant une autre ſéance
Pour leur départir la finance.
Il demeure ſeul, tout troublé,
Tout abbattu, tout accablé ;
Il paſſe ainſi la nuit entiere

Sans avoir fermé la paupiere,
Et son pauvre esprit à l'envers,
Roulant mille pensers divers,
Compare la magnificence,
L'aise, la joye, & l'abondance,
Où le pecunieux secours
Lui faisoit couler ses beaux jours
Avec la misere cruelle,
La honte, & la peine mortelle,
La rage où le manque d'argent
Font tomber un noble indigent,
Sur tout lui dont la confiance
A l'excès portoit la dépense.
Adieu, mes plaisirs sont passez;
Et ses cris au Ciel élancez
Auroient fait fendre un cœur de roche.
Que fera-t-il? le jour s'approche,
Les importuns vont revenir;
Il n'a plus rien à leur fournir:
Comment souffrira-t-il la veuë
De cette nombreuse cohuë
Qui lui venoit faire la cour?
Enfin étant déja grand jour,

Sans bruit, ſans rien dire à perſonne,
Son beau Palais il abandonne,
Et s'en va, comme un inſenſé,
Chercher un vallon enfoncé,
Où parmi ſes douleurs profondes
D'un fleuve regardant les ondes,
Son déſeſpoir le vint tenter
Cent fois de s'y précipiter.
Je ne ſçai ce qu'il alloit faire;
Mais ſa Déeſſe tutelaire
Fort à propos s'offre à ſes yeux,
Lui parlant d'un ton gracieux,
Elle blâme ſa négligence;
Mais ranime ſon eſperance,
Et promet de lui rendre encor
La jouïſſance du Tréſor,
Pourvû qu'il ſçache ſe conduire
Comme la raiſon le deſire.
Elle lui dit de retourner,
De paroître, ſans s'étonner,
D'amuſer de belles paroles
Ceux qui demandoient des piſtoles;
Qu'Alabaſtris encor les ſoirs

Reçoive ses tendres devoirs.
Allez, & portez chez la Belle,
Cette pomme fraîche & nouvelle,
Dont je vous fais ici présent,
Lui dit-elle, & tout en causant :
Sçachez la mettre avec addresse,
Dans la chambre de la Princesse,
Sans que personne en soit témoin ;
Du reste, laissez-m'en le soin ;
Et ne dites rien à personne
Des conseils qu'ici je vous donne,
Ou renoncez à mon secours
Pour tout le reste de vos jours.
Elle part, sans dire autre chose ;
Le Prince Colin se propose
D'obéir ponctuellement,
Et rempli de l'espoir charmant
De recouvrer sa chere bourse ;
Dans le moment il prit sa course
Vers le Palais de Karosmant :
Il attendit fort prudemment
Qu'Alabastris en fût sortie ;
Elle avoit fait une partie

D'aller se promener sur l'eau.
Jamais le jour ne fut plus beau,
Ni la saison plus agréable ;
Colin prit l'instant favorable
Pour entrer dans l'Appartement,
Et plaça fort subtilement
Ce beau fruit, donné par la Fée,
Sur le bord de la cheminée,
Au milieu d'un petit bassin.
Ayant accompli son dessein,
Sans être vû d'ame qui vive ;
Il sort. Alabastris arrive
Après avoir long-temps pêché ;
Elle avoit même un peu marché,
Et cela l'avoit alterée :
La pomme fraîche & colorée,
Aussi-tôt lui frappa les yeux,
Elle la prit, mais justes Dieux ?
Dans le même instant qu'elle y touche
Voulant s'en rafraîchir la bouche,
Au moment que le fruit fatal
Moüilla ses lévres de coral,
Un grand morceau de chair rougeâtre

S'empara de son front d'albâtre,
Et descendant le long du nez
En plis diversement tournez,
Prit & la couleur & la forme
D'une crête de taille énorme,
Plus rouge que n'en ait porté
Jamais vieux Coq-d'Inde irrité.
Ah! juste Ciel, je suis perduë,
Je meurs, cette pomme me tuë,
Cria-t-elle, & dans le moment
Perdit parole & sentiment;
Soit que l'effort que fit la crête
Allongeant la peau de la tête,
Lui causât beaucoup de douleur;
Soit que l'excès d'un tel malheur,
Qui gâtoit un si beau visage,
Des sens lui dérobât l'usage.
Tous ses gens dans l'étonnement
D'un si funeste évenement;
Bien-tôt par leurs cris, par leurs larmes
Mirent tout le monde en allarmes.
Le bruit fut par tout répandu,
Karosmant arrive éperdu,

Et trouve la pauvre Princeſſe
Qui revenoit de ſa foibleſſe ;
Elle le regarde en pleurant,
Et lui l'embraſſe en ſoûpirant,
Mon cher enfant, ma chere fille,
Eſperance de ma famille,
Par quel crime ai-je merité,
Dit-il, que le Ciel irrité
Défigurât ce beau viſage
Des Dieux la plus parfaite image ;
Ma fille, quel arbre maudit
Porta ce déteſtable fruit ;
Qui l'a mis ſur ta cheminée ?
A tout cela l'infortunée
Ne répondoit que par des pleurs.
Cependant parmi ces clameurs
Du fond du Palais répanduës,
Et courant par toutes les ruës,
Le Prince inquiet & ſurpris
Entend nommer Alabaſtris ;
Il prête l'oreille, il s'informe,
Il eſt inſtruit du nez difforme,
Et ſur ce fait prodigieux

Court au Palais tout furieux.
Il voit ce nez, il le contemple;
Cette pendeloque trop ample,
Et qui sort si bizarrement,
Le rend müet d'étonnement.
Il cherche sous la laide crête
Le nez, la bouche, l'air honnête,
Les attraits, les graces, les ris
Dont le charmoit Alabastris;
Il ne voit qu'un monstre effroyable:
Ah! dit-il, sort impitoyable,
Plus affreux qu'un affreux repas,
Que sont devenus tant d'appas?
Rends-moi ma divine Princesse.
Là, de douleur, & de tendresse,
Il tombe sans poulx & sans voix:
Elle le voyant aux abois,
Des mêmes sentimens touchée,
Et devers lui s'étant panchée,
De la longue crête de Cocq,
Fait contre son visage un choc.
Lui des sens reprenant l'usage,
La trouve contre son visage,

Et repugnant à la baiser
De pleurs se met à l'arroser.
Enfin, à ce tendre spectacle
Un ordre prudent met obstacle;
Le Roy par ses commandemens
Fait séparer ces deux amans;
Mais Colin ne consent qu'à peine
Qu'en son Palais on le remeine.
Aussi-tôt qu'il fut arrivé
Quoi! dit-il, j'étois reservé
Pour être l'infame ministre
De cet évenement sinistre.
Quoi, ma divine Alabastris,
Ainsi tu recevras le prix
De ton amour tendre & fidelle!
Fée impitoyable, cruelle,
Est-ce donc là me soulager,
Falloit-il ainsi me vanger?
Garde, garde à jamais ta bourse,
Laisses-moi sans biens, sans ressource,
Fais-moi périr si tu le veux,
Mais rends à l'objet de mes vœux
Ces traits & ces graces riantes.

Ah! non des plaintes impuissantes
N'avancent rien, il faut mourir;
Mourons, cessons de discourir.
Il se jette sur son épée,
Il alloit..... sa main est trompée,
Son désespoir est arrêté;
Il se tourne, & voit la beauté,
L'aspect benin & favorable
De sa Patrone secourable.
Tu veux attenter à tes jours,
Et tu n'attens plus mon secours.
Et comme la chambre prochaine
De son domestique étoit pleine,
La Nymphe lui parla tout bas
Afin qu'on ne l'entendît pas:
Il écoute, & sur sa parole
Il se ranime & se console;
Se ressouvenant bien de tout,
Pour l'accomplir de bout en bout,
Il sort, publiant par la Ville
Qu'il sçavoit un Docteur habile,
Qu'il alloit le faire venir,
Ou tout du moins l'entretenir.

Que dans huit jours, dans moins peut-
être
Ce grand Docteur pourroit paroître.
Il part donc avec peu de train,
Mais on vit dès le lendemain
Venir par la Place publique
Un vieux Barbon scientifique,
Qui haranguant les assistans,
Leur dit que sans perdre aucun temps
Vers Alabastris on le meine,
Qu'il a sa guérison certaine.
Sur sa barbe & sur son maintien,
L'un le croit grand Physicien;
Et les autres malgré sa barbe,
Malgré sa vénérable garbe,
Disent que c'est un Charlatan
Qui promet des neiges d'Antan.
Au Palais sa promesse est sçûë,
Les uns en esperent l'issuë;
D'autres disent que c'est erreur
D'écouter un pareil coureur:
Un franc vendeur de Mitridate
Que d'un vain succès il les flatte.

Le pauvre pere au désespoir
Ne sçait s'il doit le recevoir.
Les Docteurs de Paphlagonie
Regardoient comme une infamie,
Qu'il fût seulement écouté
N'étant pas de leur Faculté ;
Mais enfin comme avec leurs drogues,
Leurs Extraits, leurs Panchimagogues
Leurs scientifiques discours
Ils n'apportoient aucun secours ;
Que l'autre juroit sur sa tête
Qu'il viendroit à bout de la crête,
Et sans douleur & sans danger,
Le Roy fit entrer l'Etranger,
Il lui promit des récompenses
Au-de-là de ses esperances.
Travaillez, dit-il, hardiment
Je vous fais aujourd'hui serment,
Je jure les Dieux que j'adore,
Que si je puis revoir encore
Ma fille avec tous ses attraits,
Je remplirai tous vos souhaits,
Mesurez ma reconnoissance

A la grandeur de ma puissance.
Sire, répondit le Vieillard,
D'un air confiant & gaillard,
Je guérirai cette Princesse
Si digne de vôtre tendresse;
Mais avant que d'aller plus loin
Je veux lui parler sans témoin;
Il faut que chacun se retire,
J'ai mes raisons, & c'est tout dire.
Parlez-lui comme il vous plaira,
Dit le Roi qui se retira,
Et congédia l'assemblée.
La Princesse triste, accablée,
N'attendoit pas un grand secours
Du Vieillard, ni de ses discours;
Le bon homme pourtant s'apprête,
Il tâte, il observa la crête,
Puis ayant quelque temps rêvé,
Lui dit, Madame, j'ai trouvé,
Je vois par certaine science
Qu'une affaire de conscience,
Des Dieux un châtiment fatal
A causé cet étrange mal;

Songez, faites bien la revûë,
Quand la faute sera connuë,
Ainsi que vôtre repentir
Mon secours se fera sentir.
Moi, dit nôtre jeune Heroïne,
Qu'ai-je donc fait, je m'examine?
Hélas! quels crimes sont les miens?
Seroit-ce que...... je m'en souviens,
Un jour j'avois fâché mon pere,
Il me témoigna sa colere,
Mais c'étoit sur un faux rapport
De ma sœur. Je n'avois nul tort;
Un jour je punis mes Esclaves,
J'en fis mettre deux aux entraves
Avec un peu de dureté,
Mais ils l'avoient bien merité.
Ciel, que dis-je? Je suis coupable,
Oui, mon crime est impardonnable,
En secret mon cœur est lié;
L'austere devoir oublié
Cede à des amorces flateuses,
Il tombe en des fautes honteuses.
Quoy, dit le Vieillard en couroux,

Vous aimez. Qui donc aimez-vous,
Quelle est cette faute secrete
Où quelque indigne amour vous jette?
Car si vôtre jeune desir
Avoit au moins sçû bien choisir,
Du trait qui vous rendroit sensible
L'offense seroit remissible;
Un beau feu bravant les témoins
Vous feroit rougir un peu moins.
Non, dit-elle, je suis coupable,
Et mon crime est impardonnable:
De mon pere oubliant les loix
De moi-même j'ai fait un choix;
J'ai laissé séduire mon ame,
Je n'en puis éviter le blâme.
Mon cœur se sentit engager
Par les soins d'un jeune Berger,
Et qui se trouva dans la suite
Un Cavalier plein de merite,
Mais ce n'est qu'un Avanturier;
Mon pere veut me marier,
A quelque Monarque d'Asie,
Et non pas à ma fantaisie.

Du Cavalier quel est le nom ?
C'est le Chevalier de l'Aiglon,
Reprend la Princesse éplorée :
Vôtre confession m'agrée,
Dit-il, mais ce n'est pas assez :
Passez encore & repassez,
Songez à ce Cavalier même ;
A lui qui sans doute vous aime,
N'auriez-vous point causé d'ennui,
N'avez-vous rien qui soit à lui,
Rien commis à son préjudice,
Quelque larcin, quelque malice ?
Moi ! Non. Si fait, je vis tomber
Sa bourse, & sçeus la dérober,
Ou la ramasser sans rien dire :
Mais, Seigneur, c'étoit de quoi rire ;
La belle bourse n'avoit rien
Que cinq sols, s'il m'en souvient bien :
Je la jettai dans une armoire.
J'y suis. Vous ne deviez pas croire
En dérobant beaucoup ou peu,
Qu'un pareil larcin soit un jeu ;
Vîte, remettez-moi la bourse

Qui de vos malheurs est la source,
Elle que le sermon toucha,
Soudain dans l'armoire chercha;
Par bonheur on la trouve encore;
Tenez, par les Dieux que j'adore,
La voilà, dit Alabastris,
Voilà tout ce que j'avois pris,
Prenez, dit-il, prenez courage,
Les Dieux beniront mon ouvrage,
J'ai certain esprit familier
Qui va remettre au Chevalier
La bourse que vous aviez prise;
Et dès qu'elle sera remise,
Je pourray sans retardement
Vous donner du soulagement;
Esprit, venez à ma parole,
Partez. Le voilà qui s'envolle,
Il va vîte, il est arrivé,
Et vôtre Chevalier trouvé;
La bourse qu'il croyoit perduë
En ses mains est déja renduë;
Je puis à present commencer,
Toute la Cour peut avancer,

A ces mots il ouvre la porte.
Le Roy que ſon amour tranſporte,
Lui demande avec tremblement
S'il employra quelque inſtrument,
Quelque razoir, quelque machine?
Oh! vraiment non, ma medecine
Agit par des moyens plus doux,
Dit le Vieillard; raſſûrez-vous.
Là-deſſus de ſon eſcarcelle,
Il tire une poire très-belle;
Il la coupe en quatre quartiers
Dont il ſerre les trois premiers;
Il pelle avec un ſoin extrême
De ces morceaux le quatriéme;
Puis auſſi-tôt qu'il fut pelé
Ordonne qu'il ſoit avallé.
Juſtes Dieux! qui le pourroit croire,
Si cette inconteſtable Hiſtoire
N'eût eu dans ſon temps tout du moins
Mille irreprochables témoins;
Ouy, ſans cela comment le croire?
A peine le quartier de poire
Toucha les dents d'Alabaſtris,

Qu'aux yeux des ſpectateurs ſurpris
La crête parut racourcie
De ſa quatriéme partie.
Ah, bons Dieux! s'écria le Roy,
Puis-je croire ce que je voy?
Sage Vieillard, homme admirable,
Sans doute qu'un Dieu ſecourable
Près de nous a conduit vos pas;
Achevez, & ne doutez pas
Que je ne tienne ma promeſſe,
Laiſſons repoſer la Princeſſe,
Répliqua le bon Medecin,
Sire, mon remede eſt fort ſain;
Mais il en faut ſçavoir la doſe;
Je ſçay les accidents qu'il cauſe,
Quand on en prend trop à la fois,
C'eſt à nous à ſuivre vos Loix,
Dit le Roy. Dans l'impatience
Que cette épreuve recommence,
La Cour attend le jour ſuivant:
Le Docteur, comme auparavant,
Proferant des mots de grimoire,
Fait prendre le morceau de poire;

Dès qu'à la langue elle a touché,
Morceau de crête est retranché ;
Et l'Assistance au Ciel envoye
Des vœux & des signes de joye,
On voit que l'effet est certain,
Et l'on remet au lendemain.
Le même succès continuë ;
La crête encore diminuë.
Au jour d'après nôtre Vieillard
Extirpe encore l'autre quart ;
Et le dernier quartier de poire
De son art acheve la gloire.
Alabastris, & ses attraits
Sont plus admirez que jamais,
Comme l'on voit après l'orage
Le Soleil sortant d'un nuage.
On chante avec solemnité
De beaux hymnes à la santé,
On fait des festins, des orgies,
Et maintes trognes sont rougies,
On fait rage à danser, sauter.
Le jour même, il faut le noter,
Arrive le Prince Tersandre ;

On l'introduit, & sans attendre
Il vient dans la chambre du Roy.
Ce bon Prince tout hors de soy
Avec l'une & l'autre Princesse
Montroit à tous son allegresse;
Et Tersandre tout enflâmé
En regardant l'objet aimé,
Déclare au Roy sans préambule
Qu'un legitime amour le brûle,
Et que la Princesse Pyrrha
Volontiers il épousera;
Qu'il a des lettres de son pere
Pour conclure vîte l'affaire;
Et qu'estant de ses vieux amis
Cet espoir luy semble permis.
Karosmant l'embrasse, l'écoute;
Ouy, le parti me plaît sans doute,
Répond-il. Que j'aime à vous voir!
De grace faites-moi sçavoir
En quel état est ce Monarque,
Ses jours ont donc bravé la Parque?
Ouy, Sire, & de tous ses malheurs,
De tant de mortelles douleurs,

Le Ciel à la fin le délivre,
Et le laissera long-temps vivre,
S'il lui plaît. L'injuste Empereur
Dont nous éprouvions la fureur,
A perdu ses fiertez hautaines,
Lui-même est tombé dans nos chaînes,
Et se rachetant par la paix,
Détestant ses cruels forfaits,
Il a cedé la Perse entiere
Avec son unique heritiere
A Nicosandre mon aîné
Dans Babilone couronné.
Mon Pere en Mesopotamie
Voyant sa puissance affermie,
Me donne, & mon frere y consent,
Cet Etat rendu florissant,
Et dont Pyrrha sera la Reine,
Si ma demande n'est pas vaine.
Le vieux Medecin sans bouger
Ecoute ce Prince étranger;
Et sembloit en prêtant l'oreille
Rempli de joye & de merveille.
Le Roy jettant les yeux sur luy,

Approchez, je veux aujourd'huy
Vous témoigner ſans plus attendre,
Et devant ce Prince mon gendre,
Tout ce que je dois à vôtre art,
Vous confeſſant, ſage Vieillard,
Que je manque encor de puiſſance
Pour marquer ma reconnoiſſance.
Demandez, parlez, ordonnez,
Mes biens vous ſont abandonnez;
Et j'en devray toûjours de reſte
A vôtre ſcience celeſte.
Terſandre touché de reſpect
Du Vieillard admire l'aſpect;
Mais que penſe alors l'aſſemblée,
Quand cet homme à tête pelée
Avec cet ample & blanc coton
Qui pendoit de ſon vieux menton,
Ces mots à Karoſmant addreſſe:
Sire, donnez-moi la Princeſſe,
Mon ſervice, ſa guériſon,
L'amour enfin & la raiſon,
Tout veut qu'une beauté ſi chere
A mille rivaux me préfere.

Et d'ailleurs par vôtre serment
Prononcé solemnellement
Vous ne trouverez nulle excuse :
Rien ne souffre qu'on me refuse.
Ah ventrebleu, dit Karosmant,
Vous donner ma fille ! Et comment
D'un Medecin faire mon gendre !
Vieillard, dit le Prince Tersandre,
Vous avez le cerveau blessé ;
Comment ce projet insensé
Peut-il vous entrer dans la tête ?
Vous meriteriez une crête.
D'oser me maltraiter ainsi.
Vous la meriteriez aussi,
Dit le Vieillard d'un ton colere,
S'addressant au futur beau-pere,
D'oser trahir vôtre serment ;
Mais je suis sans ressentiment :
Sçachez pourtant que ma naissance
Est digne de vôtre alliance,
Ouy, Sire, je suis fils de Roy,
Du grand Barlatarligoffroy.
Imposteur, dit alors Tersandre,

Je ne sçaurois plus vous entendre,
Vous mentez trop impudemment,
Et vous meritez châtiment;
Eh, comment seriez vous mon frere,
Vous êtes plus vieux que mon Pere:
Je dis pourtant la verité,
Reprit le Vieillard irrité;
Vôtre erreur, mon frere, est extrême,
Et vous l'allez blâmer vous-même;
Je suis vôtre frere Colin.
A ces mots le petit malin
Rompit une bague enchantée
Qu'il tenoit de sa chere Fée;
Et parut au même moment
Avec son air vif & charmant,
Ces yeux où brilloit la jeunesse:
Ah! c'est vous, cria la Princesse,
C'est le beau berger Corydon,
C'est le Chevalier de l'Aiglon.
Ah! c'est luy-même, dit le pere;
Ah! Sire, il est vray, c'est mon frere,
Reprit Tersandre en l'embrassant.
Il m'est bien facile à present

De m'acquitter de ma promesse,
Je vous donne vôtre Maîtresse,
Dit Karosmant, elle est à vous ;
Vous la meritez mieux que tous.
Et comme bien-tôt son aînée
Doit ailleurs être couronnée,
Que vôtre frere en l'époüsant
Luy donne un état florissant,
Vous aurez la Paphlagonie,
Quand les Dieux finiront ma vie ;
Je prends pour heritier, pour fils
Le digne époux d'Alabastris.
Qu'ils soient tous deux comblez de gloire.
Voilà comme finit l'histoire.



VERS

Envoyez à Son Altesse Serenissime Monseigneur le Comte d'Eu aprés sa petite verolle par Mademoiselle de Langeron, en luy offrant des Tablettes. Ils sont de M. de Malezieu.

CHER PRINCE, enfin le Ciel est sensible à mes vœux ;
Je cede aux doux transports de mon ame ravie :
Il est vaincu ce monstre affreux,
Funeste à la Beauté, plus funeste à la vie.
Nous reverrons bien-tôt, sans aucun changement,
Cet air qui nous promet les vertus de ton Pere,
Ces yeux perçans & doux, ce visage charmant,
Où brillent les attraits de ton auguste Mere.
Que ne puis-je dès aujourd'huy
Goûter ton aimable presence,

Te peindre les horreurs où m'a mis ta
souffrance ?
Un moment de retard m'est un mortel
ennuy.
Il s'approche, il viendra trop tôt pour
ma tendresse,
Ce jour cruel pour moi, pour toi si glo-
rieux,
Où quittant les plaisirs de l'aimable
jeunesse,
Et brûlant d'imiter les Condés tes
ayeulx,
Tu voudras seulement la gloire pour
maîtresse.
Cependant je veux profiter
De l'absence de ma Rivalle.
Usons du temps qui peut rester ;
Aimons-nous, cher Amant, d'un ardeur
sans égale :
Et comme il ne m'est pas permis
D'aller dans ta prison t'entretenir moi-
même,
Ly ces tablettes où j'ay mis
Les tendres mouvemens de mon amour
extrême.

LETTRE

A M. d'Amilthon au nom de Madame la Maréchalle de Montesquiou à qui il avoit envoyé des Vers sur la promotion de M. le Maréchal son époux, sous le nom du Pinson. *Ces Vers sont de M. de Malezieu.*

EN vain sous un nom emprunté,
Inimitable Philoméle,
Tu veux cacher la verité.
C'est de toy la chanson nouvelle.
Hé! quel autre a jamais chanté
D'une voix si tendre, si belle?
Ouy, ouy, l'amitié t'a dicté
Cette charmante ritournelle,
Sur ma nouvelle Dignité.
Ce titre, où tant de monde aspire,
Ne fait pas mon plus grand bonheur:
C'est ce que tu daignes en dire,
Qui m'assûre un durable honneur.
Tout périt après quelques lustres.
Bâtons, fleurdelisés, balustres,

Hermines, supports, écussons:
Tout cela n'est qu'une fumée;
Mais je devray ma renommée
A tes immortelles chansons.
En vain le vaillant fils d'Eacque,
Sur les rives de Simoïs,
Eût vaincu l'Epoux d'Andromacque,
Et fait mille exploits inoüis:
Ses glorieuses destinées
N'auroient pû vaincre les années
Avec tant de faits éclattans;
Mais ce qui sauve sa mémoire
Des affreux ravages du temps,
C'est qu'Homere ait chanté sa gloire.
Ainsi mon nom par toy chanté
Ira chez la posterité
Joüir d'une gloire immortelle.
Rien ne peut effacer un nom
Qui fut chanté par Philoméle,
Ou célébré par Amilthon.

EPITRE DEDICATOIRE

De la Comédie des Importuns de Chastenay. A Madame la Duchesse de Nevers; par M. de Malezieu.

C'Est à vous que je la dédie
Cette fantasque Comédie;
Je ne sçaurois m'en empêcher.
Je sçay qu'on va me reprocher
D'être importun à juste titre.
J'ay beau vouloir, dans cette Epître,
Excuser ma temerité,
J'imite l'importunité
Des fats que je viens de décrire.
Vous êtes en droit de me dire,
Rien n'est si fâcheux qu'un Autheur
Qui s'érige en Dédicateur.
Que répondrai-je à ce reproche?
Car après tout, la Double-Croche, [a]
Le Suisse, Fleurant-Stercorin, [b]
Les Sçavantes, [c] Bobé, [d] Moulin, [e]

a *Musicien importun.* b *Medecin importun.* c *Précieuses.* d *Importunes.* e *Marchande.*

Et le Dombiste Apoticaire [a]
Eborgné donnant un clystere,
La Dame à Fessier-Eborgneur, [b]
Qui fit tant rire Monseigneur,
Au récit de son avanture,
N'étoient importuns qu'en peinture;
Et moy plus fâcheux animal,
J'importune en original.
Toutefois je puis m'en défendre,
En disant qu'il faut vous en prendre
A vôtre propre jugement,
Que suivit l'applaudissement
Dont cette piéce fut comblée
Par une honorable Assemblée.
Un ouvrage par vous loüé,
Par moy peut bien être avoüé.
Que si contre vôtre ordinaire
Vous n'avez pas été sincere,
Je vous punis d'avoir flatté,
Et vais venger la verité,
En publiant que cet ouvrage
Honoré de vôtre suffrage,

a *Maçon*, b *Dombistes importuns*.

Et de celuy de vôtre Epoux,
N'eût jamais vû le jour sans vous,
Qui tous deux sans aucun scrupule
Trompâtes un Autheur crédule,
Dont l'amour propre trop flatté
Redoubla la credulité.
Hé! le moyen de m'en défendre?
Si-tôt qu'il vous plaît d'entreprendre
De plaire & de persuader,
Quel mortel pourroit s'en garder?
Mais laissons cette plaidoirie,
Et venons à Seaux, je vous prie,
Vous aviez fait un gros serment
D'y revenir incessamment;
Ouy, Duchesse, vous le promîtes
Le propre jour que vous partîtes;
Cependant cet heureux retour
Se differe de jour en jour,
Nous voyons bien qu'on nous amuse,
Vous nous alleguez pour excuse
Que vôtre Epoux ne peut venir,
Et qu'à Paris il doit finir
Une très-importante affaire.

Quoy ! ſans vous ne peut il rien faire ?
Pour quelques jours, ne ſçauriez-vous
Quitter ce trop heureux Epoux ?
Que par ſes hautes deſtinées
Il tienne aux têtes couronnées,
Qu'il compte parmi ſes parens
Des Héros & des Conquerans,
Qu'aſſis au plus haut du Parnaſſe
Avec Racan, le Dante, Horace,
Il réüniſſe les talens
Qu'avoient ces hommes excellens,
Ce n'eſt pas là ce que j'envie ;
Mais il paſſe avec vous ſa vie :
O Ciel ! un ſort ſi glorieux
Doit être envié par les Dieux,
Il faut pourtant tenir parole.
L'Hyver vient, le beau temps s'envole ;
Tout languit en vous attendant :
Ne nous formez plus d'incident,
Songez que depuis trois ſemaines
Nous ſouffrons de mortelles peines,
C'eſt ſe mocquer des malheureux,
Il eſt temps d'écouter nos vœux

D'une oreille plus favorable.
Vous êtes par tout adorable ;
Mais vos adorateurs de Seaux,
Belle Nevers, n'ont point d'égaux
En zéle, en reſpect, en tendreſſe,
Ni peut-être en délicateſſe,
Pour diſcerner des qualitez
Plus divines que vos beautez.

FIN.

TABLE
DES DIVERTISSEMENS
DE SEAUX.

Fin de la Table.

LES

La table aurait dû être reliée après la préface